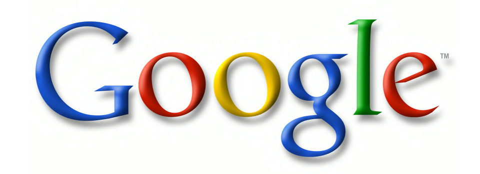


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

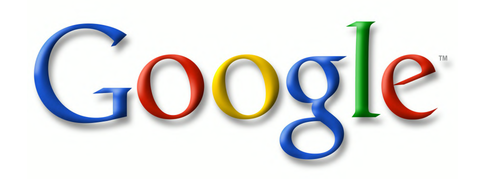
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

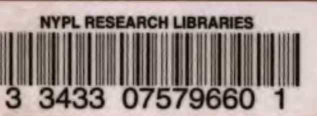
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

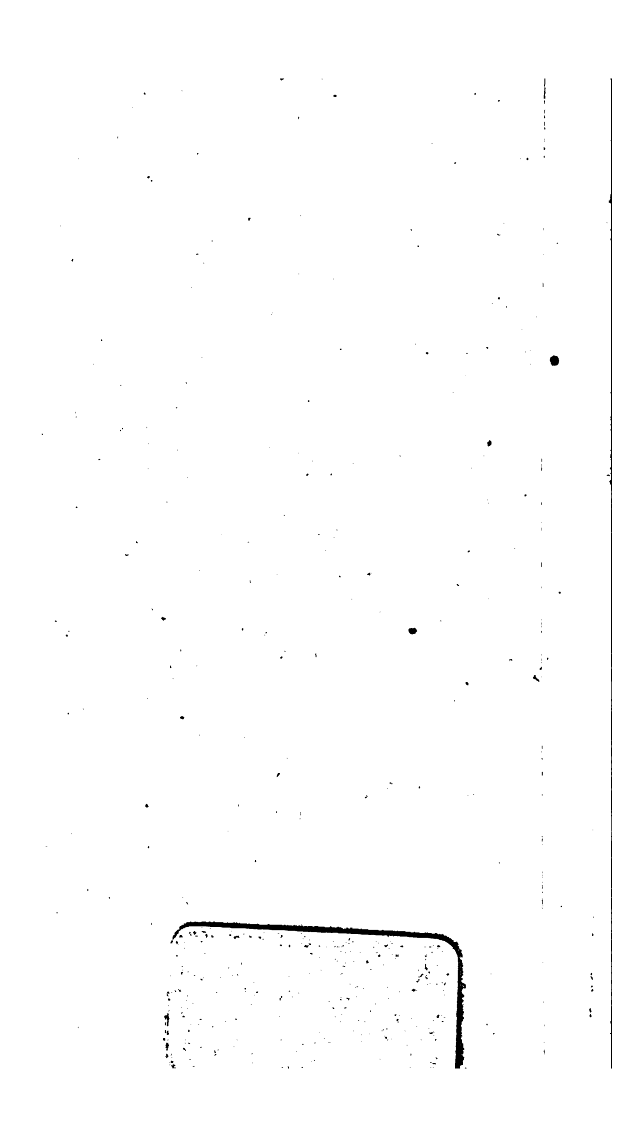
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579660 1









Dolites
NKH
9TTG
V Dunn...

POËTES
DU SECOND ORDRE,

PRÉCÉDÉS

D'UN CHOIX DES VIEUX POËTES FRANÇAIS.

TOME IV.

SENLIS,
IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY.

POËTES
DU SECOND ORDRE,

PRÉCÉDÉS

D'UN CHOIX DES VIEUX POËTES FRANÇAIS.

TOME QUATRIÈME.

PAVILLON, LA SABLIÈRE, FURETIÈRE, LA MONNOYE.
Pièces de divers auteurs.



PARIS,

DABO ET TREMBLAY, LIBRAIRES,
rue de Vaugirard, n°. 46.

1819.

PAVILLON.

[illegible]LE.

L'AMOUR BLESSÉ.

Tout aimoit autrefois, non pas comme aujourd'hui,
Que la fidélité n'est plus qu'une chimère.
Les cœurs d'un fort amour se faisoient une affaire;
Chaque héros avoit son héroïne à lui,
Et chaque berger, sa bergère.
Ici, dans un palais, l'Amour donnoit ses lois,
Il y faisoit jouer ses ressorts politiques.
Maître du cabinet des rois,
Cet enfant décidoit des affaires publiques;
Et le conseil d'État ne suivoit que sa voix.
Là, dans une cabane, il avoit soin d'apprendre
À d'aimables bergers ses plus douces chansons;
Et, s'ils ne jouoient plus qu'un air touchant et tendre,
C'étoit l'effet de ses leçons.
Tantôt un jeune cœur grossissoit son empire.
Le triomphe en étoit aisé;
Et, grâce au feu de l'âge, il étoit disposé
À recevoir ceux que l'Amour inspire.
Tantôt ce même Amour enflammoit un vieillard,
Sur le bord du tombeau le chargeoit de ses chaînes;
Et, ranimant un sang tout glacé dans ses veines,
De ses derniers soupirs vouloit avoir sa part.

JAMAIS, par le récit de leurs longues souffrances,
Tant d'amants des forêts n'ont troublé le repos;
Et jamais tant de confidences
N'ont importuné les échos.
Les romans ont dit vrai. Pour un chagrin d'Astrée
On eût vu Céladon, l'âme désespérée,
Dans les eaux du Lignon terminer ses douleurs;
Et, fidèle à Cassandre, ou plutôt à ses mânes,
Orondate à ses pieds eût vu mille Roxanes,
Sans les payer que de rigueurs.
Cyrus pour sa princesse eût couru cent royaumes.
Aucun enlèvement ne l'en eût dégoûté.
Les héros se piquoient d'une fidélité,
Qui duroit pendant douze tomes.
Mais, hélas ! de l'amour l'âge d'or est passé.
Les cœurs sont maintenant d'une trempe plus dure:
Et voici par quelle aventure
L'âge de fer a commencé.

QUAND l'Amour eût blessé tant d'âmes,
Qu'il n'en restoit plus à blesser;
Quand il ne trouva plus moyen de s'exercer
A décocher ses traits, à répandre ses flammes;
Quoiqu'en un plein repos il vît avec plaisir
Sa divinité triomphante;
Comme il est d'humeur agissante,
Il s'ennuya de son loisir.
« Quoi, mes flèches, dit-il, demeurent inutiles!
« Quoi, l'Amour ne s'emploie à rien!
« Puisqu'il n'est plus de cœurs tranquilles,
« Au défaut d'autres cœurs je vais percer le mien.
« Si j'ai fait aux Amants sentir mille supplices,

« Qu'ils se consolent tous, ma main va les venger;
« Et, si je leur ai fait goûter mille délices,
« Avec eux à mon tour je vais les partager. »

La-dessus (car l'Amour n'a guère de prudence,
Et ne sait pas trop ce qu'il fait)
Lui-même il se perce d'un trait,
Sans en prévoir la conséquence.
Il sentit dans son cœur naître des sentiments
Que lui seul dans les cœurs avoit toujours fait naître.
Par son expérience il connut des tourments
Que jusqu'alors il n'avoit pu connoître
Que par les soupirs des amants.
« Hélas ! dit-il un jour aux oiseaux d'un bocage,
« C'est moi qui forme vos accents.
« C'est moi qui suis l'Amour, dont votre doux ramage
« Se plaint en ses tons languissants.
« Pourquoi vous plaignez-vous, si j'endure moi-même
« Les maux que je vous fais sentir?
« Moi-même à mon pouvoir j'ai su m'assujettir.
« Le croirez-vous? je suis l'Amour, et j'aime! »
Mais il eut le chagrin, qu'à ses tristes hélas,
Par les airs les plus gais les oiseaux répondirent.
« Vous, par qui tant de cœurs soupirent,
« Soupirez, disoient-ils; nous ne vous plaignons pas. »

Que de l'Amour blessé l'agréable nouvelle
Satisfit en ce jour chaque cœur mal content !
Eh ! qui n'eût pas trouvé sa peine moins cruelle,
Quand l'Amour en souffroit autant?
Celles qui conservoient un cœur facile et tendre,
Quand leur âge effrayoit et les jeux et les ris,

Se consoloient des soins que l'Amour leur fait prendre,
Pour suppléer à leurs appas flétris.
Les belles, qu'en secret cet enfant tyrannise
Oublioient tous les maux dont leur cœur est atteint,
Lorsque, sous un calme contraint,
Il faut que l'Amour se déguise.
Les maris apaisés pardonnoient à l'Amour
La disgrâce dont il est cause;
Et depuis ce temps-là, dit-on, jusqu'à ce jour,
Tous les maris ont fait la même chose.
Enfin l'Amour guérit de ses ennuis.
Pour cet aimable enfant est-il rien qu'on ne fasse:
« Ah! je ne savois pas, dit-il, ce que je suis.
« En quel état les amants sont réduits;
« Et qu'ils méritent bien ma grâce!
« Il faut que désormais dans l'empire amoureux
« Avec plaisir les ames soient captives.
« Dépouillons-nous de ces traits dangereux
« Qui font des blessures trop vives. »
L'Amour depuis ce temps nous traite avec douceur;
Il se sert contre nous de flèches émoussées,
Qui sont aisément repoussées,
Et ne font qu'effleurer un cœur.

Par quelle autre raison croyez-vous que l'on voie
Le règne de l'Amour coquet et libertin?
On aime assez pour en goûter la joie;
Trop peu pour en sentir le plus foible chagrin.
Aujourd'hui les amants ignorent la pratique
De courir à la mort pour un petit dédain;
Et, pour garder sa foi, qui feroit l'inhumain
Aimeroit encore à l'antique.

Notre siècle renvoie à celui de Cyrus
Ceux qui de leur trépas honoreroient leurs belles.
On trouve qu'on peut vivre, et souffrir leur refus.
Elles ne gagnent rien à faire les cruelles;
Aussi ne le font-elles plus.
Nous en serions encore aux erreurs du vieil âge,
Si par bonheur l'Amour n'avoit senti ses coups.
Toujours un même objet recevroit notre hommage.
Je tremble quand j'y pense. Hélas! que ferions-nous?

STANCES.

A MADEMOISELLE DU CHATELIER,

En lui envoyant pour étrennes, avec un petit Amour sans arc ni carquois, mais ayant son bandeau sur les yeux, une boîte dans laquelle il y avoit une petite tortue brillante et mouvante.

JEUNE Iris, soleil sans tache,
Plein de feux brillants et doux,
Il faut que l'Amour se cache
Pour s'insinuer chez vous.

IL n'oseroit y paroître
Ayant en main son flambleau;
C'est pourquoi ce petit traître
N'a gardé que son bandeau.

Il s'expose à votre vue
Avec ce voile trompeur,
Et vient à pas de tortue,
Se glisser dans votre cœur.

S'il en peut ouvrir la porte,
Belle Iris, en bonne foi,
Croyez-vous être assez forte
Pour ne pas subir sa loi.

Les nymphes les plus rebelles
Ont succombé sous ses coups;
Surtout il en veut aux belles :
Iris, prenez garde à vous.

A LA BELLE DISEUSE DE BONNE AVENTURE.

Belle et savante Iris, dont l'esprit admirable
Perce par ses clartés la nuit de l'avenir,
Souffrez que sur un point assez considérable
Je puisse vous entretenir.

Vous avez vu ma main, et vous avez pu lire
La noble passion qui règne dans mon cœur;
Ainsi vous connoissez l'objet de mon ardeur,
Sans qu'il soit là-dessus besoin de vous rien dire.

Parlez-moi donc sincèrement:
Dois-je faire un heureux voyage;
Et dans ce doux embarquement
Ne suis-je point menacé du naufrage ?

Vous savez à quels vents un cœur est exposé,
Quand aux vagues d'amour il s'est osé commettre.
Hélas ! me puis-je bien promettre
Que mon vaisseau n'en sera point brisé?

Il est vrai, la tempête et les coups de l'orage
Ne sont pas les coups que je crains:
Je sers une beauté qui n'est pas si sauvage,
Et qui n'a pas toujours la foudre dans les mains.

Mais il est quelque chose encor de plus funeste
Pour un cœur qui sait bien aimer;
Quelque chose qui passe et la haine et le reste
De ce qu'on craint sur cette mer.

Il est un certain calme aux amants si contraire,
Que fait l'indifférence et l'ingrate froideur,
Dont s'arme à contre-temps une beauté sévère;
Et c'est là ce qui me fait peur.

Des pleurs et des soupirs en vain nous cherchons l'aide,
En vain de tous les dieux nous briguons le secours,
Lorsque ce calme arrête nos amours;
Il faut périr, le mal est sans remède.

Ah ! si de ce malheur vous lisez dans les cieux
Qu'un astre cruel me menace,
Au nom de cet éclat qui brille dans vos yeux,
Détournez, s'il se peut, une telle disgrâce.

Que dis-je, s'il se peut? Hélas ! vous savez bien
Que de mon sort vous êtes la maîtresse;
Et que je compterai ces menaces pour rien,
Si la pitié pour moi vous intéresse.

Belle Iris, je le dis avec tout le respect
Que l'on doit à cet art où vous semblez vous plaire;
Pour deviner mon sort, il n'est pas nécessaire
De prendre un témoin si suspect.

Quelques traits qu'en ma main ait formés la nature,
Et quel que soit le cours des cieux,
On ne peut voir que dans vos yeux
Ma bonne ou mauvaise aventure.

RELATION DE L'AUTRE MONDE;

A MADEMOISELLE DE LA VIGNE.

Billet en envoyant la relation.

Je viens de ressusciter, mademoiselle. Après avoir passé quelques jours en l'autre monde, je viens encore en celui-ci; et le premier plaisir que j'y aurai sera de vous raconter une petite aventure qui pourra vous divertir et vous instruire tout ensemble. Lisez-la; mais surtout profitez-en.

Vers les bords du fleuve fatal
Qui porte les morts sur son onde,
Et qui roule son noir cristal
Dans les plaines de l'autre monde;

Dans une forêt de cyprès,
Sont des routes tristes et sombres
Que la nature fit exprès
Pour la promenade des ombres.

LA, malgré la rigueur du sort,
Les amants se content fleurettes,
Et font revivre après leur mort
Leurs amours et leurs amourettes.

ARRIVÉ dans ce beau séjour,
Comme j'ai le cœur assez tendre,
Je résolus d'abord d'apprendre
Comment on y traitoit l'amour.

J'ALLAI dans cette forêt sombre,
Douce retraite des amants,
Et j'en aperçus un grand nombre
Qui poussoient les beaux sentiments.

LES uns se faisoient des carresses;
Les autres étoient aux abois
Auprès de leurs fières maîtresses,
Et mouroient encore une fois.

LA, des beautés tristes et pâles,
Maudissant leurs feux violents,
Murmuroient contre leurs galants,
Ou se plaignoient de leurs rivales.

LA, défunts messieurs les abbés,
Avecque leurs discrètes flammes,
Alloient dans les lieux dérobés
Cajoler quelques belles âmes.

PARMI tant d'objets amoureux
Je vis une âme désolée.
Elle s'arrachoit les cheveux
Dans le fond d'une sombre allée.

Mille soupirs qu'elle poussoit
Montroient qu'elle étoit amoureuse;
Cependant elle paroissoit
Aussi belle que malheureuse.

Tout le monde disoit : Voilà
Cette âme triste et misérable ;
Et, quoiqu'elle fût fort aimable,
Tout le monde la laissoit là.

Ombre pleureuse, ombre crieuse,
Hélas ! lui dis-je, en l'abordant
D'une manière sérieuse,
Qu'est-ce qui te tourmente tant ?

Chez les morts, sans cérémonie,
On se parle ainsi librement ;
Et, dès qu'on sort de cette vie,
On ne fait plus de compliment.

Qui que tu sois, dit-elle, hélas !
Tu vois une âme malheureuse,
Furieusement amoureuse,
Et qui n'aime que des ingrats.

Dans l'autre monde j'étois belle,
Mais rien ne me pouvoit toucher.
J'étois fière, j'étois cruelle,
Et j'avois un cœur de rocher.

J'étois peste, j'étois rieuse ;
Je traitois abbés et blondins
D'impertinents et de badins ;
Et je faisois la précieuse.

Ils venoient humblement m'offrir
Et leur estime et leur tendresse,
Ils disoient qu'ils souffroient sans cesse,
Et moi je les laissois souffrir.

Je rendois leur sort déplorable,
Lorsqu'ils se rangeoient sous ma loi;
Et dès qu'ils se donnoient à moi,
Je les faisois donner au diable.

C'étoit en vain qu'ils s'enflammoient.
Maintenant les dieux me punissent:
Je haïssois ceux qui m'aimoient,
Et j'aime ceux qui me haïssent.

Mon cœur n'y sauroit résister:
Je n'ai plus ni pudeur, ni honte;
Je cherche partout qui m'en conte,
Personne ne m'en veut conter.

En vain je soupire et je gronde,
Mes destins le veulent ainsi;
Et les prudes de l'autre monde
Sont les folles de celui-ci.

La, cette ombre amoureuse et folle
Poussa mille soupirs ardents,
Se plaignit, pleura quelque temps,
Et puis m'adressa la parole.

Pauvre âme, dit-elle, à ton tour
Te voilà peut-être forcé
De venir payer à l'Amour
Ton indifférence passée.

De nos cendres froides il sort
Une vive source de flammes,
Qui s'attache à nos froides âmes,
Et nous ronge après notre mort.

Si tu fus jadis des plus sages,
Tu deviendras fou malgré toi;
Et tu viendras dans ces bocages
Te désespérer comme moi.

Ombre, lui dis-je, ce présage
Ne m'a pas beaucoup alarmé;
Je n'aimerai pas davantage,
Je n'ai déjà que trop aimé.

Mais je connois une insensible
Dans le monde que j'ai quitté,
Plus cruelle et plus inflexible
Que vous n'avez jamais été.

Galants, abbés, blondins, grisons,
Sont tous les jours à sa ruelle,
Lui content toutes leurs raisons,
Et n'en tirent aucune d'elle.

L'un lui donne des madrigaux,
Des épigrammes, des devises;
Lui prête carrosse et chevaux,
Et la mène dans les églises.

L'autre admire ce qu'elle dit;
Lui sourit d'un air agréable,
Et la traite de bel esprit,
Et trouve sa jupe admirable.

TEL la prêche des jours entiers
Sur les doux plaisirs de la vie;
Et tel autre lui sacrifie
Toutes les belles de Poitiers.

TEL, avec sa mine discrète,
Plus dangereux, à ce qu'on croit,
Lui fait connoître qu'il sauroit
Tenir une flamme secrette.

JAMAIS rien n'a pu la fléchir:
Vers, prose, soins et complaisance,
Discrétion, persévérance,
Tout cela n'a fait que blanchir.

ELLE se rit, cette cruelle,
Des vœux et des soins assidus :
Les soupirs qu'on pousse pour elle
Sont autant de soupirs perdus.

ON a beau lui faire l'éloge
De ceux qui l'aiment tendrement;
Cœurs françois, gascon, allobroge,
Ne la tentent pas seulement.

QUE je plains, dit l'ombre étonnée,
Cette belle au cœur endurci!
Nous la verrons un jour ici
Souffrir comme une âme damnée.

HÉLAS! hélas! un jour viendra
Que la prude sera coquette.
Et croit-elle qu'on lui rendra
Tous les amants qu'elle rejette?

Mille soins la déchireront;
Elle séchera de tendresse;
Et ceux qui la suivent sans cesse
Eternellement la fuiront.

Ombres sans couleur et sans grâce,
Ombres noires comme charbon,
Ombres froides comme la glace,
Qu'importe? tout lui sera bon.

A tous les morts qu'elle verra
Elle ira faire des avances,
Leur disant mille extravagances;
Et pas un ne l'écoutera.

Alors cette fille perdue,
Sans espérance de retour,
Sans pudeur et sans retenue
Voudra toujours faire l'amour.

D'une si violente flamme
Ne crains pas pourtant les efforts,
Nous avons les peines de l'âme,
Sans avoir les plaisirs du corps.

Malgré le feu qui nous dévore,
Tous nos désirs sont superflus.
Les passions restent encore,
Et les plaisirs ne restent plus.

Tu sais ce qu'elle devroit faire;
Et, si tu peux l'en informer,
Dis-lui qu'elle soit moins sévère,
Et qu'elle se hâte d'aimer.

Qu'aussi-bien les destins terribles
La forceront avec le temps
D'aimer quelques morts insensibles.
Qu'elle aime quelques bons vivants.

A ces mots, la malheureuse ombre
Se tut, rêvant à son destin;
Et, retombant dans son chagrin,
Reprit son humeur triste et sombre.

Les dieux veulent vous exempter,
Iris, de ce malheur extrême;
Et je viens de ressusciter
Pour vous en avertir moi-même.

Quittez l'erreur que vous suivez;
Craignez que le ciel ne s'irrite.
Aimez pendant que vous vivez,
Et songez que je ressuscite.

RÉPONSE DE MADEMOISELLE DE LA VIGNE.

Moi, qui sus mourir et renaître,
J'ai vu l'autre monde de près;
Et n'ai point vu le myrte y croître
Parmi les funestes cyprès.

Jusqu'aux bords de l'onde infernale
L'Amour étend bien son pouvoir;
Mais, passé la rive fatale,
Le pauvre enfant n'y peut que voir.

Là-bas, dans ces demeures sombres,
Rien ne sauroit toucher un cœur.
Croyez-m'en plutôt que les ombres,
Car il n'est rien de si menteur.

Il en est à mines discrètes,
Et d'un entretien décevant;
Mais fiez-vous à leurs fleurettes,
Autant en emporte le vent.

Sans dessein, sans choix, sans étude,
D'autres soupirent tout le jour.
Un certain reste d'habitude
Les fait encor parler d'amour.

A de pareilles destinées
Grand nombre de gens est soumis;
Si telles âmes sont damnées,
Malheur cent fois à nos amis !

Enfin la mort aux morts ne laisse
De leurs amours qu'un souvenir,
Sans que leur défunte tendresse
Leur puisse jamais revenir.

L'objet agréable ou funeste,
Sur eux fait peu d'impression.
Ombres qu'ils sont, il ne leur reste
Que des ombres de passion.

D'en naître là, point de nouvelle:
Chaque blondin vaut un barbon;
Et la plus jeune demoiselle
Y paroît cent ans, ce dit-on.

C'est une chose insupportable
Que l'entretien d'un trépassé.
Car, que fait-il, le misérable !
Que des contes du temps passé ?

Aime-t-on des ombres de glace ?
Quel feu tient contre leur froideur ?
Faites-moi quelque autre menace,
Si vous voulez me faire peur.

Pour appuyer la prophétie,
Me défendis-je avec effort
De tant d'honnêtes gens en vie,
Pour m'entêter d'un vilain mort ?

Quoi ! me reprendre de la sorte !
Je suis plus sage, et je le sens.
S'il falloit aimer vive ou morte,
Je saurois bien prendre mon temps.

Mais, par bonheur, sans se méprendre,
On peut fuir l'Amour et ses traits ;
Et qui, vivant, sait s'en défendre,
Il en est quitte pour jamais.

Qui se sent prude et précieuse,
Pour toujours est en sûreté ;
Et fût-elle peste et rieuse,
Les rieurs sont de son côté.

Si je craignois d'être affligée
De quelques véritables maux,
Je vous serois fort obligée :
Mais vous ressuscitez à faux.

SUR L'INCONSTANCE.

La constance et la foi ne sont que de vains noms,
Dont les laides et les barbons
Tâchent d'embarrasser la jeunesse credule,
Pour retenir toujours dans leurs liens affreux,
Par le charme d'un faux scrupule,
Ceux qu'un juste dégoût a chassés de chez eux.

Cupidon, sous les lois de la simple nature,
Régit tout ce qu'il fait soupirer ici bas,
Il ne punit jamais rebelle ni parjure.
C'est un empire qui ne dure
Qu'autant que les sujets y trouvent des appâs.

Dès qu'un objet cesse de plaire,
Le commerce amoureux aussitôt doit finir.
Le respect des serments n'est plus qu'une chimère;
La perte du plaisir qui nous les a fait faire
Nous dispense de les tenir.

L'Amour de son destin est toujours le seul maître;
Et, sans que nous sachions ni pourquoi ni comment,
Comme dans notre cœur à toute heure il peut naître,
Il en peut, malgré nous, sortir à tout moment.

Ulysse, qui, pour sa sagesse,
Fut si célèbre dans la Grèce,
Quoique amoureux et bien traité,
Refusa, malgré sa tendresse,
D'accepter l'immortalité,
A la charge d'aimer toujours une déesse.

Aimez tant que l'Amour unira vos esprits;
Mais ne vous piquez pas d'une fausse constance;
Et n'attendez pas que l'absence,
Ou les dégoûts, ou les mépris,
Vous fassent faire pénitence
Des plaisirs que vous aurez pris.

Quand on sent mourir sa tendresse,
Qu'on baille auprès d'une maîtresse,
Et que le cœur n'est plus content,
Que servent les efforts qu'on fait pour le paroître?
L'honneur de passer pour constant
Ne vaut pas la peine de l'être.

A MADAME DE R....

Eh quoi! toujours fidèle à votre solitude,
Prétendez-vous, Iris, en faire une prison;
Et, prodiguant des pleurs qu'entretient l'habitude,
Souffrir que la douleur suffoque la raison?

Depuis que vos beaux yeux par des torrents de larmes
Célèbrent le trépas d'un époux si chéri,
Nos champs, que les hivers ont privé de leurs charmes,
Défigurés trois fois, ont trois fois refleuri.

La lune, trente fois obscure et languissante,
A repris dans son plein sa force et sa beauté;
Et les vents adoucis à la mer mugissante
Ont redonné le calme et la tranquillité.

Vous seule, à vos ennuis sans cesse abandonnée,
Vous suivez constamment l'erreur qui vous détruit,

Et des réflexions de la triste journée
Vous formez la terreur des songes de la nuit.

Croyez-vous que l'objet, dont vous pleurez l'absence,
Aime l'emportement de votre cœur outré;
Que votre désespoir vienne à sa connoissance,
Ou, s'il peut y venir, qu'il vous en sache gré?

Les morts sont des ingrats; malgré la foi promise,
A cet engagement Mausole a bien manqué.
Ni dépense ni soin de la sage Artémise
Du séjour de la paix ne l'ont point évoqué.

Celui qui vous occupe au souci qui vous ronge
Laisse abréger vos jours sans en être troublé.
Ce sont soupirs perdus. Pensez-vous qu'il y songe,
Attentif au bonheur dont je le vois comblé?

Mais s'il y réfléchit, votre douleur l'irrite;
Il lui seroit plus doux de se voir négligé.
S'il ne vous aime plus, sans doute il vous en quitte;
Et s'il vous aime encore, il en est affligé.

Un si long désespoir à la belle nature
Par mille endroits divers devient injurieux.
Des plus aimables traits il change la figure;
Il efface le teint, il obscurcit les yeux.

L'ame, plus que le corps, en est endommagée;
Le jugement confus en est embarrassé,
Des spectres qu'il produit la mémoire assiégée
Laisse l'esprit perclus et le goût émoussé.

C'est en vous conservant que de votre tendresse
Vous pouvez faire voir la force à votre époux.

I vit dans votre cœur ; chassez-en la tristesse
Pour lui fort inutile! et nuisible pour vous.

Si vous veniez ici, nous ferions notre étude
De bannir vos soucis, d'instruire leur procès.
Votre tranquille sœur de votre inquiétude
Pourroit, par son exemple, adoucir les accès.

Sa belle âme, en tout temps à soi-même semblable,
Fait fleurir dans sa cour repos et liberté;
Et la riche Amalthée y répand sur sa table
L'abondance et l'éclat, l'ordre et la propreté.

Dans ces longs promenoirs qu'un si bel art varie,
Errants à l'aventure, exempts de passion,
Nous faisons succéder l'aimable rêverie
Aux douceurs que fournit la conversation.

On ne connoît ici ni règles ni contrainte.
Ainsi que des moments nous y passons les jours;
Et, si nous y formons quelque légère plainte,
C'est que pour nos plaisirs les soleils sont trop courts.

Lorsque le blond Phébus dans la mer d'Hespérie
Se plonge dans les flots où sa clarté périt,
En cercle autour du feu, la fine raillerie
Épanouit le cœur et réveille l'esprit.

Tantôt sur le bas style, et volant terre à terre,
A parer aussi prompts, comme on l'est à porter,
Nous faisons l'un à l'autre une galante guerre,
Où chacun s'étudie à se déconcerter.

Tantôt en nous jouant et sans tirer l'épée,
Nous foudroyons la Ligue et par terre et par mer;

Nous ôtons à Nassau la couronne usurpée:
Heureux, si l'on le souffre être encor stathouder!

Épuisés d'entretiens, une guerre nouvelle,
Les cartes à la main, nous rend tous ennemis.
Sur le moindre incident nous entrons en querelle;
Et, le jeu terminé, nous demeurons amis.

Fatigués des plaisirs plus qu'assoupis encore,
Nous livrons au sommeil nos yeux appesantis.
On dort dans de beaux lits au-delà de l'aurore,
Où les songes qu'on fait sont des songes d'Atys.

Venez donc profiter du doux air qu'on respire
Dans ce palais charmant, de grâces ennobli,
Où, par mille agréments que je ne puis décrire,
Nous passons sans mourir le consolant oubli.

Je parle savamment de sa vertu magique.
Le croiriez-vous, Iris? Dans ce charmant séjour
Je perds tout souvenir de chagrin domestique:
Paris à ma mémoire échappe avec la cour.

Venez: il est bien temps que de ce deuil trop ample
Vous exemptiez enfin votre cœur désolé.
Je vous pardonnerois s'il étoit quelque exemple
D'un mort, qu'on eût un jour par les pleurs rappelé.

SUR LE MAUSOLÉE DE LULLI.

Le fameux Baptiste Lulli étoit enterré aux Petits-Pères, à Paris, dans un tombeau magnifique, sur lequel est représentée la Mort, tenant d'une main un flambeau renversé, et de l'autre, soutenant un rideau au-dessus du buste de Lulli.

O mort, qui cachez tout dans vos demeures sombres,
Vous par qui les plus grands héros,
Sous prétexte d'un plein repos,
Se trouvent obscurcis dans d'éternelles ombres;
Pourquoi par un faste nouveau
Nous rappeler la scandaleuse histoire
D'un libertin, indigne de mémoire,
Peut-être même indigne du tombeau?

S'est-il jamais rien vu d'un si mauvais exemple?
L'opprobre des mortels triomphe dans un temple,
Où l'on rend à genoux ses vœux au roi des cieux.
Ah! cachez pour jamais ce spectacle odieux.
Laissez tomber, sans plus attendre,
Sur ce buste honteux votre fatal rideau:
Et ne montrez que le flambeau
Qui devroit avoir mis l'original en cendre.

A MONSIEUR CHARPENTIER,

Qui ayant pris de l'amour pour mademoiselle DESHOULIÈRES, *s'étoit tellement abandonné à sa passion, qu'il avoit cessé de voir ses amis.*

QUOI! faut-il que, pour être amant,
Vous n'ayez relâche ni trève;
Et, parmi tant de jours que l'Amour vous enlève,
L'amitié ne peut-elle obtenir un moment?
Que je plains votre servitude,
Quelle qu'en soit la cause, et quel qu'en soit le prix!
Des corsaires d'Alger jamais chrétien surpris
Ne trouva de patron plus rude,

CES termes vous semblent trop forts;
Et cachant à tous votre chaîne,
Vous osez vous parer d'une liberté vaine
Quand le poids de vos fers vous fait courber le corps.
Que vous sert de faire le brave,
Et l'homme invulnérable, étant percé de coups?
Le cœur, le corps, l'esprit, tout est captif chez vous,
En est-ce assez pour être esclave?

AUSSI le méritez-vous bien.
Fier ennemi de la tendresse,
Vous traitiez autrefois d'erreur et de foiblesse
Tous les soins empressés d'un amoureux lien.
De l'Amour méprisant les charmes,
Condamnant des amants la crainte et les désirs;
D'un œil plein de pitié vous voyiez leurs plaisirs,
Et vous vous moquiez de leurs larmes.

Pour avoir tant philosophé
Sur l'amour et contre ses crimes,
Vous être armé le cœur de farouches maximes;
De ses charmes secrets avez-vous triomphé?
Votre prévoyance est trompée.
Vous venez d'éprouver, par un fatal retour,
Qu'il n'est contre les traits que sait lancer l'Amour
Point d'armure assez bien trempée.

Vous voilà donc, bon gré malgré,
De l'Amour devenu la proie.
Ce dieu même s'est fait une maligne joie
D'en faire aller l'ardeur jusqu'au dernier degré.
Je gage que, pour mettre en poudre
Ce cœur, qui sembloit fait d'une masse d'airain,
Au lieu de ses flambeaux il a pris chez Vulcain
Le feu dont se forge la foudre.

Nous, qui suivons ses étendards
En qualité de volontaires,
Qui courons au-devant de ses flèches légères,
Notre joie avec lui ne court aucuns hasards,
Nous ne sentons ni feu, ni chaînes.
Nous disposons de nous au gré de nos désirs;
Et, rencontrant partout de solides plaisirs,
Nous n'avons que de fausses peines.

Pourquoi contre des cœurs soumis,
Qui lui font un sincère hommage
Mettroit-il et les fers et les feux en usage?
Tous ces apprêts sont bons contre ses ennemis.
Pour eux vainqueur inexorable,
Il en fait le butin des amours sérieux.

Pour eux point de faveurs, de plaisirs, ni de jeux ;
Et toujours maîtresse intraitable.

C'est où vous en êtes réduit.
Car que vous sert qu'une maîtresse
Vous témoigne peut-être une égale tendresse,
Si les faveurs n'en sont et la preuve et le fruit ?
Que sert qu'en votre amour extrême
Vous sacrifiez tout pour mériter son cœur ;
Si, malgré son penchant, au fier tyran d'honneur
Elle vous immole elle-même ?

Mon Amour, dans ses aliments,
Est un enfant âpre à sa bouche.
Il s'accommode peu, quand quelque objet le touche,
De la frugalité des Amours de romans.
Une beauté trop ménagère
De ces biens dont le don ne l'appauvriroit pas,
Pour Aronce et Cyrus peut avoir des appas ;
Pour moi, c'est viande légère.

Tous ces héros d'invention
Me semblent de méchants modèles.
Faire dix ans l'amour, être aimés de leurs belles,
Sans succomber jamais à la tentation !
Une sagesse si complète,
Outre le naturel, ressent l'enchantement ;
Et plus un bel objet est un trésor charmant,
Plus il a de biens qu'on souhaite.

Les Amadis l'entendoient mieux.
Toujours en croupe quelque infante,

Que l'on n'estimoit pas moins chaste et moins prudente,
Pour prendre sur l'hymen des droits délicieux.
Par cette louable coutume
On voyoit sans ennui ces pieux aventuriers
Promener leur constance et leurs actes guerriers
Jusques au douzième volume.

Lisant ce que je vous écris,
Sans doute vous trouvez étrange
Que je n'y mêle point un seul trait de louange
En faveur de l'objet dont vous êtes épris.
Je sais bien que rien ne l'égale
Par les charmes du corps et le tour de l'esprit :
Mais, pour la bien louer, je sens trop de dépit,
Et je la regarde en rivale.

Après la perte que je fais,
Si vous voulez vaincre ma haine,
Il faut me venir voir deux fois chaque semaine,
Et je rendrai justice à ce qu'elle a d'attraits.
Sinon, dût me faire querelle
Tout Paris conjuré pour en dire du bien,
Je ne pourrai jamais vous dire qu'elle ait rien
Qui mérite vos soins pour elle.

A MADEMOISELLE DE PELISSARI,

PRÉSENTEMENT MADAME DE SAINT-JEAN.

Je m'en doutois bien, jeune Iris,
Vous faites du fracas partout où l'on vous mène;
Et je ne suis pas fort surpris

Que ce qu'on admire à Paris
Ait charmé toute la Touraine.

On voit dans votre air ces appas
Que les Grâces jadis prirent pour leur partage.
Si la pudeur osoit se montrer ici bas,
Elle prendroit votre visage.
Vous avez de l'esprit, et n'avez que quinze ans;
Vous dansez à ravir le cœur le plus rebelle:
Iris, avec tant de talents
Vous auriez fort bien pu vous passer d'être belle.

Cultivez avec soin des dons si précieux.
Faites qu'on vous respecte et chérisse en tous lieux;
Ayez de la vertu, sans être trop sévère;
Ecrivez poliment; brillez dans l'entretien;
Ne paroissez jamais sans plaire;
Enfin, Iris, faites si bien,
Qu'on vous prenne pour votre mère.

SUR LA MALADIE DU ROI.

Filles de l'Achéron, qui tenez dans vos mains
La trame de tous les humains;
Sur celle de Louis n'écoutez pas l'envie:
Laissez-lui terminer tant d'illustres projets;
Et sur le seul besoin qu'en ont tous ses sujets
Mesurez le fil de sa vie.
Si quelque dieu jaloux en menaçoit le cours,
Détournez le coup sur nos têtes;
Et n'allez pas compter ses jours
Par le nombre de ses conquêtes.

Vous, sujets de Louis, peuples toujours fidèles,
Qui, pâles et tremblants au récit de ses maux,
Ne pouvez plus vivre en repos
Sans en apprendre des nouvelles;
Envain vous cherchez à le voir.
Si vous prétendez en savoir,
Ne consultez pas son visage:
Il paroît encore à nos yeux
Tel que le Rhin jadis le vit sur son rivage,
Et tel qu'on le voyoit dans ce jour glorieux,
Quand, malgré le démon qui préside à la guerre,
Son bras toujours victorieux
Imposa la paix à la terre.

Rien n'égale ici bas le sort d'un conquérant
Dont les fameux exploits embellissent l'histoire.
Les peuples, éblouis de l'éclat de sa gloire,
Ne connoissent rien de plus grand;
Et cependant, malgré tant de villes conquises,
Et tant de provinces soumises,
Quoique l'on chante à son honneur,
Si nous n'en savions davantage,
Peut-être croirions-nous qu'il doit à son bonheur
Ce que l'on donne à son courage.

Mais quand l'homme tout seul lutte avec la douleur,
Dans ces momens si difficiles
Où la prudence et la valeur
Deviennent aux héros des vertus inutiles;
Quand leur cour effrayée en les voyant souffrir,
Incapable de les guérir,
Se trouve réduite à les plaindre;

Et que les médecins féconds en beaux discours,
Contre un mal douloureux qui menace leurs jours,
Viennent leur offrir un secours,
Qui peut-être est bien plus à craindre:

C'est alors qu'avec sûreté
On voit si l'intrépidité,
Qui fait admirer leur vaillance
Vient d'une vaine confiance
En la grandeur de leur puissance
Ou de leur propre fermeté.

La prudence la plus profonde
Ne sauroit se passer de ressorts étrangers;
La plus grande valeur périt dans les dangers,
Si personne ne la seconde;
Et, pour bien s'assurer du succès des combats,
La meilleure tête du monde
A besoin de cent mille bras.

Il n'est point de triomphe au temple de mémoire
Qui soit si digne d'un grand cœur,
Que quand, sans partager le péril et la gloire,
Les seules forces du vainqueur
Ont combattu pour la victoire.
Après avoir dompté tant de peuples divers,
Et réglé par ses lois le sort de l'univers,
Louis, le plus fameux des héros de sa race,
Ce prince si juste et si fier,
Pour être connu tout entier,
Avoit besoin d'une disgrâce.

Si, toujours sain, toujours heureux,
Le ciel avoit prévenu tous ses vœux,
Sans oser jamais lui déplaire,
On auroit pu douter qu'il eût bien soutenu
Ce noble et ferme caractère,
Si le sort une fois contraire
N'avoit éprouvé sa vertu.

Il n'est plus de ressource à présent pour l'envie,
Et sa malice désormais
Ne sauroit plus trouver de traits
Pour obscurcir l'éclat d'une si belle vie.
Et quels que soient enfin tous ces superbes noms,
Et ces titres que nous lisons
Sur ces grands monuments que lui dresse la France,
Nous l'avons vu (je tremble, quand j'y pense!)
Dans son lit, tranquille et souffrant,
Justifier par sa constance
L'excès des honneurs qu'on lui rend.

TESTAMENT DE CHARLES IV,

DUC DE LORRAINE.

Sain d'esprit et de jugement,
Et proche de ma dernière heure,
Je donne à l'empereur, par ce mien testament,
Le bonsoir avant que je meure.

Je destine à ma veuve un fonds de bons désirs
Dont il sera fait inventaire;
Pour sa demeure un monastère;

Le célibat pour ses menus-plaisirs,
La pauvreté pour son douaire.

Je donne à Vaudemont un peu d'affliction
Et de regret à ma personne,
Avec ma bénédiction
Pour madame de l'Isle-Bonne.

Je laisse à mon neveu mon nom
Seul bien qui m'est resté de toute la Lorraine.
Si ce prince ne peut le porter, qu'il le traîne!
La France le trouvera bon.

Pour acquitter ma conscience,
En maître libéral, je me sens obligé
De remplir de mes gens la servile espérance.
Je leur donne à tous leur congé:
Qu'ils le prennent pour récompense!

Je nomme tous mes créanciers
Exécuteurs testamentaires,
Et consens de bon cœur que les frais funéraires
Se fassent aux dépens de leurs propres deniers.

Qu'on me fasse des funérailles
Dignes des princes de mon nom;
Et qu'on embaume mes entrailles
Avec de la poudre à canon.

Que mon enterrement, solennel et célèbre,
Fasse bruit en tous les quartiers;
Et que le plus menteur de tous les gazetiers
Fasse mon oraison funèbre.

QUE durant l'espace d'un jour
On m'expose sous une tente;
Et que l'épitaphe suivante
Se lise à mon honneur sur la peau d'un tambour:

CI-GIT un pauvre duc sans terre,
Qui fut, jusqu'à ses derniers jours,
Peu fidèle dans ses amours,
Et moins fidèle dans ses guerres.

IL donna librement sa foi
Tour à tour à chaque couronne;
Il se fit une étrange loi
De ne la garder à personne.

TROMPEUR même en son testament,
De sa femme il fit une nonne,
Et ne donna rien que du vent
A madame de l'Isle-Bonne.

IL entreprit tout au hasard;
Se fit tout blanc de son épée;
Il fut brave comme César,
Et malheureux comme Pompée.

IL se vit toujours maltraité
Par sa faute et par son caprice;
On le déterra par justice,
On l'enterra par charité.

SUR LA FRAGILITÉ DE LA BEAUTÉ.

IRIS, ne croyez plus à vos vaines pensées,
Quittez ces erreurs insensées
Qui font de vos appas l'objet de votre amour.
Ce beau corps, qui vous rend si charmante et si fière,
Sera dans peu de jours un amas de poussière,
Bien qu'il soit le dieu de la cour.

QUELQUE art ingénieux que la sage nature
Ait mis à former la peinture
Dont on voit éclater les différentes fleurs,
Les plus rares beautés de l'empire de Flore
N'ont jamais pu montrer à leur seconde aurore
L'éclat de leurs vives couleurs.

CETTE rare beauté dont vous êtes ravie
Comme une fleur est asservie
Aux rigoureuses lois d'un funeste destin:
Elle a beau triompher dans un char de lumière,
L'inexorable sort enferme sa carrière
Dans les bornes d'un seul matin.

UN liquide cristal qui, sortant de sa source,
S'écoule d'une prompte course;
Un éclair dont on voit la brillante clarté
Disparoître à nos yeux aussitôt qu'elle est née,
Peuvent seuls exprimer la triste destinée
De votre fragile beauté.

Je sais que mille amants aveuglés de vos charmes,
Vous font un tribut de leurs larmes,
Et vous donnent un rang séparé des mortels.
Je sais que, transportés de l'ardeur qui les presse,
Leur folle passion vous érige en déesse,
Et vous consacre des autels.

Ils adorent leurs fers; ils se font des idoles
De vos souris, de vos paroles;
Et la peur d'attirer la colère des dieux
Ne leur donne jamais des atteintes si vives
Que produit de glaçons en leurs âmes captives
La sévérité de vos yeux.

Dans ce pompeux éclat de grandeur et de gloire,
Où d'une nouvelle victoire
Vos attraits chaque jour augmentent votre orgueil,
Vous n'appréhendez pas que votre beauté change,
Et rien ne vous plaît tant que la vaine louange
Qui vous affranchit du cercueil.

Mais des ans fugitifs la rapide vitesse
Vous ravira cette jeunesse
Dont la seule fraîcheur entretient vos appas;
Et vous verrez le temps, tyran des belles choses,
Imprimer hardiment sur vos lis et vos roses
Les sombres traces de ses pas.

Tout ainsi que l'on voit la superbe nature
Étaler sa riche parure
Sitôt que le printemps nous fait voir sa beauté,
Et perdre en un moment ses premiers avantages,
Alors que la saison des vents et des orages
Lui fait sentir sa cruauté.

De même, quelque éclat qui sur votre visage
Paroisse au printemps de votre âge,
Soudain qu'il touchera sa dernière saison,
De cet affreux hiver les rigueurs et les glaces
Éteindront tous ces feux, effaceront ces grâces
Qui tiennent nos sens en prison.

De ce teint délicat les couleurs animées
Par l'âge seront consumées.
La lumière et la flamme abandonnant vos yeux,
Il n'en partira plus aucun trait qui nous blessé;
Et la triste blancheur qu'apporte la vieillesse
Couvrira l'or de vos cheveux.

Un si grand changement bornera votre empire;
Et l'amant, dont le cœur soupire;
Honteux de ses erreurs, blâmera ses soupirs;
Et, sans craindre les noms de lâche et de perfide,
A l'effroyable aspect de la première ride,
N'aura plus les mêmes désirs.

Alors le déplaisir de voir finir vos charmes
Vous fera répandre des larmes,
Et mettre votre espoir en l'usage du fard.
Vous croirez réparer ces funestes ruines,
Et redonner l'éclat à vos grâces divines
Avec ces adresses de l'art.

Mais, de quelque secret dont ce trompeur se vante,
Jamais de la beauté mourante
Ses efforts ne sauroient ranimer les appas;
Et, quand le cours des ans l'a mise à l'agonie,
Bien loin de lui donner une seconde vie,
Ils en avancent le trépas.

On voit bien qu'à la fin de la saison cruelle
La nature se renouvelle,
Et reprend du printemps les superbes atours;
Et qu'après que la nuit a répandu ses ombres,
Le bel astre des cieux perce ses voiles sombres,
Et vient recommencer son cours.

Mais, lorsque la beauté gémit sous les années,
Les inflexibles destinées
Ne la délivrent point d'un joug si rigoureux.
Elle ne revient plus à la saison nouvelle,
Et le triste manteau d'une nuit éternelle
Cache sa lumière à nos yeux.

Que direz-vous, Iris, quand la nouvelle image
De votre difforme visage,
Peinte dans un miroir, vous remplira de peur;
Quand, ne vous trouvant plus à vous-même semblable,
Vous croirez contempler un fantôme effroyable
En contemplant votre laideur?

Voyant ces traits changés, et cette couleur blême,
Vous vous chercherez en vous-même:
Et vos yeux attentifs ne vous trouveront pas;
Et vous serez surprise, autant que d'un prodige,
De ne voir point en vous seulement un vestige
De tant de différents appas.

Vous vous fuirez, Iris, et votre propre fuite
Vous justifiera la conduite
De ceux qui quitteront l'empire de vos lois;
Et vous verrez qu'on souffre un tourment bien étrange
Alors que l'on reçoit l'affligeante louange
D'avoir été belle autrefois.

Dans ce piteux état, la fin de votre vie
Sera l'objet de votre envie.
Elle seule fera votre félicité,
Et la cruelle mort vous sembleroit humaine
Si sa douce rigueur vous sauvoit de la peine
De survivre à votre beauté.

Ouvrez donc votre oreille à des conseils si sages.
Éloignez les pensers volages,
Les frivoles desseins et les jeunes désirs;
Détachez votre cœur de vos attraits fragiles;
Et, méprisant ces fleurs en épines fertiles,
Cherchez les solides plaisirs.

A MONSIEUR MÉNAGE.

Affranchis-toi, romps tes liens,
Quelque légers qu'ils puissent être,
Viens, Ménage, en ce lieu champêtre,
Où, content de tes propres biens,
Tu n'auras que toi pour ton maître.

Non que le maître que tu sers
Ne soit un homme incomparable,
Qu'il n'ait un mérite adorable,
Et que la douceur de ses fers
Ne soit charmante et désirable.

Lui-même viendroit en ces bois
Jouir, au murmure de l'onde,
D'une félicité profonde,
Si les oracles de sa voix
N'étoient point le salut du monde.

Toi, qui peux prendre ce loisir,
Fuis le tumulte de la ville.
Ah ! si tu veux être tranquille,
Ton ame ne sauroit choisir
Un plus délicieux asile.

Tes sens y goûteront en paix
Ce que la nature nous donne,
Qui, toute simple et toute bonne,
Y communique ses bienfaits
Sans les refuser à personne.

Les plaisirs y sont purs et doux
Comme l'air que l'on y respire.
L'innocence y tient son empire ;
Et chacun, sans être jaloux,
Y possède ce qu'il désire.

La folle passion d'amour
En est entièrement bannie,
Et l'ambitieuse manie,
En cet agréable séjour,
N'exerce point sa tyrannie.

La plus éclatante grandeur,
Pour qui le courtisan s'immole,
Nous est moins qu'une vaine idole ;
Et nous méprisons la splendeur
De tous les trésors du Pactole.

Nous n'avons su que trop souvent
Tout ce que peut un beau visage :

Mais par un tel apprentissage
Notre cœur devenu savant,
Est aussi devenu plus sage.

Ici, comme dans un miroir,
Notre âme à soi-même connue,
Et de nulle erreur prévenue,
Se considère et se fait voir
Libre, sans fard, et toute nue.

Des violentes passions
Qui la tenoient enveloppée,
Comme d'un dédale échappée,
A bien régler ses actions
Elle est seulement occupée.

Chacun sait que mes tristes yeux
Pleuroient ma maîtresse fidèle,
La fière Iris, qui fut si belle,
Que l'on n'a rien vu sous les cieux
Qui ne fût moins aimable qu'elle.

J'allois succomber aux ennuis,
Lorsque je trouvai sans étude
Un charme en cette solitude,
Qui, me laissant de douces nuits,
Enchanta mon inquiétude.

Si ton sein, rongé de souci,
Porte quelque trait qui l'enflamme,
Nos jardins en ont le dictame;
Et, dès que tu seras ici,
Tu seras paisible en ton âme.

Viens donc en ces lieux peu battus,
Où la fortune et ses caresses,
L'amour et toutes ses tendresses,
Cèdent aux solides vertus,
Qui sont nos biens et nos maîtresses.

A MADEMOISELLE COULON.

La beauté mit tout en usage,
Et sa main libérale épuisa ses trésors,
Quand elle forma votre corps
Et les traits de votre visage.
Le printemps lui prêta ses roses et ses lis;
La jeunesse fournit et les jeux et les ris;
Et les Grâces, voulant faire encor davantage,
Avant que de s'en dessaisir,
Voulurent avoir le plaisir
D'animer un si bel ouvrage.

On diroit que l'Amour, pour règner dans vos yeux,
Quitte le séjour d'Amathonte.
Cent beautés, dont Pâris étoit si glorieux,
Ne paroissent plus qu'à leur honte;
Et c'est vous seule enfin que l'on suit en tous lieux.
Telle Vénus, sortant de l'onde,
Parut autrefois dans le monde,
Et se fit adorer des hommes et des dieux.

Mais, répondez-moi, je vous prie,
Cette beauté, l'objet de tant de jalousie,
Qu'on ne peut voir sans l'admirer;

Où les yeux même de l'envie
Ne trouvent rien à censurer;
Croyez-vous que ce soit un bien si désirable;
Et ne craignez-vous point de ne l'avoir reçu
Que pour voir un heureux coupable
Triompher de votre vertu?

Non, les folles amours vous trouveront cruelle:
Un époux seul, tendre et fidèle,
Disposera de votre cœur.
Vous aimez encor plus l'honneur
Que vous ne chérissez la gloire d'être belle.
Jeune Iris, ne savez-vous pas
Que, malgré toute sa sagesse,
Il en coûta cher à Lucrèce
D'être née avec tant d'appas?

De pareilles faveurs sont souvent dangereuses.
Le ciel, dans les présents qu'il fait,
Ne donne pas tout à souhait,
Et les grandes beautés sont rarement heureuses.
Leurs charmes inconstants passent comme les fleurs;
Et vous trouverez que l'histoire,
Qui nous vante tant leur mémoire,
Finit presque toujours en pleurant leurs malheurs.

Vous verrez à vos pieds se rendre
Une foule d'amants empressés et soumis.
Qu'on a de peine à se défendre
De tant d'aimables ennemis!
Il est des moments de foiblesse
Où la nature peut tomber.

On n'est pas sûr de ne pas succomber,
Quand on est obligé de combattre sans cesse.

Malgré tous ces périls où vous peut engager
Une beauté qui charme et la cour et la ville,
J'en connois ici plus de mille
Prêtes avec vous de changer;
Et qui, sans s'effrayer du sort qui vous menace,
Très-volontiers en courroient le danger,
Et voudroient être à votre place.

POÉSIES DIVERSES.

L'AMOUR AUX DAMES DE DIJON.

Beautés, qui n'avez point dormi
Pendant toute la nuit passée,
Par la crainte d'un ennemi
Qui de vous attaquer n'avoit pas la pensée,
Bannissez de vos cœurs cette vaine terreur;
Remettez vos esprits dans un calme agréable;
Rendez à votre teint un éclat adorable,
Et vous guérissez de la peur
En apprenant de moi le récit véritable
De ce qui causa votre erreur.
J'avois depuis long-temps reçu de grandes plaintes,
Que mon pouvoir chez vous alloit s'amoindrissant,
Et j'en conçus de légitimes craintes.

A MONSIEUR *****

Sur le mot JOUISSEZ.

FEUILLETEZ et refeuilletez
Tous ceux dont les moralités
Ont voulu nous donner des préceptes à suivre :
Vous ne trouverez rien dans leurs doctes traités
Qui nous montre si bien à vivre
Que ce beau mot que vous vantez.
En effet, dans ce court voyage,
Que fait ici le genre humain,
Un pauvre mortel est-il sage,
S'il remet jusqu'au lendemain
Le sûr et le présent usage
Des plaisirs que le souverain
Lui fait trouver sur son passage
Et dont l'heureux retour est aussi peu certain
Que le nombre des jours qu'il a pour son partage ?
Tu vis aujourd'hui sous la loi
D'une maîtresse jeune et belle ;
Mais tu crains que demain sa foi
Ne puisse résister aux voeux qu'on fait pour elle ;
Sur de pareils soupçons pour prendre tant d'effroi,
Es-tu sûr, insensé, que la parque cruelle
Filera ce demain pour ta belle et pour toi ?
L'avenir bien souvent en vain se fait attendre.
Tous les moments passés sont pour jamais finis ;
Et ces deux temps enfin, quoi qu'on puisse prétendre,
Ne font ni bien ni mal à l'instant ou tu vis ;
Et, si tu voulois croire aux héros de jadis,

L'histoire te pourroit apprendre
Que le bonheur du beau Pâris
Du jour qu'entre ses bras Hélène se vint rendre,
Jamais à son égard ne perdit de son prix
Par les inutiles soucis
Des plaisirs qu'avant lui l'infidèle avoit pris,
Ou de ceux qu'après lui la belle devoit prendre.

Jouis donc du présent en sage possesseur,
Et pleinement content du bien qu'il te peut faire;
Ne souffre jamais que ton cœur
Fasse sa peine ou son bonheur
De ce qu'il craint ou qu'il espère.

SOUHAITS POUR IRIS.

Que vos jours par Chlotho, filés d'or et de soie,
Au milieu des plaisirs, coulent toujours en joie,
Sans que d'aucun malheur votre sort soit atteint;
Et que le temps enfin qui détruit toutes choses,
Respecte, s'il se peut, et ces lis et ces roses
Dont la nature seule a paré votre teint;
Qu'on se plaise à vous voir, et plus à vous entendre;
Soyez partout aimée, et vivez sans amour.
Dormez toute la nuit, travaillez peu le jour.
Gardez avec grand soin ce qu'on ne peut vous rendre.
Laissez parler le monde et faites toujours bien.
Ne prêtez point, n'empruntez rien.
Toujours égale, toujours saine.
Un revenu commode et des plaisirs sans peine.
Soyez dévote sans excès.

Nulle affaire, point de procès.
Exempte de haine et d'envie,
Et contente de votre sort,
Vivez sans crainte de la mort;
Mourez sans regretter la vie.

Iris, voilà les vœux que mon cœur fait pour vous.
S'ils ne répondent point aux vôtres,
Parlez : il lui sera plus doux
Et plus aisé d'en faire d'autres.

RUPTURE.

Un petit avis charitable:
Iris, croyez-moi, quittons nous.
Vous me recevez d'un air doux,
Et vous êtes pour moi d'humeur assez traitable:
Mais tout ceci n'est plus amour.
Le mien s'alentit chaque jour;
Enfin ma constance se lasse.
Quoique nous nous puissions jurer
Chacun de nous deux s'embarrasse;
Ah! finissons de bonne grâce
Ce qui ne peut long-temps durer.

Lorsque ces fureurs sont passées,
Qui forment les dépits jaloux
Et ces désirs cuisants et doux
Qui régnent à l'abord en deux âmes blessées;
Qu'à la place des passions
Surviennent les réflexions;

Qu'on prend un air modeste et sage ;
Qu'on se paye d'un beau semblant ;
Que le tout n'est plus violent ;
L'amour devient un bon ménage
Plutôt qu'un commerce galant.

J'ai cru m'exempter de tout blâme,
Et qu'enfin la sincérité
Tenoit lieu de fidélité
Quand on ne ressent plus d'amour dedans son âme.
Aussi, pour en rien déguiser,
Et pour vous vouloir abuser,
Je n'ai pas l'âme assez traîtresse :
Et c'est un funeste retour,
Quand il faut languir de tristesse
Auprès de la même maîtresse
Pour qui l'on a langui d'amour.

Reprenons, sans nulle contrainte,
Vous votre cœur, et moi le mien.
Rompons ce prétendu lien
Qui de nos libertés avoit formé l'étreinte ;
Oublions ce qui s'est passé ;
Et, d'un esprit débarrassé,
Croyons avec toute assurance
Que ce que prônent les amants,
Les feux, les fers et les tourments,
Amour, fidélité, constance,
Ne sont que termes de romans.

Au surplus, n'allez pas prétendre
Qu'une indiscrète fermeté

Qui va jusqu'à l'éternité,
Soit le parti qu'il vous faut prendre,
Lorsque l'amour tire à la fin
Quand l'affaire est sur le déclin;
L'effort de la persévérance
Ne fait plus que nous abuser.
Prévenons-en la conséquence;
Et dénouons sans violence
Des nœuds que le temps doit user.

Dans un état doux et paisible,
Je ne ressens ni bien ni maux.
Je vois de bon cœur mes rivaux;
Et même leurs tourments me trouvent peu sensible.
A ne vous rien dissimuler,
Je suis prêt à me consoler
Quand ils auroient votre âme entière.
Je ne sens plus dedans mon cœur
Pour vous que l'amitié d'un frère.
Enfin quittez-moi la première,
Pour en sortir à votre honneur.

AIR.

Que votre sort est doux, fleurs qui venez d'éclore,
Et qu'un cœur amoureux en connoît bien le prix!
Vous naissez sur le sein de Flore,
Vous mourrez sur le sein d'Iris.

RÉPONSE DE PAVILLON

A LA BALADE DE MADAME DESHOULIÈRES.

DANS les siècles passés, quand l'amoureuse flamme
Pressoit une jeune beauté;
Sans beaucoup de formalité,
L'amant qui lui plaisoit en faisoit une femme.
C'est ainsi qu'on aimoit du temps des Amadis.
D'une manière si commode
Nous n'avons pas perdu la mode.
« On aime encor comme on aimoit jadis. »

LE beau sexe autrefois, pour la galanterie,
Prenoit la fine fleur de la chevalerie;
Il lui falloit des paladins.
Aujourd'hui ce n'est pas de même,
Il met tout en usage et jusqu'aux baladins.
« On n'a jamais tant aimé que l'on aime. »

NOS pères, qui vivoient dans un siècle peu fin,
Ne vouloient qu'amour et simplesse;
Et sur le fait de la tendresse
Alloient toujours le grand chemin.
Ils cherchoient à se satisfaire;
Et, sans toucher au bien d'autrui,
Se contentoient de l'ordinaire.
« On n'aimoit pas comme on aime aujourd'hui. »

JADIS du moment qu'une belle
Avoit subi le joug de quelque bon Gaulois,

Dût-elle enrager de son choix,
Il falloit qu'elle fût fidèle.
A présent, l'on fait grâce à leurs divins attraits.
Les femmes sur cette matière
Ayant indulgence plenière,
En usent toutes de manière,
« Qu'on aime plus que l'on n'aima jamais. »

Au bon vieux temps, dieux! quels supplices!
L'amour ne trouvoit que rigueur.
On payoit la moindre faveur
D'une éternité de services.
Aujourd'hui nul en vain ne se voit enflammé;
On n'attend point la récompense
D'une triste persévérance;
On est payé comptant et souvent par avance.
« On aime mieux qu'on n'a jamais aimé. »

Sous l'antique et triste esclavage
D'un honneur sottement placé,
Un pauvre cœur, le temps passé,
Étoit, en la fleur de son âge,
Impitoyablement forcé
De s'en tenir au mariage.
Nous sommes aujourd'hui sous de plus douces lois:
Nous suivons nos désirs; et, sans pudeur aucune,
Chacun, comme il lui plaît, vit avec sa chacune.
« On aime plus qu'on n'aimoit autrefois. »

On aime à droite, on aime à gauche;
Partout en liberté l'on conte ses raisons.
Rien chez nous maintenant ne s'appelle débauche;
Et l'amour est enfin de toutes les saisons:

Chacun en prend sans se contraindre;
Et je ne vois que les maris
Qui puissent justement se plaindre
« Qu'on n'aime plus comme on aimoit jadis. »

Vivez heureux, sujets de l'amoureux empire,
Dans ces jours fortunés, où tout vous est permis.
Suivez les mouvements que ce temps vous inspire,
Et soyez à l'Amour sans réserve soumis.
Et vous, jeunes beautés, il est de votre gloire
De faire ici mentir vos plus grands ennemis.
Commencez chaque jour quelque galante histoire,
Et par le nombre enfin de vos tendres amis
Confondez ces rêveurs qui veulent faire croire
« Qu'on aime moins que l'on n'aimoit jadis. »

LE GENTILHOMME DE L'ARRIÈRE-BAN.

Dans ma maison des champs, sans chagrin, sans envie,
Je passois doucement la vie
Avec quelques voisins heureux,
Peu guerriers et fort amoureux.
Ma bergère, mes prés, mes bois et mes fontaines,
Ou faisoient mes plaisirs, ou soulageoient mes peines.
J'allois à Paris rarement;
Mais Paris quelquefois venoit dans mon village.
J'entends quelques amis, qui venoient bonnement
Me voir et manger mon potage.
Je les traitois fort sobrement;
Mes pigeons, mes poulets, tout leur sembloit charmant.

On parloit de l'amour, et jamais de la guerre.
Je plaignois le roi d'Angleterre,
Sans dessein de le soulager;
Je laissois aux héros le soin de le venger.
La gloire et les honneurs n'étoient pas ma foiblesse;
Et je me piquois de noblesse
Seulement pour ne pas payer
La taille et les impôts que paye un roturier.
Aujourd'hui j'ai regret d'être né gentilhomme:
Ce titre glorieux m'assomme.
Hélas! il me contraint dans ce malheureux an
De paroître à l'arrière-ban.
O vous, mon bisaïeul, de tranquille mémoire,
Dont les armes n'étoient que l'aune et l'écritoire;
Qui viviez en bourgeois et poltron et prudent,
Reconnoissez en moi votre vrai descendant.
Pourquoi, de votre argent, votre fils et mon père
A-t-il acquis pour moi ce qui me désespère,
Cette noblesse enfin qui, par nécessité,
Me fait être guerrier contre ma volonté?
Adieu, mon cher jardin, qui fûtes mes délices;
Adieu, de mes jets d'eau les charmants artifices;
Adieu, fraises; adieu, melons;
Adieu, coteaux; adieu, vallons.
Afin de soulager le chagrin qui me presse,
Que vos échos disent sans cesse:
« Notre maître, qui fut si doux,
« Qui fuyoit la fatigue et qui craignoit les coups,
« Est allé s'exposer à la fureur des armes.
« Ciel! par un prompt retour finissez ses alarmes! »

PLACET AU ROI POUR M. L'ABBÉ TALLEMANT,

Sire, notre abbé vous supplie
De souffrir qu'il soit toujours gueux.
On l'a vu tel toute sa vie;
Il n'a pas vécu moins heureux.

Personne n'a plus d'éloquence
Et de mérite qu'il n'en a :
Mais il doute dans l'abondance
Si ce mérite le suivra.

S'il a dit sur votre victoire
Quelque chose qui vous a plu,
Pour en acquitter votre gloire,
Ne hasardez pas sa vertu.

C'est un héros de gueuserie,
Qui doit même être respecté
Durant tout le cours de sa vie
De votre libéralité.

Un grand monarque doit connoitre
Comme il faut placer ses bienfaits;
Et ne doit enrichir jamais
Ceux qui n'ont pas besoin de l'être.

Ses œuvres, que vous admirez,
Tentent votre magnificence;
Mais sûrement vous gâterez
Le plus beau naturel de France.

Il avoit sur la pauvreté
Toujours quelque conte pour rire;
Sitôt qu'elle l'aura quitté,
Il n'aura pas le mot à dire.

Sire, je n'en suis point jaloux:
Mais vous savez ce qu'il sait faire.
Si vous l'obligez à se taire,
Vous y perdrez bien plus que nous.

N'appréhendez point qu'on s'irrite,
Si l'on le voit abandonné.
C'est le seul homme de mérite,
A qui vous n'avez rien donné.

SONNET.

PRODIGES DE L'ESPRIT HUMAIN.

Tirer du ver l'éclat et l'ornement des rois;
Rendre par les couleurs une toile parlante,
Emprisonner le temps dans sa course volante,
Graver sur le papier l'image de la voix;

Donner au corps de bronze une âme foudroyante,
Sur les cordes d'un luth faire parler les doigts,
Savoir apprivoiser jusqu'aux monstres des bois;
Brûler avec un verre une ville flottante;

Fabriquer l'univers d'atomes assemblés;
Lire du firmament les chiffres étoilés,
Faire un nouveau soleil dans le monde chimique;

Dompter l'orgueil des flots et pénétrer partout;
Assujettir l'enfer dans un cercle magique;
C'est ce qu'entreprend l'homme, et dont il vient à bout.

FABLES.

LE MOINEAU ET LE ROSSIGNOL.

Le tendre rossignol et le galant moineau,
L'un et l'autre charmés d'une jeune fauvette,
Sur les branches d'un arbrisseau
Lui parloient un jour d'amourette.
Le petit chantre ailé, par des airs doucereux,
S'efforçoit d'amollir le cœur de cette belle.
« Je serai, disoit-il, toujours tendre et fidèle,
« Si vous voulez me rendre heureux.
« De mes douces chansons vous savez l'harmonie;
« Elles ont mérité le suffrage des dieux.
« Désormais je les sacrifie
« A chanter vos beautés, votre nom en tous lieux;
« Les échos de leurs voix le rediront sans cesse;
« Et j'aurai tant de soin de le rendre éclatant,
« Que votre cœur enfin sera content
« De voir l'excès de ma tendresse.
« Et moi, dit le moineau, je vous baiserai tant.... »
A ces mots, le procès fut jugé dans l'instant

En faveur de l'oiseau qui porte gorge noire;
On renvoya l'oiseau chantant.
Voilà la fin de mon histoire.
En voici la morale, et qu'il faut retenir.
Beautés, qui tous les jours voyez dans vos ruelles
Un tas d'amants transis ne vous entretenir
Que de leurs vains soupirs, de leurs peines cruelles,
Et d'autres fades bagatelles,
Songez à préférer le solide au brillant.
On se passe fort bien de vers, de chansonnette;
Le talent du moineau c'est là le vrai talent.
Je sais maintes Cloris du goût de la fauvette,
A moins qu'il ne survienne un tiers oiseau donnant.
Alors il n'est pas étonnant
Que ce dernier gagne sur l'étiquette.

L'HONNEUR.

Dans l'âge d'or, que l'on nous vante tant,
Où l'on aimoit sans lois et sans contrainte,
On croit qu'Amour eut un règne éclatant.
C'est une erreur: il fut si peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte:
« J'ai des sujets, mais ils sont trop soumis,
« Dit-il. Je règne, et je n'ai point de gloire;
« J'aimerois mieux dompter des ennemis:
« Je ne veux point d'empire sans victoire. »
A ce discours, Jupin rêve, et produit
L'austère honneur, épouvantail des belles,
Rival d'amour et chef de ses rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.

L'enfant mutin le considère en face,
De près, de loin ; et puis, faisant un saut :
« Père des Dieux, dit-il, je te rends grâce,
« Tu m'as fait là le monstre qu'il me faut.

MADRIGAUX.

C'est en vain que la jeune Iris,
Pour m'obliger d'être plus sage,
Me fait souvenir de mon âge,
Et me montre mes cheveux gris.
Suivant l'avis de cette belle,
Je pourrois bien me contenir,
Si je voyois dans l'avenir
Autant de temps à perdre qu'elle.

A UNE DAME QUI LUI AVOIT ENVOYÉ SON PORTRAIT, A CONDITION QU'IL LE METTROIT DANS SA CHAMBRE.

La belle Aminte, en me faisant
Le don de son portrait, que sa bonté m'envoie,
M'auroit bien donné de la joie ;
Mais elle a gâté son présent
En voulant que chacun le voie.
Pourquoi ne m'est-il pas permis
De garder en secret cette aimable peinture ?
Ah ! qu'un peu de mystère eût augmenté le prix
D'un présent de cette nature !

Trop heureux, qui reçoit un don si précieux
D'une main si belle et si chère !
Et cependant j'aimerois mieux
Qu'elle n'eût osé me le faire.

DE LA SABLIÈRE.

MADRIGAUX.

Que mon destin est rigoureux!
Iris, l'aimable Iris a perdu la lumière!
Douce, obligeante, quoique fière,
Près d'elle je trouvois tout ce qui rend heureux:
Dans les aventures fâcheuses,
Les égards et les soins d'une tendre amitié;
Parmi les peines amoureuses,
Tout le support de la pitié :
Appuyé d'un secours si sûr et si fidèle,
De tous ses déplaisirs mon cœur venoit à bout;
Iris me consoloit de tout,
Et rien ne me console d'elle.

AUTRE.

Que l'on sait peu, quand on se lève,
Tout ce qu'on doit faire le jour!
Tel le commence en pleurs, qui bien souvent l'achève
Dans les plaisirs et dans l'amour.
Ce matin j'étois dans la peine,
Mécontent de Philis, accablé de sa haine,
Résolu de rompre mes fers :
Sur le soir je l'ai vue, et mon ame ravie....
Mais ne dites pas tout, mes vers;
Les dieux me porteroient envie.

AUTRE.

Philis, puisque votre cœur
A tout autre me préfère,
D'où vient que notre bonheur
De jour en jour se diffère?
Quoi! pour vous déterminer
Faut-il tant examiner
Le mérite et le service?
Prenez un chemin plus court,
Et sachez que le caprice
Est la raison de l'amour.

AUTRE.

Je ne sais si ce fut par feinte,
Ou bien si ce fut par dessein,
Qu'hier au soir la belle Aminte
Me pressa doucement la main:
Aussitôt d'une main fidèle,
Sans répondre à cette beauté,
Je serrai celle de ma belle,
Que j'avois de l'autre côté.
Iris, qui n'est pas maladroite,
S'en douta bien et m'entendit;
Et je lui dis de la main droite
Ce qu'à la gauche on m'avoit dit.

AUTRE.

Sur le choix des deux sœurs si ma peine est extrême,
Ce n'est pas pour savoir à laquelle des deux
Mon cœur doit adresser ses vœux;
Elles sont toutes deux très-dignes qu'on les aime:

Mais ce qui fait mon embarras,
C'est quand je consulte en moi-même
Qui des deux je n'aimerai pas.

AUTRE.

Qu'on puisse oublier ce qu'on aime,
Et que le seul éloignement
Ébranle le cœur d'un amant,
Bon, cela ne se peut; j'en juge par moi-même.
Je songe à mon Iris et la nuit et le jour;
Je soupire après son retour;
Et je connois bien que l'absence
Est un prétexte à l'inconstance,
Plutôt qu'un remède à l'amour.

AUTRE.

Jeune Iris, dans notre querelle,
Je n'examine point qui de nous deux a tort;
De tout ce qui vous plaît je demeure d'accord,
Et vous avez raison, puisque vous êtes belle.

AUTRE.

En amour quelquefois il faut jouer d'adresse;
Ce grand chemin de la tendresse
Près des fières beautés souvent est interdit:
Par quelque amoureux artifice
Il faut adroitement s'aider de leur caprice;
Quelquefois deux jours de dépit
Font plus que deux ans de service.

AUTRE.

Après deux mois d'absence, enfin je vous revois,
Et le plaisir que j'en reçois
Efface de mes maux la mémoire importune :
Mais dites-moi, Philis, de votre heureux retour
Rendrai-je grâce à la Fortune ?
N'en dirai-je rien à l'Amour ?

Si je néglige vos appas,
On me fait la même injustice :
L'Amour me fait aimer où l'on ne m'aime pas ;
Il faut s'en prendre à son caprice.
D'un réciproque amour je connois bien le prix ;
Je sais, belle Philis, quel mérite est le vôtre,
Mais j'aime les froideurs d'Iris
Plus que les caresses d'une autre.

Un baiser bien souvent se donne à l'aventure,
Et n'a de prix qu'autant qu'il dure ;
Mais ce n'est pas en bien user :
Il faut que le désir et l'espoir l'assaisonne ;
Et pour moi, je veux qu'un baiser
Me promette plus qu'il ne donne.

AUTRE.

Je sais que ma joie est prochaine,
Que bientôt je dois vous revoir;
Mais que l'impatience est une étrange peine!
Je languis dans ce doux espoir.
Pour vous, dans votre solitude,
Êtes-vous sans inquiétude?
Le calme et les plaisirs vous suivent-ils toujours?
Ne regrettez-vous point vos aimables demeures?
Et ne comptez-vous point les jours
Dont je compte toutes les heures?

SUR UNE JUSTICE

TRANSPORTÉE DANS UNE HALLE.

D'où vient qu'on a tant approché
Cette justice du marché?

RÉPONSE.

Rien n'est plus facile à comprendre:
C'est pour montrer qu'elle est à vendre.

POUR UN POËTE DE CAMPAGNE,

AU ROI.

Ce poëte n'a pas la maille;
Plaise, sire, à votre bonté,
Au lieu de le mettre à la taille,
De le mettre à la charité!

D'UNE FILLE SUJETTE AU DÉMÉNAGEMENT.

Il faut être aveugle d'amour
Pour comparer Lisette au bel astre du jour;
Ils n'ont rien de commun ensemble,
Si, pour fonder cette comparaison,
Tu ne dis qu'elle lui ressemble,
En changeant comme lui tous les mois de maison.

FURETIÈRE.

STANCES.

A MADEMOISELLE CH. ***

SUR CE QU'ELLE CHANTOIT ET JOUOIT FORT BIEN DU LUTH.

Je ne sais, divine merveille,
Si c'est grâce ou si c'est rigueur
De m'arracher ainsi le cœur
Quand vous me chatouillez l'oreille.

Est-il amant qui ne se rende ?
Vous attaquez de toutes parts
Par votre voix, par vos regards;
Le moyen qu un cœur se défende ?

Si l'on résiste à vos œillades,
On cède à vos accords divins;
Et jusques chez les Quinze-Vingts,
Vous pourriez faire des malades.

ÉPIGRAMMES.

LA FEINTE RUPTURE.

PUISQUE tu veux que nous rompions,
En reprenant chacun le nôtre,
De bonne foi nous nous rendions
Ce que nous eûmes l'un de l'autre,
Je veux, avant tous mes bijoux,
Reprendre ces baisers si doux
Que je te donnois à centaines;
Puis il ne tiendra pas à moi
Que de ta part tu ne reprennes
Tous ceux que j'ai reçus de toi.

SUR LE MARIAGE DE DEUX BOSSUS.

QUAND j'imagine ces bossus
Accouplés le soir de leurs noces;
Et quand je pense à ces deux bosses,
L'une dessous, l'autre dessus,
Aussitôt je me remémore
Des Titans la rebellion;
Et je crois que ces gens encore
Vont mettre Ossa sur Pélion.

L'HEUREUSE JALOUSIE.

Iris m'étoit inexorable,
Lorsque son défiant époux
Mal à propos devint jaloux:
O dieux! qu'il me fut favorable!
La belle Iris me prit au mot,
En dépit de son fâcheux maître;
Et le pauvre homme fut un sot
Par la seule crainte de l'être.

LA MONNOYE.

IDYLLE TRADUITE DE BION.

Je vis un jour en songe Cythérée,
Qui par la main tenoit Amour son fils
Baissant les yeux. Berger, dit-elle, agrée
Ce jeune enfant pour élève, et l'instruis.
Moi bonnement, je me mis à lui dire
Mes premiers airs : comment un tel dieu sut
Trouver la flûte, un tel autre la lyre,
Tel le hautbois, tel la harpe ou le luth.
De tout cela rien au galant ne plut.
Berger, dit-il, tu ne t'y connois guère :
Écoute-moi, je l'entends un peu mieux.
Lors m'entonna les bons tours de sa mère,
Et les amours des hommes et des dieux.
Je fus, pour moi, si charmé de l'entendre,
Qu'en ce moment me sortit de l'esprit
Ce qu'à ce dieu je prétendois apprendre,
Et n'oubliai rien de ce qu'il m'apprit.

APOTHÉOSE DE BOILEAU,

OU BOILEAU MOMUS.

Abandonné des enfans d'Esculape,
Boileau gisoit malade dans son lit,

La mort s'approche; il frissonne. il pâlit,
Croyant déjà qu'à son huis elle frappe.
Les zélateurs de l'Horace françois
Offrent au ciel pour lui mainte requête.
Le bon Jupin entend assez leurs voix :
Mais là-dessus il a martel en tête.
Comment sauver un homme que du sort
L'arrêt fatal livre aux bras de la mort ?
Bien voudroit-il que la parque apaisée
Long-temps encor pût grossir la fusée
De ce mortel utile à tant de gens,
Ami du vrai, du bon goût, du bons sens,
Chaud à venger la raison méprisée.
Ainsi perplex, le roi de l'univers,
Pour s'étourdir, s'avisa de relire
De notre auteur la neuvième satire
Pleine de sel et d'agréments divers.
Il la relut, y trouva nouveaux charmes :
O le trait vif ! ô le tour délicat !
S'écria-t-il; Momus tu n'es qu'un fat :
Au grand Boileau tu dois rendre les armes.
Oui, désormais je veux qu'auprès de moi
Il ait l'honneur d'exercer ton emploi.
Pas ne sentit toute la conséquence
De ce *je veux*, le souverain des dieux.
Bien étonné quand alors de ses yeux
Il vit Boileau comparoitre en présence,
Nouveau Momus, à la place du vieux.
Trop bien prit-il tôt après patience,
Lorsqu'il ouït ce railleur gracieux
Lui réciter sa fameuse *Equivoque*,
Qui de la terre ici l'oreille choque,

Mais qui toujours réjouira les cieux.
Elle plut fort : les dieux, qui l'entendirent,
De leur monarque approuvèrent le choix;
Tous de concert à la pièce applaudirent,
Tous, hors Momus, qui, seul en tapinois
S'alla cacher, laissant la confrérie
Des immortels proclamer d'une voix
L'heureux Boileau dieu de la raillerie.

SUR LE MÊME.

Au joug de la raison asservissant la rime,
Et, même en imitant, toujours original,
J'ai su, dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi, Perse, Horace et Juvénal.

A LA LOUANGE DU GRAND CONDÉ.

Sur les héros des champs élysiens
Jules-César briguoit le rang suprême;
Le fameux roi des Macédoniens
Lui disputoit l'honneur du diadème;
L'un étoit fier, l'autre l'étoit de même:
Mais en ces lieux à grand peine le sort
Au grand Condé vient d'ouvrir le passage,
Qu'avec César Alexandre est d'accord:
Tous deux du rang lui cèdent l'avantage.

IMITATION

DE LA Xe ODE D'HORACE, DU IVe LIVRE.

O crudelis adhuc, etc.

Cher Hylas, objet de mes vœux,
Mais qui, sans les ouïr, de ma flamme te joues,
Un jour, quand tu perdras l'or de tes blonds cheveux,
Qu'un sauvage buisson hérissera tes joues,
Alors dans ton miroir, hélas!
Ne retrouvant plus cet Hylas
Dont le teint sur la rose emportoit l'avantage;
Ah! diras-tu pourquoi, sensible à contre-tems,
Ou ne l'étois je pas dans l'avril de mon âge?
Ou l'étant aujourd'hui, n'ai-je plus mes beaux ans?

ÉPIGRAMMES.

LIVRE Ier CHAP. LXXXIII DE L'ANTHOLOGIE.

CONTRE L'ENVIE.

L'envie est, dites-vous, de mille maux la cause.
Holà! cher ami, parlez mieux,
L'envie est une bonne chose,
Elle fait crever l'envieux.

TRADUCTION DE L'EPIGRAMME DE CATULLE.

Soles occidere et redire possunt.

Aimons, aimons-nous, ma Sylvie,
Vivons dans les plaisirs en dépit de l'envie,
Et ménageons le temps qui fuit :
Le soleil tour à tour peut mourir et renaître ;
Mais quand ce peu de jours dont la clarté nous luit
Vient une fois à disparoître,
Hélas ! il lui succède une éternelle nuit.

DE GEORGE,

SUR CE QU'IL SENTOIT LE VIN.

LIV. I. EPIG. 29. *Hesterno fœtere mero, etc.*

De son procès le sire George
A Roc, procureur de la cour,
De bon matin parlant un jour,
Sentoit le vin à pleine gorge :
Eh fi ! lui dit le procureur,
Malepeste soit du buveur,
Il sent le vin d'hier encore :
Point, dit George. Que si, que non.
George gagna ; le compagnon
Avoit trinqué jusqu'à l'aurore.

SUR UN HOMME MYSTÉRIEUX.

LIV. I. ÉPIG. 90 : *Garris in aurem semper omnibus, etc*

Roc est un homme fort secret;
Ami, reconnois à ce trait
Sa discrétion sans pareille :
L'autre jour s'approchant de moi,
Il me dit tout bas à l'oreille
Que Louis étoit un grand roi.

AUTRE.

LIV. II. ÉPIG. 3 : *Sexte, nihil debes, etc.*

Lubin, ce grand homme de bien,
Dit qu'il ne doit rien à personne :
Je trouve sa raison fort bonne ;
Qui ne peut payer ne doit rien.

AUTRE.

LIV. II. ÉPIG. 5 : *Ne valeam, si non totis, etc.*

Ami, tu sais que ta demeure
Est à deux milles de chez moi ;
Je n'y mets guère moins d'une heure,
N'ayant mule, ni palefroi ;
Le retour, soit que je te voie,
Soit que ton portier me renvoie,
Me coûte autres deux mille pas.
Deux mille pas pour te voir, passe ;
Mais quatre pour ne te voir pas,
Ami, c'est là ce qui me lasse.

SUR BRODEAU.

LIV. II. ÉPIG. 30 : *Mutua viginti sestertia.*

Je priois l'avocat Brodeau
De me prêter trente pistoles ;
Voici ce qu'en peu de paroles
Il me répondit bien et beau :
Que ne plaidez-vous quelque cause ?
Rimer est une pauvre chose ;
Tout l'argent court aux avocats.
Brodeau, votre prudence est grande ;
L'avis est bon ; mais ce n'est pas
Un avis que je vous demande.

SUR CRISPIN.

LIV. II. ÉPIG. 71 : *Candidius nihil est, Cæciliane, etc.*

Crispin, lorsqu'à d'honnêtes gens
De mes vers vous faites lecture,
Vous en citez en même temps
De Gombaut, Maynard et Voiture.
Rien n'est plus adroit, j'en conviens ;
C'est pour donner du lustre aux miens,
Que vous en lisez ainsi d'autres.
De tant d'honneur je suis confus ;
Mais vous m'en feriez encore plus,
Crispin, si vous lisiez des vôtres.

SUR UN JALOUX.

LIV. III. EPIG. 91 : *Ut patiar mœchum rogat uxor, etc.*

Briguelle, jaloux de sa femme,
Un jour, en la rouant de coups,
La traitoit de chienne, d'infâme;
Elle lui crioit à genoux :
J'ai le bras cassé, je suis morte,
Faut-il me battre de la sorte
Pour avoir vu le seul Hylas ?
Tu n'as vu que lui? Non, dit-elle.
Eh bien, lui répondit Briguelle,
Moi, je ne t'ai cassé qu'un bras.

AUTRE.

LIV. IV. ÉPIG. 80 : *Hospes eras nostri semper, etc.*

J'avois certain fief où Dandin
Venoit se promener en chaise,
Et dont il usoit à son aise,
Comme des choux de son jardin.
Aujourd'hui, contre mon attente,
Il m'en a proposé la vente.
Dieu sait si je l'ai pris au mot :
J'y trouvois trop mon avantage.
Dandin n'est-il pas un grand sot ?
Il achète son héritage.

AUTRE.

LIV. VI. ÉPIG. 19 : *Non de vi, neque cæde, etc.*

Pour trois moutons qu'on m'avoit pris,
J'avois procès au bailliage;
Gui, le phénix des beaux esprits,
Plaidoit ma cause, et faisoit rage.
Quand il eut dit un mot du fait,
Pour exagérer le forfait,
Il cita la fable et l'histoire,
Les Aristotes, les Platons:
Gui, laissez-là tout ce grimoire,
Et retournez à vos moutons.

LIV. VI. ÉPIG. 53 : *Lotus nobiscum est hilaris, etc.*

Hier soir, ce n'est point mensonge,
Paul se coucha gaillard et sain;
On l'a trouvé mort ce matin.
N'est-ce pas qu'il auroit en songe
Vu Robineau le médecin ?

SUR UN PREVÔT.

LIV. VII. ÉPIG. 36 : *Nostri mortiferum quæstoris, etc.*

Certain prevôt, quand il jugeoit à mort,
Ne prononçoit sentence ni demie;
Tant seulement, s'il se mouchoit, d'abord,
Tolle, tolle, c'étoit fait de la vie.

Les officiers du siége prévôtal,
De longue main entendoient le signal.
Or, une fois que d'un cas graciable
Il s'agissoit, avint que ledit rieur,
Comme il faisoit alors un froid de diable,
Avoit au nez la goutte par malheur;
De son mouchoir, pour lever la souffrance,
Deux ou trois fois il se voulut servir;
Fort à propos on sut le retenir,
Trop dangereuse étoit la conséquence.
Le criminel, présent à l'audience,
Instruit du signe, en frissonnoit de peur :
Prenez, dit-il, prenez garde, monsieur,
Ce que j'ai fait est digne d'indulgence,
A votre nez plaise avoir patience,
Mieux vaut encor, bien qu'il soit indécent,
Mon bon seigneur, pour votre conscience,
Être morveux que perdre un innocent.

DE PAUL, SUR SA FEMME.

LIV. VII. ÉPIG. 102 : *Milo domi non est*, *etc.*

TANDIS que Paul est à la guerre,
Loin de sa femme et de sa terre,
Sa terre ne rapporte rien;
Mais sa femme est toujours fertile;
Il faut, si sa terre est stérile,
Qu'on ne la cultive pas bien.

AU ROI.

LIV. VIII. ÉPIG. 24 : *Si quid fortè petam, etc.*

GRAND roi, daigne, sur ma requête,
Ou me donner ce que j'attends,
Ou souffrir que de temps en temps
Mon humble et foible voix t'arrête;
Jupiter n'est point offensé
De se voir souvent encensé;
Notre hommage est sa gloire entière:
Ni le sculpteur ingénieux,
Ni l'orfèvre ne font les dieux;
Ce qui les fait, c'est la prière.

DE JEANNE, QUI EST A MARIER.

LIV. X. ÉPIG. 8 : *Nubere Paulla cupit nobis*, etc.

JEANNE a bien cinquante ans passés;
Vous me l'offrez en mariage;
Elle a des écus, je le sais :
Mais n'en parlons pas davantage.
Est-ce donc que Jeanne a trop d'âge?
C'est qu'elle n'en a pas assez.

SUR GUILLERI, VOLEUR.

LIV. XIII. ÉPIG. 27 : *A latronibus esse te, etc.*

GUILLERI, brigand signalé,
Fut convaincu d'avoir volé,

Et, de plus, violé Madonte.
L'on dit que pour le premier point,
Guillen ne le nia point,
Mais du second il en eut honte.

EPIGRAMMES DE SANNAZAR.

VÉNUS ET DIANE.

Un jour Diane rencontrée
Par la déesse des amours :
Hé quoi ! chasserez-vous toujours,
Lui dit en riant Cythérée ?
Toujours toiles ? toujours filets ?
Oui, repond l'autre, je m'y plais,
Filets, toiles, c'est ce que j'aime.
Pourquoi me défendriez-vous
D'en tendre aux bêtes ? Votre époux
Vous en sait bien tendre à vous-même.

SUR AUFIDIUS.

SANNAZAR. ÉPIG. 44 : *Dum caput Aufidio, etc.*

Après bon vin deux Suisses but à but,
Flamberge au vent, se battoient dans la rue :
Mu de pitié, le gros Simon courut
Les séparer à travers la cohue.
Mais de son zèle il eut mauvaise issue,
Le pauvre diable à la tête reçut
Un coup d'estoc, si bien que besoin fut

Pour le trépan d'appeler maître Ambroise,
Qui, voulant voir si la cervelle, ou non,
Étoit atteinte : Ah ! tout beau, dit Simon,
Je n'en eus point quand j'entrai dans la noise.

SUR LA VIE ET LA MORT.

L'ONDE qui, claire et douce, à boire nous convie,
Après mille détours va se perdre en la mer :
Pécheur, vois dans cette eau l'image de ta vie,
Si le cours en est doux, le terme en est amer.

IMITATION DE L'ÉPIGRAMME

Impubes nupsi valido, etc.

A douze ans veuve de Léandre,
Vainement pour moi vigoureux,
À vingt j'épouse Hylas, qui, trop jeune et trop tendre,
Ne peut sentir encor ni soulager mes feux :
Dans ce bizarre état que faut-il que je fasse ?
Hymen, qui m'as offert tes plaisirs les plus doux,
Lorsque pour eux j'étois de glace,
Et qui dans mon ardeur me les refuses tous,
Hélas ! si dans ton cœur la pitié trouve place,
Rends-moi mon premier âge, ou mon premier époux.

Cette épigramme a été faite sur une réponse du célèbre M. DE FOURCROY, *avocat au parlement de Paris, auquel on demandoit ce qu'il feroit de son neveu....*

VOTRE nevèu paroît docile,
Qu'espérez-vous en faire un jour?
RÉPONSE.
Avocat, s'il se rend habile;
Sinon, conseiller à la cour.

EMPLETTE A CRÉDIT.

LIV. VIII. ÉPIG. 10 : *Emis lacernas millibus, etc.*

MARQUIS, ce drap d'Espagne est beau :
Que vous l'a vendu Bâtonneau ?
Quinze écus l'aune. Comment, diable !
C'est bien cher. *Mais c'est à crédit?*
Ho, ho ! l'emplette est admirable;
Vous avez pour rien votre habit.

LE BONHEUR DE LA VIE.

LIV. X. ÉPIG. 47 : *Vitam quæ faciunt beatiorem, etc.*

AVOIR un patrimoine honnête,
Une terre de bon rapport;
Nul procès, nul martel en tête,
Se bien porter, être assez fort ;

Des amis de notre volée;
Sans raffiner être prudent;
Bon feu, table simple et réglée;
Un sage hymen, gai cependant;

Peu de devoirs à rendre en ville;
Douce société le jour:
Nuit sans ivresse, mais tranquille,
Long sommeil qui paroisse court;

Ce qu'on est, le vouloir bien être;
Ne chercher ni craindre la mort:
Voilà jusques où va peut-être
Tout le bonheur de notre sort.

CONTES.

LE TARTUFE MAGNIFIQUE.

Fameux par sa bigotterie,
Un évêque à divers prélats
Donnant un superbe repas,
Étala force argenterie;
Les chefs-d'œuvre de nos Balins,
Aiguières, soucoupes, bassins,
Chargeoient un buffet magnifique.
Comme on en parut étonné:

Tout cet appareil domestique,
Dit le Tartufe, est destiné
Aux pauvres de mon diocèse.
L'aumône est belle, lui dit-on,
Mais vous pouviez, ne vous déplaise,
Leur en épargner la façon.

SANTEUL, CONFESSEUR.

Santeul, au fond d'une chapelle,
Surplis au dos, à l'écart se plaça.
Le voyant seul, une femme assez belle,
Qui le crut prêtre, à lui se confessa.
Sans s'émouvoir, le drôle lui laissa
Déduire au long toute sa kyrielle;
Puis se levant : Madame, excusez-moi,
Prêtre ne suis, dit-il, ni prêt à l'être.
Tu ne l'es pas, s'écria-t-elle, traître !
Eh, pourquoi donc, méchant homme, pourquoi
Ne me l'avoir pas plus tôt fait connoître ?
Ah ! ton prieur le saura, sur ma foi;
Tu dois t'attendre à de grièves peines.
Bien, dit Santeul, allez conter le cas
A mon prieur; moi, je vais de ce pas,
A votre époux, révéler vos fredaines.

LE JOUEUR ET LE GUEUX.

Un petit-maître, après mauvaise chance,
Sortoit du jeu la tabatière en main.
Un gueux passoit, qui vint à lui soudain,
Lui demandant l'aumône avec instance;

Des deux côtés grande étoit l'indigence :
Il ne me reste, ami, dit le joueur,
Que du tabac ; en veux-tu ? Serviteur,
Répond le gueux, qui n'étoit pas trop nice ;
Nul besoin n'ai d'éternuer, seigneur,
Chacun me dit assez : *Dieu vous bénisse.*

LISANDRE JOUANT AU PIQUET.

Croyant avoir contre Valère
Manqué par sa faute un capot,
Je viens de jouer comme un sot,
S'écria Lysandre en colère.
Ah ! vous n'y pensez pas vraiment,
Lui dit son épouse sincère,
Pouviez-vous jouer autrement ?

NICOLAS LE MENTEUR.

Un jour le menteur Nicolas
Eut une colique cruelle.
Le bruit courut de son trépas ;
On en crut partout la nouvelle.
Il en revint. Sire Bertrand,
Trois jours après le rencontrant,
De tout loin lui cria : Compère,
On veut ici que tu sois mort.
On a, dit Nicolas, grand tort ;
Me voici garant du contraire.
Non, non, tu te moques de moi,

Reprit Bertrand, la bourde est vaine;
J'ai su de gens dignes de foi,
Beaucoup plus croyables que toi,
Que tu mourus l'autre semaine.

D'UN QUI PENSA SE NOYER.

Au mois de juin, se baignant dans la Seine,
Certain badaud y tomba dans un creux.
Quelques nageurs se donnèrent la peine
De l'en tirer; c'en étoit fait sans eux.
Entre leurs bras porté sur le rivage,
Il rappela ses esprits doucement,
Tant qu'à la fin ayant repris courage :
Beau sire Dieu, cria-t-il hautement,
De me baigner, si désormais l'envie
Me revenoit, daignez me la changer;
Oncque dans l'eau n'entrerai de ma vie
Qu'auparavant je ne sache nager.

OFFRE GALANTE.

Pour champion, dans l'amoureuse guerre,
Du jeune Oronte une dame fit choix;
Et par le don d'une fort belle terre
Elle en paya les vigoureux exploits.
Son héritière, aimable et jeune brune,
Trouvant un jour l'homme à bonne fortune :
Vous avez là, seigneur Oronte, acquis
Un riche fief à bon marché, dit-elle.
Je ne suis pas intéressé, la belle,
Répondit-il, prenez-le pour le prix.

LE PRIEUR DE SAINT-MARCEL.

Une dévote, sans connoître
Le gros prieur de Saint-Marcel,
Ouït sa messe, et sur l'autel
Arrangea dix sous pour le prêtre.
Eh, fi ! dit le valet tout haut,
Ma bonne madame, il vous faut
Des aumôniers d'une autre espèce;
Apprenez à les mieux choisir,
Et sachez, quand monsieur dit messe,
Que ce n'est que pour son plaisir.

REPARTIE D'UN GREC A AUGUSTE.

Auguste un jour dans un Grec, beau jeune homme,
Reconnoissant et sa taille et ses traits,
Lui demanda : Si sa mère jamais
De son pays n'étoit venue à Rome ?
Seigneur, lui dit le jouvenceau matois,
Qui la malice avoit d'abord connue,
Oncque ma mére à Rome n'est venue ;
Trop bien mon père y vint plus d'une fois.

SCOT ÉRIGÈNE.

Scot Érigène, illustre personnage,
Chéri des rois pour ses doctes devis,
Étoit un jour à table vis-à-vis
D'un fier prélat, qui lui tint ce langage :

Apprenez-moi, maître prudent et sage,
Vous qui pesez le sens de chaque mot,
Quelle distance est entre Scot et Sot?
Je n'en sais point, dit l'autre, de notable,
Sot, monseigneur, approche fort de scot,
Et je ne vois entre deux que la table.

L'ACCOUCHEMENT.

Climène enceinte, et proche de son terme,
En redoutoit le douloureux moment.
Une dondon d'esprit un peu plus ferme,
Dit là-dessus : Ma foi, l'accouchement,
A le bien prendre, est un soulagement.
D'enfants dodus j'ai fait demi-douzaine;
Mais, dieu merci, tous ont coulé sans peine,
Gober un œuf moins aisé me paroît.
Certes, madame, il faut, lui dit Climène,
Que vous ayez le gosier bien étroit.

LE BIBERON ET SON CURÉ.

Un bon curé, soigneux de son troupeau,
Disoit à Gui, malade de trop boire :
Fuyez le vin, ou gare le tombeau.
Moi, fuir le vin? répond Gui, vraiment voire;
Si de ma mort il est cause, tant pis;
Mais de ma mort fût-il cause, je l'aime :
Vous nous avez cent fois prêché vous-même
Que nous devons aimer nos ennemis.

LE BORGNE ET SON VALET.

Un vieux baron, sire de Beaumanoir,
Devenu borgne au métier de la guerre,
Par bienséance avoit un œil de verre,
Qu'à son coucher un page alloit le soir
Sur une assiette humblement recevoir.
Or, une fois que le page peut-être
Malade étoit, peut-être étoit absent,
Un valet neuf, mal instruit, innocent,
Fut à son lit chargé de comparoître :
Le bon vieillard, sans faire de façon,
Tout comme au page, à ce nouveau garçon
Livre son œil, puis dit sa patenôtre.
Point cependant le valet ne s'en va :
Hé! dit le maître, ami, qu'attends-tu là?
J'attends, monsieur, que vous me donniez l'autre.

LE CRÉANCIER ET SON DÉBITEUR.

Blaise voyant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs,
Lui dit : Toute honte bannie,
Payez-moi vite, il en est temps.
Laissez-moi mourir à mon aise,
Répondit foiblement Lucas.
Oh ! parbleu, vous ne mourrez pas
Que je ne sois payé, dit Blaise.

D'UN CASTILLAN ET D'UN PICARD.

Un Castillan s'emportant une fois
Contre un Picard qu'il croyoit une bête:
Morbleu, dit-il, vous avez dans la tête
Du vif argent, tous vous autres François.
Lors à cela le Picard lui réplique,
Nul ne peut trop avoir de vif-argent,
Contre le mal que votre infâme gent
A dans l'Europe apporté d'Amérique !

LA FEMME EN TRAVAIL.

Lise en travail faisoit un grand effort;
On auroit cru qu'elle alloit rendre l'âme.
Jean, son mari, se donnoit tout le tort :
Là, disoit-il, pardon, ma chère femme,
De ces douleurs je suis l'auteur fatal;
A ce danger c'est moi seul qui t'expose.
Je ne t'en veux, dit Lise, point de mal.
Mon pauvre Jean, tu n'en es pas la cause.

LES SERINS.

Dame Gertrude avoit un fils unique,
Beau, fait au tour, jeune époux de Catin
Jeunette aussi, que du soir au matin
Tant caressa, qu'il en devint étique.
De peur de pis Gertrude sépara
Le tendre couple. En vain Catin pleura,

Malgré ses pleurs, il fallut que la belle
Trois mois entiers couchât seule à l'écart.
Dans cette angoisse avint que de hasard
A sa fenêtre un jour la jouvencelle,
Contre le mur, sous un toit fait exprès,
Vit des serins qui dans une volière
Faisoient l'amour : Ah ! dit-elle, pauvrets,
Que vos plaisirs, que vos jeux sont doux.... Mais
Dépêchez-vous, j'entends ma belle-mère.

D'UN BARBIER ET D'UN GUEUX.

Un gros coquin, veille de fête-Dieu,
Chez un barbier fut présenter sa face,
Le suppliant de lui vouloir par grâce
Faire le poil pour l'amour du bon Dieu.
Fort volontiers, dit le barbier honnête :
Vite, garçon, en faveur de la fête,
Dépêchez-moi cette barbe *gratis*.
Aussitôt dit, un de ses apprentis
Charcute au gueux le menton et la joue.
Le patient faisoit piteuse moue,
Et comme il vit paroître en ce moment
Certain barbet navré cruellement,
Pour vol par lui commis dans la cuisine :
Ah ! pauvre chien, que je vois en ce lieu,
S'écria-t-il, je connois à ta mine
Qu'on t'a rasé pour l'amour du bon Dieu.

EXPEDIENT D'UN NOTAIRE.

En certain bourg, au bon homme Lucas
Messire Artus passoit un bail à ferme,
Et prétendoit, au bout de chaque terme,
Outre le prix, avoir un cochon gras.
Pour un cochon, je n'y répugne pas,
Dit le fermier; mais gras, c'est autre chose.
Que sais-je, moi, ce qu'il arrivera?
Le grain peut-être, ou le gland manquera,
Point ne me veux soumettre à telle clause.
Artus répond que point n'en démordra :
Messieurs, leur dit le notaire équitable,
Vous pouvez prendre un milieu; l'on mettra :
« Qu'au sieur bailleur le preneur donnera »
« Bon an, mal an, un cochon raisonnable. »

LE SALAMALEC LYONNOIS.

Jamais ne fut nation plus civile
Que la françoise, il le faut avouer :
L'envoyé turc bien pourroit s'en louer,
Après l'honneur qu'à Lyon, la grand'ville,
Des magistrats en passant il reçut.
Ces magistrats crurent frapper au but,
S'ils régaloient l'excellence ottomane
D'un compliment en langage ottoman :
Car, disoient-ils, parler par truchement,
C'est une mort : en langue musulmane

Un Musulman il nous faut saluer.
L'invention leur sembloit mémorable,
Le point étoit comment l'effectuer ?
Où rencontrer un harangueur capable,
Un homme expert dans le salamalec ?
Notez qu'alors tenoit auberge illec
Certain quidam, déserteur de mosquée,
De mauvais turc devenu bon chrétien ;
C'est notre fait, dirent ces gens de bien.
La chose au sire étant communiquée,
Il l'approuva : Laissez faire, dit-il,
François Sélim, c'est ainsi qu'on me nomme,
Nul mieux que moi, Dieu merci, ne sait comme
La tête on doit courber jusqu'au nombril,
Rabattre en arc les mains sur la poitrine,
Se reculer, s'avancer à propos.
Et cætera ; suffit, de ma doctrine
Tenez-vous sûrs, et soyez en repos.
Vous me verrez à la mode turquesque
Faire cent tours qui surprendront vos yeux.
Telle action vous paroîtra burlesque,
Qui cache au fond sens très-mystérieux.
Or, en ceci la grande politique
C'est de me suivre en tout d'un pas égal :
Souvenez-vous de cet avis unique,
Vous ne sauriez, me suivant, faire mal.
De point en point on promit de le suivre,
On le suivit jusqu'au moindre iota.
L'ambassadeur bien fort s'en contenta ;
Mais ce qui plus que tout le transporta,
Fut qu'un chrétien parlât turc comme un livre.
Il n'est, dit-il, assesseur du divan,

Qui mieux que vous entende notre langue.
Pas ne vous doit surprendre ma harangue,
Répond Sélim, je suis né Musulman.
Né Musulman? vous l'êtes donc encor?
Moi? point du tout. Je me suis converti,
Et c'est le dieu des chrétiens que j'adore.
Ah! par Mahom, vous en avez menti,
Et Musulman jamais vous ne naquites,
Ou vous n'avez pas changé de parti.
Je ne puis croire au moins ce que vous dites,
Si je n'en vois un signe fort précis.
A moi ne tienne. Êtes-vous circoncis?
Vous allez voir. Lors sa misère nue
Le compagnon étale à découvert.
Les magistrats, à cette étrange vue,
Quoique étonnés, pour n'être pris sans vert,
Suivant leur guide, imitant sa posture,
Firent leur cour en forme, et sans tarder,
Chacun selon le talent que nature,
Petit ou grand, lui voulut accorder.
L'ordre fut rare, et l'histoire rapporte
Que l'Ottoman salué de la sorte,
Crainte de pis, s'enfuit sans dire adieu.
Tout au rebours les donzelles du lieu
Prirent grand goût à la cérémonie:
Et telle fut leur jubilation,
Que maintenant nulle ne se soucie
De voir, après cette réception,
Ambassadeur, s'il ne vient de Turquie.

CHANSONS.

AIR : *Sommes-nous pas trop heureux?*

AVANT le dernier hoquet,
Si je puis par mes journées
Aller jusqu'à cent années,
Oh ! le beau cent de piquet !
J'ai déjà sur la partie
Quatre-vingt-six, et partant,
Il ne faut plus à ma vie
Qu'un quatorze seulement.

A PHYLIS, SUR LA CLEF DE SA CHAMBRE.

SI j'avois, aimable Phylis,
La clef tant désirée,
Je croirois que du paradis
J'aurois trouvé l'entrée ;
Mais, au reste, j'en userois
Autrement que Saint-Pierre,
J'entrerois seul, et j'exclurois
Le reste de la terre.

A CLIMÈNE.

Je me fais un plaisir, Climène,
D'ouïr de votre voix les sons doux et charmants;
Et vous vous faites une peine
De m'entendre conter mes amoureux tourments.
En vain pour vous j'ai le cœur tendre;
Mes vœux ne sont pas écoutés.
Que ne sais-je parler ainsi que vous chantez!
Vous ne pourriez vous lasser de m'entendre.

POUR UNE DAME DANS UN REPAS.

Air : *De Joconde.*

Ce repas si grand et si beau
N'a rien qui me contente;
Je n'y découvre qu'un morceau
De qui l'aspect me tente.
Je puis en repaître mes yeux :
Mais, hélas! je ne touche
A ce morceau délicieux,
Du doigt ni de la bouche.

SUR L'EAU ET LE VIN.

L'eau dans le vin fait un breuvage
Qui n'est bon que pour les badauds.
Contre un si maudit assemblage,
Amis, inscrivons-nous en faux;
Ne souffrons point ce mariage,
Les partis sont trop inégaux.

SUR PINDARE.

TRIOLET.

PINDARE étoit homme d'esprit;
En faut-il d'autres témoignages?
Profond dans tout ce qu'il écrit,
Pindare étoit homme d'esprit,
A qui jamais rien n'y comprit.
Il sut bien vendre ses ouvrages :
Pindare étoit homme d'esprit;
En faut-il d'autres témoignages?

A M. DE SANTEUL,

AIR : *De Joconde.*

NE buvons jamais à Santeul,
La rime en est funeste;
C'est ou deuil, écueil, ou cercueil :
Trois choses qu'on déteste.
Buvons plutôt au Victorin;
Ce nom digne d'estime,
A l'honneur de rimer à vin;
Nous goûtons cette rime.

SUR LE FAMEUX LA PALISSE.

MESSIEURS, vous plaît-il d'ouïr
L'air du fameux la Palisse?
Il pourra vous réjouir...
Pourvu qu'il vous divertisse.

La Palisse eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance;
Mais il ne manqua de rien...
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berceau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettoit son chapeau...
Qu'il ne se couvrît la tête.

Il étoit affable et doux,
De l'humeur de feu son père;
Et n'entroit guère en courroux...
Si ce n'est dans la colère.

Il buvoit tous les matins
Un doigt tiré de la tonne;
Et mangeant chez ses voisins...
Il s'y trouvoit en personne.

Il vouloit dans ses repas
Des mets exquis et fort tendres;
Et faisoit son mardi-gras...
Toujours la veille des cendres.

Ses valets étoient soigneux
De le servir d'andouillettes;
Et n'oublioient pas les œufs...
Surtout dans les omelettes.

De l'inventeur du raisin
Il révéroit la mémoire;
Et pour bien goûter le vin...
Jugeoit qu'il en falloit boire.

Il disoit que le nouveau
Avoit pour lui plus d'amorce;
Et moins il y metteit d'eau...
Plus il y trouvoit de force.

Il consultoit rarement
Hippocrate et sa doctrine,
Et se purgeoit seulement...
Quand il prenoit médecine.

Au piquet par tous pàys
Il jouoit suivant sa pente;
Et comptoit quatre-vingt-dix...
Lorsqu'il marquoit un nonante.

Il savoit les autres jeux
Qu'on joue à l'Açadémie,
Et n'étoit pas malheureux...
Tant qu'il gagnoit la partie.

On s'étonne, sans raison,
D'une chose très-commune,
C'est qu'il vendit sa maison...
Il falloit qu'il en eût une.

Il aimoit à prendre l'air
Quand la saison étoit bonne,
Et n'attendoit pas l'hiver...
Pour vendanger en automne.

Il épousa, ce dit-on,
Une vertueuse dame;
S'il avoit vécu garçon...
Il n'auroit point eu de femme.

Il en fut toujours chéri;
Elle n'étoit point jalouse :
Sitôt qu'il fut son mari...
Elle devint son épouse.

Il passa près de huit ans
Avec elle fort à l'aise;
En eut jusqu'à huit enfants..
C'étoit la moitié de seize.

On dit que dans ses amours
Il fut caressé des belles,
Qui le suivirent toujours...
Tant qu'il marcha devant elles.

D'un air galant et badin
Il courtisoit sa Caliste,
Sans jamais être chagrin...
Qu'au moment qu'il étoit triste.

Il brilloit comme un soleil;
Sa chevelure étoit blonde;
Il n'eût pas eu son pareil...
S'il eût été seul au monde.

Il eut des talents divers,
Même on assure une chose :
Quand il écrivoit en vers...
Qu'il n'écrivoit pas en prose.

En matière de rébus
Il n'avoit pas son semblable;
S'il eût fait des impromptus...
Il en eût été capable.

Il savoit un triolet
Bien mieux que sa patenôtre;
Quand il chantoit un couplet...
Il n'en chantoit pas un autre.

Il expliqua doctement
La physique et la morale;
Et soutint qu'une jument...
Est toujours une cavale.

Par un discours sérieux
Il prouva que la berlue,
Et les autres maux des yeux...
Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit
A sa science inouie;
Tout homme qui l'entendit...
N'avoit pas perdu l'ouïe.

Il prétendit en un mois
Lire toute l'écriture;
Et l'auroit lue une fois...
S'il en eût fait la lecture.

Par son esprit et son air
Il s'acquit le don de plaire;
Le roi l'eût fait duc et pair...
S'il avoit voulu le faire.

Mieux que tout autre il savoit
A la cour jouer son rôle;
Et jamais lorsqu'il buvoit...
Ne disoit une parole.

Il choisissoit prudemment
De deux choses la meilleure;
Et répétoit fréquemment...
Ce qu'il disoit à toute heure.

Il fut, à la vérité,
Un danseur assez vulgaire;
Mais il n'eût pas mal chanté...
S'il avoit voulu se taire.

Il eut la goutte à Paris;
Long-temps cloué sur sa couche,
En y jetant les hauts cris...
Il ouvroit bien fort la bouche.

Losqu'en sa maison des champs
Il vivoit libre et tranquille;
On auroit perdu son temps...
De le chercher à la ville.

On raconte que jamais
Il ne pouvoit se résoudre
A charger ses pistolets...
Quand il n'avoit point de poudre.

Un jour il fut assigné
Devant son juge ordinaire:
S'il eût été condamné...
Il eût perdu son affaire.

On ne le vit jamais las,
Ni sujet à la paresse;
Tandis qu'il ne dormoit pas...
On tient qu'il veilloit sans cesse.

Il voyageoit volontiers,
Courant par tout le royaume;
Quand il étoit à Poitiers...
Il n'étoit point à Vendôme.

Il se plaisoit en bateau;
Et, soit en paix, soit en guerre,
Il alloit toujours par eau...
A moins qu'il n'allât par terre.

Une fois s'étant fourré
Dans un profond marécage,
Il y seroit demeuré...
S'il n'eût pu trouver passage.

Il fuyoit assez l'excès;
Mais dans les cas d'importance,
Quand il se mettoit en frais...
Il se mettoit en dépense.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carrière,
Il parut devant le roi...
Il n'étoit donc pas derrière.

Monté sur un cheval noir,
Les dames le minaudèrent,
Et c'est-là qu'il se fit voir...
A ceux qui le regardèrent.

Mais bien qu'il fût vigoureux,
Bien qu'il fit le diable à quatre,
Il ne renversa que ceux...
Qu'il eut l'adresse d'abattre.

C'ÉTOIT un homme de cœur,
Insatiable de gloire;
Et lorsqu'il étoit vainqueur...
Il remportoit la victoire.

LES places qu'il attaquoit
A peine osoient se défendre,
Et jamais il ne manquoit...
Celles qu'on lui voyoit prendre.

UN devin, pour deux testons,
Lui dit d'une voix hardie,
Qu'il mourroit de-là les monts...
S'il mouroit en Lombardie.

IL y mourut ce héros,
Personne aujourd'hui n'en doute;
Sitôt qu'il eut les yeux clos...
Aussitôt il ne vit goutte.

IL fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle;
On croit, puisqu'il en est mort...
Que la plaie étoit mortelle.

Regretté de ses soldats
Il mourut digne d'envie;
Et le jour de son trépas...
Fut le dernier de sa vie,

J'AI lu dans les vieux écrits,
Qui contiennent son histoire,
Qu'il iroit en paradis...
S'il étoit en purgatoire.

POÉSIES DIVERSES.

VERS SUR M.r BAYLE.

Baelius hic ille est, cujus dùm scripta vigebunt,
Lis erit, oblectent, erudiant-ne magis?

EN FRANÇOIS

Tel fut l'illustre Bayle, honneur des beaux esprits,
Dont l'élégante plume en recherches fertile,
Fait douter qui des deux l'emporte en ses écrits,
De l'agréable ou de l'utile.

SUR LA MORT DE M. DE SEGRAIS.

Quand Segrais, affranchi des terrestres liens,
Descendit plein de gloire aux champs Élysiens,
Virgile en beau françois lui fit une harangue.
Et comme à ce discours Segrais parut surpris :
Si je sais, lui dit-il, le fin de votre langue,
C'est vous qui me l'avez appris.

A MADAME LA COMTESSE DE CAYLUS.

Anacréon, glorieux
De vous rendre une visite,
Vient étaler à vos yeux
Tout ce qu'il a de mérite.

Ses vers, mille fois chantés,
Auront toujours des beautés,
Toujours des grâces nouvelles;
Mais ils en auroient bien plus,
S'ils possédoient toutes celles
De la divine Caylus.

TRADUCTION
D'UNE ANCIENNE ÉPIGRAMME GRECQUE.

Je vous aime, Phylis, si vous m'aimiez de même,
J'aurois, amant aimé, tout lieu d'être content;
Si vous ne m'aimiez pas, le mal seroit extrême.
J'ose, belle Phylis, vous défier pourtant
De me haïr jamais autant que je vous aime.

POUR LE DEHORS DE LA PORTE.
L'AMOUR PORTIER.

Ce portier est l'amour discret,
Amour qui se plaît au secret,
Et qui le prêche en cette image.
Ces clefs parlent en sa faveur.
En voulez-vous savoir l'usage?
L'une ferme la bouche, et l'autre ouvre le cœur.

ÉPITAPHE DE M. LE DUC D***

Qui avoit légué cent écus à celui qui feroit son épitaphe. Il mourut en 1670; son vrai nom étoit L. B. E. D. L.

Ci gît un très-grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage :
Je n'en dirai pas davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

PLAINTE D'UN AMANT.

D'où vient que je me plains de ma chère maîtresse?
Elle me tend les bras lorsque je la caresse;
C'est tout ce qu'un amant a lieu de souhaiter.
Que ma plainte est mal entendue !
Iris me tend les bras, mais c'est ce qui me tue,
Elle ne me les tend que pour me résister.

SUR UNE CRUELLE.

Bélise n'a pour moi que de l'indifférence;
Amour, de nos deux cœurs tu vois la différence;
J'aime trop, elle aime trop peu.
Mais, hélas ! quelle est ma disgrâce?
Mon feu ne peut fondre sa glace,
Ni sa glace éteindre mon feu.

RONDEAU.

Ah ! qu'il est bon ce Volenay nouveau ;
Un doux transport me saisit le cerveau,
Dès qu'à mes yeux ce jus céleste brille.
Verse, laquais : ô dieux ! comme il pétille !
Honneur et gloire au maître du côteau.
Lui, d'Hippocrène aimant mieux le ruisseau,
A ses amis prodigue son tonneau.
Fut-il jamais manière plus gentille ?
Ah ! qu'il est bon !

Moi, qui ne puis, qu'en style de *Brodeau*,
Lui rendre ici grâce d'un don si beau,
Fier je serai plus qu'un grand de Castille,
S'il daigne en gré prendre cette vétille,
Et s'écrier, en voyant mon rondeau,
Ah ! qu'il est bon !

ÉPITAPHE DE M. SOYROT,

GRAND-MAÎTRE DES EAUX ET FORÊTS DE BOURGOGNE.

Ci gît Soyrot : passant, ce mot veut dire
Un homme ensemble et généreux et doux,
Qui sut bien vivre, agir, parler, écrire,
Fut bon ami, bon père, bon époux ;
Vécut loué, chéri, goûté de tous,
Hors en un point, mais dont nul ne s'étonne ;
C'est que la fin, qui les œuvres couronne,
L'a tout à coup fait voir bien différent,
Lui qui jamais ne chagrina personne,
A chagriné tout le monde en mourant.

SIXTE-QUINT.

Sixte, qui sut garder son rang papal
Mieux que tout autre, héritier de Saint-Pierre,
Enquis, pourquoi, n'étant que cardinal,
Humble, il penchoit toujours le chef en terre:
Le chef en terre, humble alors, je penchois,
Répondit-il, attentif à ma quête;
Présentement fier je lève la tête,
Ayant trouvé les clefs que je cherchois.

LE RIRE.

Je suis niais et fin, honnête et malhonnête,
Moins sincère à la cour qu'en un simple taudis.
Je fais d'un air plaisant trembler les plus hardis.
Le fou me laisse aller, et le sage m'arrête.

A personne sans moi l'on ne fait jamais fête.
J'embellis quelquefois, quelquefois j'enlaidis:
Je dédaigne tantôt, et tantôt j'applaudis.
Pour m'avoir en partage, il faut n'être pas bête.

Plus mon trône est petit, plus il a de beauté.
Je l'agrandis pourtant, d'un et d'autre côté,
Faisant voir bien souvent des défauts dont on glose.

Je quitte mon éclat quand je suis sans témoins,
Et je me puis, enfin, vanter d'être la chose
Qui contente le plus, et qui coûte le moins.

ÉPITAPHE D'ARLEQUIN.

Arlequin a perdu le jour :
La mort, sans espoir de retour,
Nous ravit cet acteur folâtre ;
Pour le ressusciter, nos vœux sont superflus.
Nous ne pourrons voir tout au plus
Que son ombre sur le théâtre.

PIÈCES DIVERSES.

Les Pièces sans signature sont d'Auteurs inconnus.

PIÈCES DIVERSES.

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

SONNET.

PASSER quelques heures à lire,
Est mon plus doux amusement :
Je me fais un plaisir d'écrire,
Et non pas un attachement.

JE perds le goût de la satire ;
L'art de louer malignement
Cède au secret de pouvoir dire
Des vérités obligeamment.

JE vis éloigné de la France,
Sans besoin et sans abondance,
Content d'un vulgaire destin.

J'AIME la vertu sans rudesse ;
J'aime le plaisir sans mollesse ;
J'aime la vie, et n'en crains pas la fin.

SAINT-ÉVREMONT.

SUR LA DISPUTE

SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES.

POURQUOI révérer comme antique
Ce que les Grecs dans leur Attique
Aimoient comme des nouveautés ?
Serons-nous donc plus maltraités,

Pour avoir le bonheur de vivre,
Que ceux qui vivoient autrefois,
Et ne sont plus que dans un livre,
Où, morts présomptueux, ils nous donnent des lois?
Modernes, reprenez courage;
Vous remporterez l'avantage.
Le partisan outré de tous les anciens [1]
Nous fait abandonner leurs écrits pour les siens.
Il a fait aux Grecs plus d'injures,
Par ses vers si rares, si beaux,
Qu'il n'en fera par sa censure
Aux Fontenelles, aux Perraults.
Quand il paroît aux modernes contraire,
Aux anciens il doit être odieux :
Tout ce qu'il fait est fait pour leur déplaire;
Si bien écrire est écrire contre eux.

LE MÊME.

ÉPIGRAMMES.

Ci-gît qui sut monter à force de finance,
Aux charges du plus haut degré :
Il n'a jamais rendu de service à la France
Que le jour qu'il fut enterré.

BRÉBEUF.

---

[1] Despréaux.

AUTRE.

Certain abbé qui vient de Rome
Prend Lysandre pour un oison,
Et je trouve qu'il a raison;
Car Lysandre autrefois l'a pris pour habile homme.

LE MÊME.

SUR UNE FEMME FARDÉE.

Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit?
Me demandoit Cliton naguère.
Il faut, dis-je, vous satisfaire:
Elle a vingt ans le jour, et cinquante ans la nuit.

LE MÊME.

AUTRE.

Avant-hier Alison partit si follement
Pour un long et fâcheux voyage,
Que, sortant de chez elle avec empressement,
Elle oublia ses gants, ses dents et son visage.

LE MÊME.

AUTRE.

Cloris quitte et reprend, par un rare mystère,
Jeune et vieille peau tour à tour,
Et la Cloris de nuit seroit bien la grand'mère
De la Cloris de jour.

LE MÊME.

AUTRE.

L'A beauté que vous redonne
Votre industrie en tout temps,
A certes, vieille mignonne,
Des effets bien différents :
Souvent les traits qu'elle adresse
Sont d'assez dangereux traits :
Mais elle guérit de près
Ceux que de loin elle blesse.

LE MÊME.

A MADEMOISELLE DE S***,

POUR UNE MONTRE D'OR.

MADRIGAL.

Votre montre n'est pas fidèle,
Belle Iris, et je me plains d'elle.
Quand je puis vous entendre ou vous voir seulement,
D'un moment elle fait une heure ;
Et lorsque loin de vous il faut que je demeure,
D'une heure elle fait un moment.

ÉPIGRAMMES.

Ce n'est point pour Lisis que je verse des larmes ;
Il en est innocent, bien qu'il ait quelques charmes :
L'auteur de mes ennuis n'est pas mal avec vous ;
Sans le nommer, je veux vous dire
Que vous avez grand tort de paroître jaloux
De celui pour qui je soupire.

MADAME DE LA SUZE.

A UNE DAME,

EN LUI ENVOYANT LE VOYAGE DE L'AMOUR.

Lisez, belle Philis, à loisir cet ouvrage;
Il parle d'un pays charmant, aimable et doux :
Il n'est pas mal aisé d'en faire le voyage;
Vous le pouvez sans partir de chez vous.

LA MÊME.

AUTRE.

Amant, tant que vous aimerez,
Vous craindrez, vous espérerez,
Malgré toute votre prudence;
Lorsque l'on peut être un seul jour
Ou sans crainte, ou sans espérance,
On se peut dire sans amour.

LA MÊME.

MAXIMES D'AMOUR.

Il n'est point aujourd'hui de belle raisonnable
Qui se fâche de voir adorer ses appas;
Et lorsque sa rigueur fait quelque misérable,
Ce n'est pas que l'amour ne lui soit agréable,
C'est que l'amant ne lui plaît pas.

LA MÊME.

AUTRE.

Un véritable amant présume d'ordinaire
Qu'il doit aimer d'une éternelle amour ;
Et quiconque prévoit de n'aimer plus un jour,
S'il n'a cessé d'aimer, est bien près de le faire.

LA MÊME.

ÉPIGRAMMES.

Lib. viii, Épig. 24 : Mart. *Ad Cæsarem Domitianum.*

Dès long-temps je vous importune
De rétablir ma mauvaise fortune :
Si vous ne voulez m'assister,
Trouvez bon que je vous demande :
On n'offense pas Jupiter
En lui présentant son offrande ;
Quoiqu'il n'exauce pas, d'un regard gracieux
Il voit toujours celui qui le supplie :
Ce n'est pas le sculpteur, sire, qui fait les dieux ;
C'est celui qui les prie.

Bussy Rabutin.

MAXIMES D'AMOUR POUR LES FEMMES.

Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystère ;
Ce n'est pas l'amour qui vous perd,
C'est la manière de le faire.

LE MÊME.

AUTRE.

L'Amour égale sous sa loi
La Bergère avecque le roi;
Sitôt qu'il en fait sa maîtresse;
Sitôt qu'il se peut engager,
La bergère devient princesse,
Ou le prince devient berger.

LE MÊME.

AUTRE.

Vous me dites que votre feu
Est assez grand, belle Climène :
Vous ignorez donc, inhumaine,
Qu'en amour assez est trop peu;
Cependant la chose est certaine;
Et si sur ce chapitre on croit les mieux sensés,
Quand on n'aime pas trop, on n'aime pas assez.

LE MÊME.

EPITRE A VOLTAIRE.

Je n'adresse plus mes épîtres
A ces amis impérieux
Qui pour talents n'ont que des titres,
Et pour vertus que des aïeux.
Vous, qui possédez, au contraire,
Tout ce qui peut donner des droits
Au Pinde, au Portique, à Cythère;

Vous, qui savez instruire et plaire;
Solide et brillant à la fois,
Daignez m'ouvrir le sanctuaire
Où vous encensez, tour à tour,
Apollon, Minerve et l'Amour;
Daignez être dépositaire
De mes regrets et de mes vœux.
J'abjure mes erreurs passées;
Je prends de nouvelles pensées,
Je touche au moment d'être heureux;
Des bords de l'Érèbe et du vide,
Je reviens comme un foible oiseau
Qui, sauvé d'un piége perfide,
Vole au plus prochain arbrisseau,
Ou, comme à la fin d'un orage
Un passager près du rivage
Paroît sur le pont d'un vaisseau.
De mes jours je comptois le nombre,
Leur fil étoit sous le ciseau,
Et, prêt à n'être plus qu'une ombre,
J'avois un pied dans le tombeau.
Alors exempt de tout scrupule,
Mais glacé par ce noir chagrin
Que le faux sage dissimule,
Je voyois mon astre malin
Qui, sans midi, dès son matin,
Descendoit à son crépuscule;
Il précipitoit son déclin,
Si le Dieu qui conduit Tronchin
Bravant le vulgaire incrédule,
Ne m'eût fait un nouveau destin,
Ainsi qu'on monte une pendule

Dont le ressort touche à sa fin.
On a vu, dit-on, plus d'un sage
Ordonner, d'un riant visage,
Les apprêts de son propre deuil;
Et sur les effets et les causes,
Discourant encor sans orgueil,
Regarder presque d'un même œil
Les Grâces sur un lit de roses,
Ou les Parques près d'un cercueil.
Ainsi l'auteur de la Matrone [1],
Rompant sa chaîne sans effort,
Ami du prince, près du trône,
Descendit sur le sombre bord.
Ainsi, du sein de la souffrance,
Vers les profondeurs de la mort,
Libre de crainte et d'espérance
J'avançois avec assurance
Comme un pilote vers le port:

---

[1] Pétrone, philosophe voluptueux, et l'un des principaux confidents de Néron. Tigellin, jaloux de son crédit, l'accusa d'avoir conspiré contre le monstre couronné. Pétrone se fit ouvrir les veines, et s'entretint de poésie avec ses amis, jusqu'à son dernier instant. On croit que c'est le même que celui dont Tacite trace le portrait avec son énergie ordinaire, dans le chap. XVIII du liv. XVI de ses Annales.

On trouve dans le *Satyricon* de Pétrone l'histoire de la Matrone d'Éphèse, que Saint-Évremont et plusieurs autres ont traduites en français. La Fontaine en a fait le sujet d'un de ses contes. Cette histoire est fort connue.

Mais, de cette brillante image
La tendre amitié toute en pleurs
Venoit effacer les couleurs ;
Je perdois mon triste courage,
Et je n'ai pu semer de fleurs
Les sentiers du sombre rivage.
Enfin je respire aujourd'hui,
Mon âme prend un nouvel être.
Vérité qui m'as fait renaître,
Et qui jamais ne m'avois lui,
Il m'a fallu, pour te connoître,
Dix ans de folie et d'ennui.
Je sors avec plus de lumière
De cette nuit avant-courrière
De l'affreuse nuit du trépas ;
Dans une nouvelle carrière
La raison va guider mes pas.
Par de longs et fréquents orages
J'ai vu mon printemps agité :
Tout près d'entrer dans mon été,
Je vais sous un ciel sans nuages
Chercher dans le jardin des sages
Le repos et la liberté.

DESMAHIS.

AU MÊME.

TANDIS que, dans cet hermitage
Mesurant le sable du temps,
Je vois, sous un épais nuage,
S'obscurcir mes premiers instants,
L'azur naissant de mon âge
Et l'aurore de mon printemps ;

Toujours plus chargé de lumière,
Plus resplendissant à nos yeux,
Votre astre brillant nous éclaire;
Plus il s'avance en sa carrière
Et plus il rassemble de feux.
Que ne puis-je au flambeau d'Alcée,
D'où partent ces divins rayons,
Réchauffer ma veine glacée,
Ou rassembler dans le Lycée
Quelques débris de vos crayons.
Mais, sous le joug de la contrainte,
Subissant mes tristes destins,
Un Dieu, dans ce noir labyrinthe,
Égare mes pas incertains;
Et, loin de la route éclairée
Du feu de vos divins regards,
S'obstine à me fermer l'entrée
De l'enceinte pure et sacrée
Où règnent la gloire et les arts.
En vain donc à la voix brillante
Du Dieu de la lyre et des vers
Ma jeune muse impatiente
Préparoit de nouveaux concerts;
Et, dans l'aimable perspective
Que votre flatteuse missive
Daignoit présenter à ses yeux,
Déjà d'Hippocrène enivrée,
Alloit jusques dans l'empirée
Dérober le nectar des Dieux.
Ah! cette illusion frivole
Que la réalité détruit,
N'est qu'un vain prestige d'Eole,

Une onde légère qui fuit,
Un songe amusant qui s'envole
Avec les ombres de la nuit.

LE MÊME.

AU MÊME.

Je naquis au pied du Parnasse,
Et mes foibles yeux en s'ouvrant
Vous y virent au premier rang
Près de Virgile et près d'Horace.
Vous étiez au-dessus du Tasse,
J'étois au-dessous de Ferrand;
De vos pas je perdis la trace :
Depuis je fus toujours errant;
J'ai pris des leçons en courant,
Et de Sénèque et de Bocace;
Enfin, dans mon séjour natal,
Plein d'une ambitieuse audace,
Je reviens briguer une place
Entre Térence et Juvénal.
Vous me trouvez bien téméraire;
Mais, plein de l'amour des neuf Sœurs,
J'aspire aux plus grandes faveurs
Pour obtenir la plus légère.
J'ai cherché d'abord à Cythère
La Beauté, les Grâces, l'Amour;
Mais j'ai trouvé dans cette cour
L'intrigue au lieu de l'art de plaire,
L'intérêt au lieu du désir,
La débauche au lieu du plaisir,

Le scandale au lieu du mystère.
Pétrone y parut trop austère,
On le quitta pour Tigellin:
Canidie en chassa Glycère,
Et l'Albane, à la main légère,
Fut remplacé par l'Aretin.
Non moins vainement au Portique
J'ai cherché la sagesse antique;
C'est là que le démon du bruit
Règne avec l'ignorance altière;
J'y cherchois l'ordre et la lumière,
J'y vis le chaos et la nuit:
C'est là que la pédanterie
Toujours cite, argumente, crie;
Quelques fous, à triste maintien
Y parlent du souverain bien;
On se loue, et l'on s'injurie;
On s'ennuie, et l'on n'apprend rien.
Paris, la rivale d'Athènes,
Fertile comme elle en chansons,
En bons mots, en satires vaines,
Pour un Socrate a dix Zénons,
Pour un Platon vingt Diogènes,
Pour une abeille cent frelons.
J'étois dans le noir tourbillon
De ces insectes parasites,
Comme Regnard chez les Lapons;
Comme Ovide au milieu des Scythes.
A ma patrie enfin rendu,
A mon atelier revenu,
Loin du boudoir d'une coquette.
Au cœur faux, à l'air ingénu;

Loin du froid manteau d'Épictète,
Et du masque de la vertu,
Je vais préparer ma palette,
Et peindre tout ce que j'ai vu.
Je peindrai la blonde Égérie,
Cette laïs à sentiment,
Cette prude à tempérament,
Qui pleure sans être attendrie,
Qui contre les mœurs se récrie,
Et change tous les mois d'amants.
Je peindrai ce faux Aristide
A l'esprit sec, au cœur glacé,
Au ton dur, au sourcil froncé,
Ignorant qui toujours décide:
Important partout déplacé.
Mais les mœurs que j'aurai dépeintes
Avec mon fidèle pinceau;
Ne paroîtront-elles pas feintes
Quand j'exposerai leur tableau?
Nos mœurs, qui ne sont que des modes,
Ont moins de rapport quelquefois
Avec celles de l'autre mois,
Qu'avec les mœurs des antipodes.
Dans ses erreurs, dans ses excès
Qui peut saisir l'esprit françois?
Nos sottises, nos ridicules
S'échappent en mille globules:
C'est le vif-argent dispersé,
L'œil a peine à suivre ses traces;
Mais quand ce métal est fixé,
On se reconnoît dans nos glaces.
Tel est l'art; quel en est le prix?

Des gens titrés le froid souris,
Et de messieurs les beaux esprits
Le sot dédain, la basse envie,
Il faut marcher toute sa vie
Entre la haine et le mépris.
Que Molière quitte la tombe,
Et qu'à la France il soit rendu,
Demain le Misanthrope tombe
Et le Tartufe est défendu.
Heureux pourtant si je rassemble
Quelques débris de ses crayons!
Mais plus heureux qui vous ressemble
Et qui peut allier ensemble
Tous les esprits et tous les tons!
Heureux du moins si, sur vos traces,
Je vais sacrifier aux Grâces!
Heureux même d'être envié!
Si, comme vous, malgré l'envie,
Je pouvois partager ma vie
Entre la gloire et l'amitié.

LE MÊME.

A M. DE MARGENCY,
GENTILHOMME ORDINAIRE DU ROI.

O toi, dont l'amitié m'est chère,
Qui, prenant tous les tons, fuyant tous les excès
Nous offres, sous les mêmes traits,
La volupté riante et la sagesse austère;
Dis-moi par quel secret avec les courtisans
Tu peux de la vertu garder le caractère?
Par quel secret plus rare, au milieu des savants,
Tu conserves le don de plaire?
Avec le flambeau de l'Amour
Celui de la raison t'éclaire.
A mes yeux éblouis, dans ma courte carrière,
Ils n'ont brillé que tour à tour;
Tous les deux à la fois te prêtent leur lumière:
A peine le dernier luit-il encor pour moi.
Tandis qu'à côté de Délie
Tu sais de tes beaux jours faire un si doux emploi,
Les miens sont obscurcis par la mélancolie.
Ce monstre, enveloppé de nuages épais,
A changé sur mon front les myrtes en cyprès,
Mes liens ne sont plus que des fers que je traîne;
Je languis dans le sein des arts et des amours,
Et la philosophie, avec tous ses discours,
Prend, pour me consoler, une inutile peine.
Ce Sydnei que Gresset a feint,
C'est moi d'avance qu'il a peint.
Pour mes sens émoussés, pour mon âme affoiblie,
Rameau n'a plus de sons, Vanlo plus de couleurs.
Je ne ris plus avec Thalie,

Et lorsque Melpomène exprime les douleurs
    Ou de Phèdre ou de Cornélie,
Je n'ai plus le plaisir de répandre des pleurs.
Aux plus brillants soupers, les enfants d'Épicure,
Les maîtres délicats de la volupté pure,
Font pour me ranimer des efforts superflus ;
Plus leurs propos sont gais, plus mon silence est morne,
    Et mon existence se borne
A sentir quelquefois que je n'existe plus.

LE MÊME.

A CHLOÉ.

Il n'est point de forfaits qu'on n'impute à l'Amour :
    Ses flèches sont empoisonnées ;
    Le Caucase et les Pyrénées
Dans leurs rochers, dit-on, lui donnèrent le jour ;
Il se nourrit de pleurs, c'est le tyran du monde ;
Tout y seroit, sans lui, dans une paix profonde ;
    Lui seul en trouble le repos.
Ne prête point, Chloé, l'oreille à ces propos :
Si, pour nous en punir, ce Dieu quittoit la terre,
On verroit tout languir, tout perdroit ses appas ;
    L'hiver, les glaçons, les frimas,
    Sans cesse nous feroient la guerre.
    L'Amour est le dieu du printemps ;
Le feu de son flambeau ranime la nature,
Fait croître les moissons, donne aux prés leur verdure ;
C'est lui qui fait bondir les troupeaux dans les champs ;
C'est lui qui peint les fleurs des couleurs les plus belles ;
Ce qu'on nomme zéphyr est le vent de ses ailes ;
L'univers, en un mot, lui doit ses agréments ;

L'Amour embellit tout, jusqu'à la beauté même,
Ou plutôt il fait la beauté.
C'est à lui qu'un beau teint doit sa vivacité;
Par lui, par son pouvoir suprême,
Des boucles de cheveux, ornés de quelques fleurs,
Sont autant de filets où se prennent les cœurs.
Ce sourire enfantin, ce son de voix qui touche,
Et ce je ne sais quoi, dont le charme secret
Dompte l'âme la plus farouche,
Tu les tiens de l'Amour, c'est un don qu'il t'a fait.

Ne pense pas qu'en ce tableau,
Du peintre de Philippe imitant l'artifice,
Je te montre l'Amour du côté le plus beau;
Je ne sais point tromper, rends-moi plus de justice.
Pour convaincre ton cœur de ma sincérité,
Écoute ce récit par maints Grecs attesté.
Les dieux en corps, et Junon à leur tête,
Chez Jupiter se rendirent un jour :
Tous, de concert, se plaignoient de l'Amour,
Et concluoient dans leur requête
Qu'il falloit le bannir du céleste sejour.
Pour l'accusé Jupin demande grâce;
Mais c'est envain; on s'écrie, on menace,
S'il ne fait droit, de déserter sa cour :
Vesta, Cérès, vont chercher le coupable :
Pour qu'il ne leur échappe pas,
Les barbares de fers chargent ses petits bras,
Rien ne peut désarmer leur cœur impitoyable;
Lui, croit que c'est un jeu, tend les mains sans effort,
Mes grands mamans, dit-il, si vous serrez trop fort,
Vous vous en souviendrez, je vous la garde bonne.

Ah ! si je puis avoir mon tour,
Vous le savez, des fers que l'Amour donne
Les marques restent plus d'un jour.
Conduit dans le sénat céleste,
Il y cherche Vénus d'un regard agité ;
Quand quelque part se trouve la beauté,
L'Amour n'a rien à craindre de funeste.
Vénus étoit absente ; aux bords du Simoïs
Dans les bras du dieu de la guerre,
La déesse ne songeoit guère
Qu'on pût se plaindre de son fils.
Ce petit dieu, ne voyant point sa mère,
Sent de son cœur la crainte s'emparer :
Hélas ! dit-il, quel crime ai-je pu faire ?
Puis tout à coup il se met à pleurer.
Que l'Amour est touchant quand il verse des larmes !
Un mortel se fût adouci,
Il eût soudain rendu les armes ;
Les vieilles déités ont le cœur endurci.
Chassé du séjour du tonnerre,
Il fut relégué dans ces lieux :
A cela qu'ont gagné les dieux ?
Ils sont venus le chercher sur la terre.

LE MÊME.

SUR LE BESOIN D'AIMER.

Aimer une coquette, aimer une infidèle,
Aimer une volage, aimer une cruelle,
Ce sont là des tourments qu'on ne peut exprimer ;
Mais le plus grand de tous est de ne point aimer.

LE MÊME.

REPROCHES CONTRE L'AMOUR.

Dans un solitaire séjour,
Loin de l'Académie, assez près du Parnasse,
Aux règles d'Aristote, aux préceptes d'Horace,
J'avois consacré tout le jour.
On force ma retraite : hélas ! c'étoit l'Amour.
Faussement jusqu'alors j'avois cru le connoître :
Assez long-temps, dit-il, Apollon fut ton maître,
Je veux t'en servir à mon tour.
Si d'un vain désir de la gloire
Ton cœur soumis pour moi peut être encore épris;
J'ai dérobé la clef du temple de mémoire;
Et de tous les amants, je fais de beaux esprits.
Je suis simple : l'Amour sans peine m'a surpris;
Chaque jour, il me trompe encore;
Et, loin de m'enseigner les choses que j'ignore,
Il me fait oublier ce que j'avois appris.

LE MÊME.

MADRIGAL A MADAME DE ***.

Connoissez-vous, me demandoit Églé,
Certain enfant? Il est aveugle, ailé;
C'est, je crois, l'Amour qu'on l'appelle.
Hier de chez Doris on dit qu'il s'envola.
Églé, j'en connois un qui porte ce nom-là;
Mais il voit clair, et n'a point d'aile.

LE MÊME.

ÉPIGRAMME CONTRE UN ABBÉ.

Certain abbé se plaint d'avoir un petit corps;
Mais son esprit est plus mince peut-être.
Il n'est point ici bas de plus justes rapports;
Le logis est fait pour le maître.

LE MÊME.

La reine, ayant aperçu une dame qui écrivoit à M. le président Hénault, eut la bonté d'ajouter quelques lignes, au bas desquelles elle mit ce mot : *devinez*. M. le président Hénaut y répondit par ces vers :

Ce peu de mots, tracés par une main divine,
Me cause bien de l'embarras :
C'est oser trop si je devine,
C'est être ingrat que ne deviner pas.

LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

L'AVORTON.

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être et du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant et de l'être;

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,

Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime,

Laisse-moi calmer mon ennui;
Et, du fond du néant où tu rentre aujourd'hui,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est punie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort :
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

LE MÊME.

LES DOUCEURS DE LA VIE PRIVÉE.

S'élève qui voudra, par force ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour;
Moi je veux, sans quitter mon aimable séjour,
Loin du monde et du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des grands, sans faste et sans tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naître le jour;
Je verrai les saisons se suivre tour à tour;
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

Ainsi, lorsque la mort viendra rompre le cours
Des bienheureux moments qui composent mes jours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se connoît pas!

LE MÊME.

LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

L'Amour par qui tout respire
N'est point sujet à la mort;
Il suffit qu'un cœur soupire
Pour éterniser son sort;
Et cette vie immortelle
Promise après le trépas,
C'est le prix d'un cœur fidèle
Dont l'ardeur se renouvelle
Et ne se consume pas.
Alors l'âme, délivrée
De ses fers embarrassants,
Par ses transports épurée,
Vole d'amour enivrée
Dans cette aimable contrée
Que pour les tendres amants
Les dieux exprès ont parée.
N'en espérez point l'entrée,
Ennemis du dieu d'Amour,
Vous périrez sans retour;
Votre âme froide et stérile
Passera dans un instant,
De son repos imbécille
Dans les horreurs du néant;
Tandis que sous des ombrages
De myrtes et d'orangers,
Possédant des avantages
Qui ne sont plus passagers,
Les cœurs dont l'Amour fut maître

Célébreront les bienfaits
Du dieu qui les a fait naître
Et les fait vivre à jamais.
Beautés, qui fûtes volages,
Malgré vos légèretés,
Vous verrez ces beaux rivages;
Ils seroient inhabités,
Si les dieux pour l'inconstance
N'avoient point quelque indulgence.
Quelle foule d'habitants !
J'y verrai la belle Éryce
Dont les attraits inconstants
Affligèrent trop long-temps
Mon âme encore novice :
En nous voyant, nous rirons
Du souvenir de mes larmes,
Je lui vanterai ses charmes,
Elle loûra mes chansons.
J'y verrai Lise et Glycère,
Cydippe, Ismène, Aglaé,
D'autres que je n'aimois guère
Dont les noms m'ont échappé.
Mais d'où naît cette harmonie
Qui fait retentir les airs ?
De ces éclatants concerts
La douceur est infinie !
J'entends Ovide, Chaulieu,
Anacréon et Tibulle,
Horace avec Malesieu,
Suivis du tendre Catulle;
A leur tête est Richelieu
Qui verse à toute la troupe

Que renferme ce beau lieu,
Le plaisir à pleine coupe.

LE MÊME.

A MADAME DU MAINE,

QUI DEMANDOIT DES NOELS.

AIR : *Chantons Nolet.*

Eh bien ! nous ferons
Des chansons ;
Nous en ferons encore.

Ludovise ignore
La peine en chantant,
Et de Turc à More
En ordonne autant.
Eh bien ! nous ferons
Des chansons ;
Nous en ferons encore.

Le beau se colore
D'abord à ses yeux,
Ainsi que l'aurore
Colore les cieux.
Ah ! si comme elle nous chantions,
Nous chanterions encore.

Lutin qu'on implore
Au sacré vallon,
Ton feu nous dévore
Malgré la saison.
Eh bien ! nous ferons

Des chansons;
Nous en ferons encore.

Le chantre de Laure
Que l'on vante tant,
Qui faisoit éclore
Des vers à l'instant,
N'eût pu faire tant de chansons
Qu ici l'on fait encore.

De la métaphore
Le tour est usé,
Zéphyre et l'aurore
Tout est épuisé;
Et pourtant l'on veut des chansons,
Et l'on en veut encore.

Enfant qu'on adore
Dans ce jour charmant,
D'un peu d'ellébore
Fais-nous le présent,
Ou bien nous ferons
Des chansons,
Nous en ferons encore.

LE MÊME.

CHANSON.

Vous qui n'avez point vu Cythérée et les Grâces,
Ni les ris, ni les jeux, doux enfants de sa cour,
Accourez près d'Iris, ils volent sur ses traces,
Vénus n'a gardé que l'Amour.

LE MÊME.

IMPROMPTU

SUR DES FLEURS QUE CULTIVOIT LE GRAND CONDÉ.

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier

MADEMOISELLE DE SCUDÉRI.

ÉPITAPHE.

Ébloui de l'éclat de la grandeur mondaine,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine :
Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur,
Je me vis toujours pauvre, et tâchai de paroître ;
Je vécus dans la peine attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

TRISTAN L'HERMITE.

ÉPIGRAMME.

D'amour et de mélancolie
Célemnus enfin consumé
En fontaine fut transformé ;
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Égérie,
J'y courus hier vainement :
A force de changer d'amant,
L'infidèle l'avoit tarie.

FERRAND.

LE VIEUX TEMPS.

Il n'en est plus, Thémire, de ces cœurs
Tendres, constants, incapables de feindre,
Qui d'une ingrate épuisoient les rigueurs,
Vivoient contents et mouroient sans se plaindre ;
Les traits d'Amour étoient alors à craindre ;
Mais aujourd'hui les feux les plus constants
Sont ceux qu'un jour voit naître et voit éteindre.
Hélas ! pourquoi suis-je encor du vieux temps ?

LE MÊME.

IMPROMPTU

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

Qui demandoit à l'Auteur son secret, en le nommant Apollon.

La divinité qui s'amuse
A me demander un secret,
Si j'étois Apollon, ne seroit pas ma muse :
Elle seroit Téthys et le jour finiroit.

Saint-Aulaire.

A MADAME ***,

QUI ME DEMANDA, COMME JE FAISOIS L'ÉLOGE DE LA VIEILLESSE, SI J'AIMEROIS A VIEILLIR.

Il est un cas où, tout de bon,
J'aimerois à vieillir, charmante Éléonore ;
C'est si vous étiez l'Aurore,
Et que je fusse Tithon.

LE MÊME.

ÉPIGRAMME.

Alceste encor parle assez bien d'aimer :
Chloé se plaît à l'entendre ; et du reste,
Près d'elle on dit qu'un marquis jeune et leste
Sait, sans parler, encor mieux s'exprimer.
Or, savez-vous à qui ressemble Alceste ?
A ces acteurs qu'on faisoit déclamer,
Tandis qu'un autre étoit chargé du geste.

Saurin.

ÉPICURE.

ODE.

Vous qui du vulgaire stupide
Voulez écarter le bandeau,
Prenez Épicure pour guide,
Et la nature pour flambeau :
S'ils n'inventent point de systèmes,
Ils ne font que bannir l'erreur ;
Et si nous rentrons en nous-mêmes,
Épicure est dans notre cœur.

La nature prudente et sage
N'a jamais rien produit en vain ;
Nos sens ont chacun leur usage,
Et nous devons tendre à leur fin :
Pour nous l'enseigner, la nature
Nous a fait présent du désir ;
C'est une route toujours sûre
Pour nous mener droit au plaisir.

Mais ce plaisir cesse de l'être
Dès qu'il cesse d'être goûté :
La débauche ne peut paroître
Sans faire fuir la volupté.
Qu'accompagné de la tendresse
Amour soit fils du sentiment ;
Et que Bacchus, laissant l'ivresse,
N'ait avec lui que l'enjoûment.

Ton cœur est épris de Thémire ;
Thémire est sensible à son tour ;
Tous deux, dans un commun délire,
Cueillez les roses de l'amour.
A sentir de si douces flammes
Employez le reste des ans,
Et qu'à l'ivresse de vos âmes
Succède celle de vos sens.

Que les ardeurs de la jeunesse
Se tempèrent avec Vénus ;
Que les glaçons de la vieillesse
Se réchauffent avec Bacchus.
Jouissons de l'instant qui passe,
Il va malgré nous s'envoler ;
Remplissons-en du moins l'espace,
Ne pouvant plus le reculer.

LE MÊME.

LE ROI DE LA FÈVE.

MADRIGAL.

Églé, je te fais souveraine
Au sort je dois ma royauté;
Tu dois la tienne à ta beauté :
Le destin m'a fait roi, l'amour seul te fait reine.
Demain je ne serai plus roi;
Demain tu seras toujours belle.
Amour! fais que demain elle fasse pour moi
Ce qu'aujourd'hui je fais pour elle.

LE PETIT PÈRE ANDRÉ.

A MADEMOISELLE ***, EN LUI ENVOYANT UN CHAT.

MADRIGAL.

Belle Églé, vous aimez les chats.
On les accuse d'être ingrats :
Avec beaucoup d'esprit ils ont l'humeur légère;
Mais des gens avec qui l'on vit
L'on prend beaucoup, à ce qu'on dit.
Aimable Églé, s'il peut vous plaire,
Le chat auprès de vous gardera son esprit,
Et changera son caractère.

TRESSAN.

LES ÉCHANGES.

PHILIS, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Lisandre
Trente moutons pour un baiser.

LE lendemain nouvelle affaire :
Pour le berger le troc fut bon,
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

LE lendemain Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

LE lendemain Philis plus sage
Auroit donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnoit pour rien.

DUFRESNY.

MADRIGAL.

A MILLE soins jaloux Tircis abandonné;
Rends-moi, disoit-il à Lisette,
Le ruban que je t'ai donné;
Rends-moi mon chien et ma houlette.
La bergère, pour l'apaiser:
Tu m'as aussi donné, dit-elle d'un air tendre,
Sur ce gazon plus d'un baiser:
Viens, berger; je te vais tout rendre.

DUFRESNY.

LE SOMMEIL.

CHANSON.

RÉVEILLEZ-VOUS, belle dormeuse,
Si ce baiser vous fait plaisir;
Mais si vous êtes scrupuleuse
Dormez ou feignez de dormir.

CRAIGNEZ que je ne vous éveille,
Favorisez ma trahison:
Vous soupirez.... votre cœur veille;
Laissez dormir votre raison.

PENDANT que la raison sommeille,
On aime sans y consentir,
Pourvu qu'Amour ne nous réveille
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.

Si je vous apparois en songe,
Profitez d'une douce erreur;
Goûtez les plaisirs du mensonge,
Si la vérité vous fait peur.

LE MÊME.

PROPOSITION.

Par-devant le dieu de Cythère
Qui vaut beaucoup mieux qu'un notaire,
Iris, voulez-vous contracter
Une promesse respective?
Moi de vivre pour vous aimer,
Vous de m'aimer pour que je vive.

LE MÊME.

DE CLIO.

A MONSIEUR DE B***,

AU SUJET DES OPINIONS RÉPANDUES CONTRE LA POÉSIE.

O toi, jadis élevé dans mon sein,
Enfant nourri de mon lait le plus sain,
Viens; prends la plume et le style d'Horace;
Écoute, écris et venge le Parnasse.
Le fanatisme, au bas de ce vallon,
Veut pervertir les enfants d'Apollon,
Et, leur prêchant un nouveau catéchisme,
Porte avec lui le scandale et le schisme:
Tâchons enfin d'arrêter les projets
De l'hérétique. Assez de nos sujets,

Comme brebis se suivant l'un et l'autre,
Pour son bercail ont déserté le nôtre.
Aux nouveautés toujours prostitué,
Et dans l'erreur sophiste habitué,
Quand il lui plaît sa plume hétérodoxe
En axiome érige un paradoxe;
Sa bouche exhale un aimable poison:
Le tort lui sert autant que la raison,
Et tout chemin le conduit à la gloire.
Ce fut ainsi qu'au temple de mémoire
Il appela de la prescription
Dont jouissoit le chantre d'Ilion.

Mais ce n'est plus la querelle d'Homère;
Il donne encor dans une autre chimère:
Il va, dit-on, du faux charme des vers
Désabuser pour jamais l'univers,
Et, pour donner plus d'essor au génie,
Anéantir la rime et l'harmonie.
Tel Alexandre, étant près d'échouer,
Trancha le nœud qu'il ne put dénouer.

Pour maintenir notre gloire et nos charmes,
Je n'ai besoin que de nos propres armes,
Quoique pourtant nos doux amusements
Soient au-dessus des vains raisonnements.

Loin tout censeur qui n'a que du génie,
A qui souvent la nature dénie
Ce sentiment qu'on ne peut définir,
Qui pour le vrai sait d'abord prévenir!
C'est au goût seul à juger d'un ouvrage;

Par le plaisir il règle son suffrage,
Doux préjugé de l'esprit et du cœur,
De l'analyse il brave la rigueur,
Et, dédaignant les disputes de classes,
Ne reconnoît pour juges que les Grâces.

Mais rassemblons ces griefs prétendus
Que l'ignorance a chez vous répandus.
Au bas du Pinde il est certaine engeance
Qui nous impute une fausse indigence,
Et qui se plaint que nos folles humeurs
Ont appauvri la langue et les rimeurs;
Que l'art des vers est un jeu d'aventure
Où le bon sens se trouve à la torture;
L'esprit, contraint par les difficultés,
N'y jouit plus des mêmes facultés.
Tyrannisé par des lois insensées,
Qui font toujours avorter ses pensées,
Il est enfin réduit à supprimer
Ce qui lui rit, sans pouvoir l'exprimer.
Le terme propre altère la mesure,
Son synonyme allonge la césure :
Par l'hiatus cet autre est éconduit;
La rime oblige à faire un long circuit;
Pour assortir ces unissons frivoles,
Il faut noyer les sens dans les paroles,
Et les beaux vers sont enfants du hasard.

Ceux qui sont nés peu propres à notre art
Osent ainsi taxer, sans connoissance,
La langue et nous de leur propre impuissance.

Ainsi jadis, avant que sur les mers
On eût trouvé mille chemins divers,
On regardoit ces barrières profondes,
Dont l'Océan sépare les deux mondes,
Comme un obstacle opposé par les dieux
Pour contenir les mortels curieux,
Et les fixer chacun dans leur patrie.
Auroit-on cru qu'une heureuse industrie
De jour en jour feroit les matelots;
Qu'on les verroit triomphants sur les flots
Assujettir Éole dans des voiles,
Et dans un cercle asservir les étoiles?
Telle pourtant l'adresse des humains
D'un pôle à l'autre a tracé des chemins:
Malgré les vents et les flots infidèles,
Neptune a vu voguer les citadelles
Vers ces climats ou Plutus jusqu'alors
Avoit caché ses funestes trésors.

Avec autant de courage et d'adresse
On s'est frayé des routes au Permesse;
Sans remonter à la source des temps,
Le dernier siècle a des faits éclatants:
On boit encore à la même fontaine
Où s'est alors abreuvé La Fontaine.
Comme autrefois, sur les pas des neufs Sœurs
On voit encor renaître autant de fleurs;
Et tous les jours Apollon les prodigue
Au chantre heureux du vainqueur de la Ligue.
Que cet exemple, en dépit des clameurs,
Dans leur métier rassure les rimeurs:
En leur donnant des avis salutaires,

Je leur rendrai raison de nos mystères.
Heureuse enfin s'ils goûtent des avis
Que dans ce siècle on n'a guère suivis !

Notre métier demande un long usage,
Et l'on ne sort jamais d'apprentissage.
Sachez qu'en vain un astre bienfaisant
A fait de vous un poëte en naissant,
Si dès l'enfance une heureuse culture
N'ajoute encore aux dons de la nature ;
Si l'on ne prend ses premières leçons
Des anciens et de leurs nourrissons :
Car cette source unique et bienfaisante
Doit abreuver toute muse naissante.
Mais à l'excès n'allez pas vous livrer ;
Il y faut boire, et non pas s'enivrer.
Dans votre langue, avant de rien produire,
Il faut à fond chercher à vous instruire
Des mots d'usage et de leurs sens divers.
La langue est une, en prose comme en vers ;
Et la grammaire, en tout genre d'écrire,
Exerce un droit que l'on ne peut prescrire.
Les mots sont faits ; leur juste expression
Ne souffre entre eux aucune extension.
Chacun contient son sens et son image,
Précis, distincts et marqués par l'usage :
C'est votre maître absolu dans son choix ;
D'autre que lui ne peut changer ses lois.
L'esprit en vain brille dans vos ouvrages,
Quand votre langue y reçoit des outrages ;
Ne croyez pas pouvoir vous acquitter
Par quelques traits que l'on ne peut citer

Qu'en débrouillant le texte par la glose,
Et traduisant votre pensée en prose.

Plus d'un rimeur, dans sa langue indigent,
Pour ses défauts toujours trop indulgent,
Quand il en trouve un exemple authentique
Croit triompher d'une injuste critique.
Vous les voyez sourire en suffisants
A des avis donnés par le bon sens :
Leur souvenir, au besoin trop fidèle,
Me cite alors un illustre modèle,
Et, s'en faisant un ridicule appui,
Se font honneur de ce qu'on blâme en lui.
Ainsi, sans soins et sans exactitude,
De leur licence ils font une habitude.

Rien de nouveau ne se pense aujourd'hui;
Vous n'êtes plus que les échos d'autrui :
Il est trop tard pour prétendre à la gloire
De rien apprendre aux filles de mémoire;
Mais dans sa langue un rimeur éprouvé,
En répétant ce qu'Horace a trouvé,
Peut enchérir encor sur son modèle :
N'a-t-on pas vu son disciple fidèle,
Ce satirique, ami de Juvénal [1],
D'imitateur se rendre original?
Ainsi Racine amena sur la scène,
Après Corneille, une autre Melpomène,
Qu'il rajeunit par de nouveaux atours.
L'invention n'est plus que dans les tours :

---

[1] Boileau.

Tout devient neuf quand on sait bien le dire;
L'expression est l'âme de la lyre,
Le plus beau trait dans un vers mal rendu
Est pour l'auteur presque autant de perdu;
Et sa pensée appartient au poëte,
Qui saura mieux s'en rendre l'interprète.
La langue enfin est la base de l'art;
Sur le Permesse on s'embarque au hasard,
Si l'on n'en fait une étude profonde.
Joignez encor la pratique du monde;
Là vous prendrez ce tour noble et coulant,
Ce style pur, ce langage galant
Qu'avec Chaulieu La Fare eut en partage,
Et dont La Faye a fait son héritage.
Heureux qui peut chez d'illustres amis
Se procurer le bonheur d'être admis!
A leurs leçons une muse attentive
Se sent toujours de ceux qu'elle cultive.

A votre langue appliquez donc vos soins;
Elle a de quoi fournir à vos besoins.
Tel eût trouvé qu'elle est plus étendue,
S'il en eût fait une étude entendue,
Et d'un jargon étrange et précieux
N'eût pas souillé le langage des dieux.

Ce fut ainsi que déjà l'ignorance
Pensa jadis nous chasser de la France,
Quand un pédant, le fléau du métier,
Et de Marot dédaigneux héritier,
Nous fit parler un langage barbare:
C'étoit Ronsard, dont la verve bizarre,
Aux mots du temps ne pouvant se borner,

Gâta la langue en la voulant orner.
C'en étoit fait si le ciel n'eût fait naître
Un nourrisson qui devint votre maître :
Malherbe apprit à ses contemporains
A se passer de ces termes forains,
Qu'au grand regret de la pédanterie
Il renvoya chacun dans leur patrie.
Il fut suivi par Racan et Maynard :
Tous deux, instruits des finesses de l'art,
Surent au Pinde amener sur leurs traces
La pureté, l'élégance et les grâces ;
Mais il fallut bien du temps aux neuf Sœurs
Pour leur trouver deux ou trois successeurs.
On vit encor les muses florissantes
De jour en jour devenir languissantes ;
Et la Folie alors nous infecta
De ces sonnets que Dulot inventa [1] ;
La folle pointe, à l'antithèse unie,
Prit dans les vers la place du génie ;
Et le bons sens, timide et sans appui,
Eut le destin qu'il éprouve aujourd'hui.

Rêveuse un jour, sans suite et sans compagnes,
(Il m'en souvient) j'errois dans nos campagnes :
Je m'amusois, pour charmer mes douleurs,
A me parer des immortelles fleurs
Dont le Permesse embellit nos prairies.
Je m'arrêtai sur ses rives fleuries :
L'aimable aspect de ses bords enchantés,
Son doux murmure, et ses flots argentés,

---

[1] Dulot, inventeur des bouts rimés. (*Voy.* Sarrasin.)

Tout rappela dans ma triste pensée
Le souvenir de sa gloire passée;
Plus vivement je sentis mes malheurs.
Fleuve divin, dis-je en versant des pleurs.
Dans quel oubli sont tes ondes plaintives!
Le barbarisme a dépeuplé tes rives:
Jusques à quand, ô source des beaux vers,
Couleras-tu sans fruit pour l'univers?
A peine, hélas! Sarrasin et Voiture
Ont en passant goûté d'une eau si pure.
Le fleuve alors, agitant ses roseaux,
Fit murmurer ses prophétiques eaux,
Et, s'élevant sur son urne azurée:
Je fus ainsi par ce dieu rassurée;
« Un autre goût va changer notre sort:
« La terre s'ouvre, un nouveau peuple en sort:
« Toutes mes eaux auront peine à suffire;
« Et toi remets des cordes à ta lyre. »
Il dit. L'espoir, plus prompt que les zéphyrs,
Vint dans mon cœur ramener ses plaisirs.
Pour annoncer la commune allégresse,
Je fus chercher les nymphes du Permesse.

Dans un bocage, où je crus les trouver,
Un inconnu s'occupoit à rêver:
Quel souvenir réveilla ma tendresse.
Je soupirai de joie et de tristesse.
Au même endroit c'est ainsi qu'autrefois
Je rencontrai Sophocle dans ce bois;
C'étoit lui-même; il m'apprit son histoire.
« Pour achever ce qui manque à ma gloire
« Le ciel, dit-il, sous ces traits que tu vois

« Me rend au monde une seconde fois,
« Et, sous le nom de l'aîné des Corneilles,
« J'y produirai mes plus grandes merveilles.
« Va, laisse-moi recueillir mes esprits. »
Alors parut à nos regards surpris,
Dans les États de ma sœur Melpomène,
Ce lumineux et nouveau phénomène,
Qui, moins brillant en commençant son cours,
A l'Hélicon donna de si beaux jours.

Cet avenir, prédit par le Permesse
S'ouvrit enfin, et remplit sa promesse.
De jour en jour nos heureuses leçons
Firent alors d'illustres nourrissons :
Un autre Auguste eut un autre Mécène
Qui fit couler le Tibre dans la Seine.
Le barbarisme, encor plus d'une fois,
Voulut troubler le Parnasse françois :
Un aristarque, avec des bras d'Hercule,
Vint étouffer cette hydre ridicule ;
Du dieu des vers ministre souverain,
A la licence il mit un juste frein :
Notre art, soumis à l'exacte grammaire,
Comme autrefois ne fut plus arbitraire ;
Ami d'un ordre après lui mal gardé,
Il n'admit plus aucun mot hasardé,
Et, se bornant à leur sens légitime,
Prouva qu'entre eux aucun n'est synonyme.
Le vers alors, perdant sa dureté,
Avec la forme acquit la pureté.
Pégase alloit par bonds et par secousses.
Il lui donna des allures plus douces :

Sur le Parnasse enfin il vint à bout
De réformer l'oreille avec le goût,
Et termina plus de travaux qu'Alcide.

Lors arriva ce nouvel Euripide,
Qui, sur le ton le plus mélodieux,
Sut moduler le langage des dieux;
Lui dont la veine harmonieuse et pure,
Prenant son cours du sein de la nature
Comme un ruisseau murmurant et flatteur,
Charme l'oreille et coule jusqu'au cœur :
Il vint apprendre aux muses délicates
A rejeter ces expressions plates,
Et ce concours de mots malencontreux,
Durs à l'oreille et discordant entre eux.
Heureux qui peut sentir leurs convenances,
Et comme lui sauver leurs dissonances!
Il est des airs qu'on pourroit avouer;
Mais sur la lyre on ne peut les jouer.
Depuis long-temps Apollon s'étudie
A les chanter : leur fausse mélodie,
Malgré son art, détonne avec sa voix,
Et fait jurer les cordes sous ses doigts.

Il faut encore, outre un heureux génie,
L'oreille juste et propre à l'harmonie.
Malheur à qui n'en est pas enchanté!
Le vers n'est fait que pour être chanté :
Dans sa secrète et douce mécanique,
Il a son mode et son genre harmonique;
Un son suffit pour faire abandonner
Ceux qu'on ne peut chanter sans détonner.

Ce que la langue articule avec peine,
En la forçant met l'oreille à la gêne;
L'esprit, sensible à leurs communs rapports,
Souffre aussitôt qu'on force leurs ressorts,
Et goûte moins ce qui pourroit lui plaire.
Flatter l'organe est le point nécessaire :
À cet appât le cœur se livre, et suit,
L'impression du sens qui le séduit.
De ce talent la nature est avare :
Tel en partage eut l'esprit le plus rare,
Mais dans un vers toujours mal agencé
Il a gâté tout ce qu'il a pensé.
C'est à regret qu'Apollon vous inspire,
Si vous forcez les cordes de sa lyre.

Il fut un temps moins facile aux rimeurs
Quand le langage, aussi dur que les mœurs,
À vos aînés ne fournissoit qu'à peine
De quoi suffire à leur rustique veine;
Dès-lors au Pinde, en marchant à tâtons,
Ils recherchoient l'arrangement des tons.
Il en est un [1] qui fut grevé de blâme
Pour avoir dit *comparable à ma flamme*.
Cet hémistiche, autrefois critiqué,
Sera peut-être ici revendiqué,
Et soutenu par ceux que je condamne :
Mais je ne puis raffiner leur organe.
S'il m'en souvient, on a bien réclamé
Certain sonnet fait pour être blâmé.

---

[1] Malherbe.

A ce propos on dit qu'un jour Thalie
Fut commander des vers à la folie :
Çà, dit ma sœur, sous ton joyeux bonnet
Il me faudroit trouver un plein sonnet
De traits fallots où l'antithèse brille ;
Je veux surtout que la pointe y fourmille...
Soit ; dans ce goût aurez sonnet exquis :
Je sais un fat, et, qui plus est, marquis ;
Tous les matins il rime à sa toilette :
C'est là sans faute où j'en ferai l'emplette...
Pas n'y manqua : dans un papier roulé
Le doux sonnet [1], bien musqué, bien moulé,
Par un zéphyr fut remis à Thalie.
Bon, dit ma sœur, ceci sent l'Italie ;
A nos gourmets j'en veux faire un présent.
Sachons au vrai quel goût règne à présent :
En plein théâtre il faudra qu'on le lise.
Certain caustique en fit bien l'analyse,
Et le siffla : mais le sonnet trouva,
Malgré les ris, quelqu'un qui l'approuva.

Je l'avoûrai, la prose est plus unie :
Vous triomphez, disois-je à Polymnie [2] ;
Tout est changé dessus notre horizon ;
La prose y va ramener la raison :
L'art de rimer n'est plus qu'une manie
Dont vous allez affranchir le génie.

Non, reprit-elle, et leurs écrits pervers
Ne vaudront pas mieux en prose qu'en vers ;

---

[1] Le sonnet du Misanthrope.

[2] Muse qui préside à l'éloquence.

Malgré mon air aisé, doux et facile,
Ils trouveront une muse indocile
Qui les séduit par des dehors flatteurs :
Il faut aussi m'arracher mes faveurs.
Mais parcourons les fastes de la prose :
Et quel est donc le titre qu'elle oppose?
Contre un Horace est-il plus d'un Varron?
En vain je cherche encore un Cicéron.
Si j'avois pu, compte que dans Athènes
J'eusse formé bien d'autres Démosthènes.
Ce qu'ont écrit les Grecs et les Romains
En chaque genre est encor dans nos mains:
Qui des deux arts, jusqu'au siècle où nous sommes
En plus grand nombre a fait des plus grands hommes?
Rassure toi; laisse à ces détracteurs
D'un autre ennui fatiguer leurs lecteurs,
Et ne crois pas qu'on abjure une étude
Dont le plaisir a fait une habitude,
Et que le goût, en tout temps, en tous lieux,
A fait chérir des mortels et des dieux.

Gardez-vous bien d'affranchir vos mystères
De la rigueur de leurs lois salutaires;
La tolérance y nuiroit encor plus.
Déjà les vers ne sont que trop déchus;
Vous les perdrez par trop de complaisance :
L'esprit s'endort sur la foi de l'aisance.

Quand un projet, conçu bien nettement,
Est à loisir digéré mûrement,
On est surpris de sa propre abondance :
Les vers heureux coûtent moins qu'on ne pense,

Et les sujets les font naître à leur gré.
Comme un creuset échauffé par degré,
L'esprit veut l'être avec économie;
Dans l'art des vers, comme dans la chimie,
Plus d'un artiste a souvent éprouvé
Qu'il cherchoit moins que ce qu'il a trouvé;
C'est un hasard, mais il est nécessaire,
Et d'un rimeur c'est la chance ordinaire.
Qu'ils sachent donc, moins pressés de rimer,
D'un feu pareil se laisser animer.
Mais leur jeunesse est follement avide
D'un nom précoce et toujours peu solide :
Au bas du Pinde ils viennent essoufflés,
Et pour jamais ils y restent sifflés.
Dis-leur de prendre une course moins vive :
Plus on se presse, et plus tard on arrive.

Je dirai plus : le langage des dieux
S'est de lui-même arrangé pour le mieux :
Son mécanisme, appelé tyrannie,
Plus qu'on ne pense est utile au génie :
Cette contrainte est une invention
Qui le conduit à sa perfection.

L'esprit veut être un peu mis à la gène;
C'est l'aiguillon qui le tient en haleine
Qui, par l'obstacle irritant son ressort,
Occasionne un plus heureux effort,
Et lui fait prendre un essor qui l'étonne.
C'est par effort que le salpêtre tonne;
S'il n'est contraint, il reste sans vigueur,
Et ne produit qu'une vaine vapeur :

Plus on le presse, et plus on le resserre,
Mieux on lui fait imiter le tonnerre.
Ainsi l'esprit, dans ses difficultés,
Semble augmenter encor ses facultés;
A son profit il tourne les obstacles,
Et la contrainte enfante les miracles.
Méprisez donc des projets surannés
Que le bon sens a déjà condamnés...
Ainsi parla contre sa propre cause
Celle de nous qui préside à la prose.
C'est donc à tort qu'on blâme une rigueur
Qui maintient l'art dans toute sa vigueur,
Et qu'on réclame avec l'indépendance,
La prétendue et nuisible abondance
De tous ces mots qu'Apollon a proscrits:
Contentez-vous de ceux qu'il a prescrits.

VERTUMNE un jour, au lever de l'aurore,
Assis au pied de celle qu'il adore,
Dans ses cheveux entrelaçoit des fleurs,
Et lui juroit d'éternelles ardeurs:
La tendre amante, attentive et charmée,
S'abandonnoit au plaisir d'être aimée,
Et ses beaux yeux assuroient son vainqueur
Qu'un même amour régneroit dans son cœur.
« Ah! dit alors Vertumne à la déesse,
Voici le temps fatal à ma tendresse:
Des soins plus doux que ceux de notre amour
Vont désormais vous charmer tour à tour;
A vos jardins la saison vous rappelle,
Pour leur donner une façon nouvelle;
Et je verrai, jusqu'au temps des moissons,

Vos espaliers, vos mains et vos buissons
Vous occuper au mépris de mes larmes,
Peut-être même aux dépens de vos charmes;
Qui sait encor (puissé-je mal prévoir !)
Si vos vergers rempliront votre espoir.
Sans leur donner sans cesse la torture,
Laissez-les croître au gré de la nature;
Par trop de soins et par trop de façons
Vous fatiguez vos tendres nourrissons,
Et vous perdez leurs plus belles années :
A peine on voit leurs tiges couronnées,
Qu'à leurs rameaux naissants et malheureux
Vous imposez un lien rigoureux.
Bientôt un fer encore plus terrible
Dans vos vergers fait un ravage horrible;
Et l'on n'y voit que dryades en pleurs
Sur des monceaux de feuilles et de fleurs.

— Pour me blâmer, lui répliqua Pomone,
Mon cher Vertumne, attends jusqu'à l'automne.
C'est par mon art et mes soins bienfaisants
Que j'entretiens mes arbres florissants:
De celui-ci, que ce lien redresse,
Contre les vents j'assure la foiblesse,
Et je corrige un penchant malheureux;
J'ôte à cet autre un bois infructueux,
Où follement sa sève s'évapore;
Cet arbrisseau, comblé des dons de Flore,
Me promet plus qu'il ne pourroit tenir,
Et de ses fleurs il faut le dégarnir.
Comment veux-tu que cet autre profite
En lui laissant cette herbe parasite,

Et ce feuillage où l'astre qui nous luit
Ne peut mûrir et colorer son fruit?
Ainsi ma main retranche avec prudence
Pour m'assurer encor plus d'abondance. »

Vains érudits, téméraires censeurs,
Qui prétendez enseigner les neuf Sœurs,
Souffrez qu'ici Pomone vous redresse;
Car c'est à vous que son discours s'adresse.

Mais tel se plaint qu'on a mal à propos
Appauvri l'art de la moitié des mots,
Qui trouve encore assez de verbiage
Pour allonger un ennuyeux ouvrage;
Et les rimeurs auroient encor besoin
Qu'on eût poussé la réforme plus loin.
Mais sous leurs yeux ils ont plus d'un modèle [1]
Qui leur en donne un exemple fidèle;
Et parmi ceux qu'on pourroit imiter
Il en est un qu'on ne peut trop citer,
Qui les invite à marcher sur ses traces :
Tu le connois ce favori des Grâces,
Lui dont les vers, consacrés aux amours,
Seront les seuls qu'ils chanteront toujours.
Il avoit peu de cordes à sa lyre,
Et cependant elle a pu lui suffire
Pour exprimer tout ce qu'un tendre amour
Peut dans un cœur inspirer tour à tour.

---

[1] On prétend que Quinault n'a pas employé plus de sept ou huit cents mots différents dans ses poëmes.

La fière Armide, et la tendre Angélique,
Nous ont fait voir sur la scène lyrique
Qu'en peu de mots on peut être abondant.

D'un choix heureux l'expression dépend;
D'un terme unique, employé dans sa place,
Elle reçoit et sa force et sa grâce :
Qui la surcharge aussitôt la détruit.
Celui-là seul en tire tout le fruit,
Qui, rejetant l'étalage et l'enflure,
Sait la réduire à sa juste mesure ;
C'est le grand art. La vraie expression
Ne va jamais sans la précision.
L'unique objet que notre art se propose,
Est d'être encore plus précis que la prose;
Et c'est pourquoi les vers ingénieux
Sont appelés le langage des dieux.

La période au cordeau compassée
De la mémoire est bientôt effacée :
De mots pompeux on a beau l'enrichir,
D'un prompt oubli rien n'aide à l'affranchir;
Elle s'envole, et ne laisse après elle
Qu'un sens confus qu'à peine on se rappelle.
Mais dans l'esprit, et dans le fond du cœur,
Il n'appartient qu'au vers doux et flatteur
D'insinuer ses charmes et ses grâces,
Et d'y laisser les plus profondes traces :
Il s'établit au fond du souvenir,
Et par lui-même il sait s'y maintenir,
Sans s'altérer, ni sans perdre aucun terme
Du tour heureux et du sens qu'il renferme.

Ainsi l'esprit, dans un vers séduisant,
Peut sans travail s'instruire en s'amusant,
Et s'abreuver des plus grandes maximes.
L'arrangement, la mesure et les rimes
N'empêchent pas, quoi qu'on ose avancer,
De mettre en vers tout ce qu'on peut penser;
C'est une audace aussi vaine que folle
Que de vouloir nous réduire au frivole,
Ou nous borner à des travaux légers :
Il en est peu qui nous soient étrangers.
La poésie, ainsi que la peinture,
Dans son ressort a toute la nature.

De tous les arts qu'on cultive avec soin
En est-il un qui s'étende plus loin,
Et dont la source, aussi sainte et féconde,
Ait eu son cours dès l'enfance du monde?
Ce fut alors que notre art immortel
Prit sa naissance à l'ombre de l'autel,
Parmi les jeux, la musique et la danse,
Dont il suivit les lois et la cadence.
Les laboureurs, pour prix de leurs moissons,
Sur des autels de mousse et de gazons,
N'offroient alors qu'un tribut d'allégresse :
On les voyoit, pleins d'une aimable ivresse,
Parés de fleurs, danser à demi-nus,
Et seconder leurs transports ingénus
Par des chansons naturelles et vives
Qu'ils ajustoient à leurs danses naïves.

Qui peut nombrer les usages divers
Où les humains ont employé les vers?

Pour rendre aux dieux un plus célèbre hommage
La piété parla notre langage,
Et nous remit le culte des autels,
Avec le soin d'instruire les mortels.
La vérité se servit des poëtes,
Et la sagesse en fit ses interprètes :
Médiateurs entre l'homme et les dieux,
Ils ont ouvert le commerce des cieux.
Ces fondateurs du temple de Mémoire
Furent commis par l'Amour et la Gloire,
Pour couronner de myrte et de laurier
L'amant fidèle et le fameux guerrier.
Ignore-t-on que le fils et la mère
Ne parlent point d'autre langue à Cythère ?

Ainsi naquit chez les premiers humains
L'art que les Grecs apprirent aux Romains,
Et qu'aux Français ont transmis ces grands maîtres.
Mais le jargon de vos premiers ancêtres
Ne put suffire à nos arrangements ;
Le vers souffrit d'étranges changements :
Il ne trouva ni nombre ni cadence
Dans une langue encor dans son enfance,
Où l'on ne put, quoi que l'on ait tenté, [1]
Donner aux mots aucune quantité.
Pour suppléer au défaut d'harmonie,
Et soutenir leur marche trop unie,
Vos premiers vers ont été décorés
D'accords nouveaux au Parnasse ignorés.

[1] On a voulu autrefois faire des vers mesurés à la façon des Latins.

Et l'unisson de la rime naissante
Vint ranimer leur chute languissante,
Et rehausser, par cette nouveauté,
Un art réduit à l'ingénuité,
Qu'enfin le goût, l'oreille et la pratique,
De jour en jour, rendirent moins gothique.
A pas réglés le vers français marcha,
Une césure en deux le partagea
Par un repos qui varie et réveille
Une mesure uniforme à l'oreille.
De mots entre eux, trop pleins de dureté,
On adoucit la première âpreté;
Long-temps encor leurs ingrates finales,
Heurtant de front des voyelles fatales,
Firent souffrir l'oreille de Phébus:
L'élision, funeste à l'hiatus,
Vint de ce monstre affranchir l'harmonie.
Ainsi la France emprunta d'Ausonie
L'alignement et le même niveau,
Pour se construire un Parnasse nouveau,
Tâcha de suivre à peu près son modèle,
Et vint à bout d'en construire un chez elle
Sur un terrain peut-être moins fécond,
Mais dont bientôt elle a rendu le fond
Propre à fournir aux Muses étonnées
Toutes les fleurs qu'elles ont moissonnées.
Pour nous fixer dans votre continent
Ce fut alors qu'un mortel éminent,
Ministre encore au-dessus de sa place,
L'Atlas du trône et celui du Parnasse,
Ne rougit pas d'encenser nos autels:
A notre culte il porta les mortels;

Des doctes Sœurs, dans un nouveau Lycée,
Il réunit la troupe dispersée,
Et mérita cet hommage éternel
Dont nous payons son amour paternel.
Hélas! jamais la Parque inexorable,
En enlevant un père secourable
A des enfants qui n'ont point d'autre appui,
N'a fait verser tant de pleurs après lui.
Thémis, sensible à nos vives alarmes,
Prit son bandeau pour essuyer nos larmes,
Et nous commit son propre protecteur
Pour nous servir de père et de tuteur,
La Parque encor nous rendit orphelines.
Enfin ce roi, qui, sur les deux collines,
Par la victoire eu triomphe amené,
Fut par nos mains tant de fois couronné,
D'un nouveau faste accrut encor sa gloire;
Fit de son Louvre un temple de Mémoire,
Y rassembla tout le sacré vallon
Et prit sa place à côté d'Apollon.

Mais je soupire en rappelant nos fastes.
Qu'un siècle à l'autre oppose de contrastes!
Et quel délire à nos regards surpris
Fait à présent fermenter les esprits!
Las! du bon sens, l'erreur et le sophisme
Les vont enfin livrer au fanatisme.

Tandis qu'ainsi j'écrivois à l'écart,
Au bas du mont jetant l'œil au hasard,
Je vis à gauche une épaisse poussière
Qui tout à coup obscurcit la lumière:

Un bruit confus, mêlé de cris perçants,
Jeta l'alarme et l'effroi dans mes sens.
Je rejoignis mes timides compagnes
Qui s'enfuyoient au sommet des montagnes:
Bientôt l'Écho parcourant nos déserts,
Nous annonça l'ordre du dieu des vers;
Et notre troupe, encore plus troublée,
Dans notre temple à l'instant rassemblée,
Vint à Phébus offrir un foible appui.
Là, sur un trône aussi brillant que lui,
Environné par Corneille et Racine,
L'aimable dieu de la double colline
D'un doux souris accueillit les neuf Sœurs,
Il nous donna des couronnes de fleurs:
Venez, dit-il, compagnes de ma gloire,
Sur la Chimère emporter la victoire,
Et renverser, par des coups éclatants,
Des Marsias érigés en Titans.
Les yeux alors pleins du feu qui l'embrase,
Il prend sa lyre, il monte sur Pégase,
Et nous conduit au pied de nos remparts.
Que d'ennemis dans nos plaines épars!
On y voyoit une antique matrone
Sous l'attirail et l'habit d'amazone;
Et sur son front nos lauriers profanés
Entrelaçoient ses cheveux surannés;
De mille atours, messéante à son âge,
Elle étaloit le risible assemblage:
C'étoit la prose avec nos attributs,
Qu'on amenoit pour détrôner Phébus;
Et sur son char attelé de modernes,
Environné d'un gros de subalternes,

Étoient l'Erreur avec la Vanité
Qu'accompagnoit la folle Nouveauté,
Qui sous leurs pieds avec ignominie,
Tenaient aux fers la Rime et l'Harmonie.
Lors un des leurs, d'un air avantageux,
Nous apporta son cartel outrageux:
C'étoit un drame en prose alambiquée
Avec une ode à ce coin fabriquée,
Dont Apollon soudain, avec mépris,
Au bas du mont fit voler les débris.
Comme un torrent qui descend des montagnes,
Tous nos guerriers, guidés par nos compagnes.
Vers l'ennemi s'ouvrirent un chemin.
Là, Melpomène, un poignard à la main,
Des yeux, du geste et d'une voix tonnante
Encourageoit sa troupe fulminante.
On vit alors deux célèbres rivaux
Courir ensemble à des exploits nouveaux:
Sur leur égide, aux eaux du Styx trempée,
Pour sa devise un d'eux avoit Pompée;
L'autre y portoit écrit en lettres d'or
Le nom fameux de la veuve d'Hector;
Un autre, armé d'un stylet redoutable,
Pour les Cotins jadis inévitable,
Sur ces mutins fondit comme un lion;
Et les auteurs de la rebellion,
Tels que brebis par les loups harcelées,
Fuyoient, tombant comme feuilles grêlées.

Non loin de lui, sous un casque brillant,
Certain lyrique, ayant pour cri Roland,
Se signaloit en faveur de la Rime:

Courage, ami; je te rends mon estime,
Lui dit alors le critique surpris;
Ton nom sera rayé de mes écrits.
Mais j'oubliois le premier de ma liste,
L'inimitable et divin fabuliste,
Que la chronique et les rieurs du temps
Mirent jadis au rang des végétants:
L'homme d'Esope, inconnu de soi-même,
Enfin sortant de l'ignorance extrême
Qu'il eut toujours de sa rare valeur,
Fit aux mutins sentir, pour leur malheur,
Qu'il auroit pu, comme un nouvel Horace,
Seul contre tous défendre le Parnasse.

La Rime avoit aussi parmi les siens
Ce successeur des comiques anciens,
Encor plus grand, si, dans tous ses ouvrages,
Il eût osé dédaigner les suffrages
Des fats du temps qu'il falloit attirer,
Et s'il n'eût eu qu'à se faire admirer.
Regnard suivoit l'auteur du Misanthrope;
Ici marchoient Malherbe et Calliope.
Ils peuvent seuls raconter leurs exploits;
Les vents, l'orage et la foudre à la fois
Sur les mortels, par des coups si funestes,
N'exercent pas les vengeances célestes.
Tels en fureur, du haut de nos remparts,
On les vit fondre à travers les hasards,
Et sur la prose, éperdue et fuyante,
Faire tonner leur lyre foudroyante.

D'autres sans nombre, aimables paresseux,
Par les Plaisirs, les Grâces et les Jeux,

Initiés jadis dans nos mystères,
Dans ce grand jour servant de volontaires,
Suivoient Chaulieu, La Fare et Pavillon;
L'Amour menoit leur joyeux bataillon.
Pour éviter une entière défaite,
La Prose enfin se battoit en retraite,
Et ramenoit les siens vers nos marais,
Quand tout à coup des escadrons tout frais
Au dépourvu prirent nos téméraires.
Ainsi deux vents, furieux et contraires,
Contre un vaisseau, d'un souffle impétueux,
Réunissant les flots tumultueux,
De gouffre en gouffre, et d'abîme en abîme,
Vers le naufrage entraînent leur victime.
Mais sans entrer dans des détails plus longs,
De ces rimeurs tu connois tous les noms.

Que celui-là soit réputé barbare
Qui ne connoît l'élève de Pindare.
Après ce chef des poëtes du temps,
Suivoit cet autre encor dans son printemps,
Qui, plus chargé de lauriers que d'années,
Passa l'espoir des Muses étonnées,
Et d'un chef-d'œuvre entrepris tant de fois
A décoré le Parnasse françois.
Le grand Henri n'eût pas, disoit Virgile,
Mieux rencontré dans le chantre d'Achille.

Parmi tous ceux qui voloient sur leurs pas
Il en est un qui ne leur cède pas.
Mais tu connois sa valeur poétique:
D'un nouveau genre inventeur dramatique,

Quand il lui plaît, Melpomène en fureur
Répand l'effroi, l'épouvante et l'horreur,
Fait ruisseler le sang avec les larmes,
Dans la terreur nous fait trouver des charmes
Que jusqu'alors les timides rimeurs
N'ont point eu l'art d'ajuster à nos mœurs.

Ici marchoit, plein de reconnoissance,
Ce nourrisson que, depuis sa naissance,
Le dieu des vers a pris soin de former:
Toutes mes sœurs semblent le réclamer;
Il est l'enfant de leur troupe immortelle;
Leur langage est sa langue naturelle,
Sa voix ressemble à celle d'Apollon;
Et pour sa gloire et celle du vallon,
S'il m'est permis de dire plus encore,
Autant que nous Bignon l'aime et l'honore.

Ah! dit Thalie, est-ce toi que je vois,
Restaurateur du brodequin françois,
Par la nature instruit dans mes mystères,
Nouvel auteur de nouveaux caractères,
Qu'après Molière on a vu moissonner
Au même champ où Regnard vint glaner?
Je l'avoûrai, je le pris pour Térence.
Oui, dit ma sœur; c'est celui de la France.
Parmi la troupe il s'en mêla plusieurs
Qu'on dit jadis instruits par les neuf Sœurs;
Enfants hâtifs, épuisés de jeunesse,
Qui n'en ont pas acquitté la promesse;
Que l'on a vus toujours dégénérer,
S'anéantir et se déshonorer,
Et c'est entre eux que se forgent à l'ombre

Ces noirs écrits et ces brevets sans nombre,
Où leurs fureurs exhalent à longs flots
Un fiel goûté des méchants et des sots.
De part et d'autre, alors d'intelligence,
On courut sus et chassa cette engeance.
Le reste étoit de jeunes nourrissons
Qui sauront mieux retenir nos leçons;
Troupe novice, un jour plus consommée
Dans l'art des vers, et dont la renommée,
En parcourant depuis peu nos deux monts,
A déjà pris la liste avec les noms,
Et répandu les naissantes merveilles.
Entre autre essai de leurs premières veilles,
De l'un d'entre eux, chéri dans une cour
Où les beaux arts ont fixé leur séjour,
Qu'avec plaisir, dernièrement encore,
Nous relisions la fable de l'Aurore!

Notre rivale et les siens aux abois,
Entre deux feux exposés à la fois,
Firent encor de vaines tentatives
Pour ranimer leurs troupes fugitives.
Ce ne fut plus qu'un combat inégal,
Et qu'un carnage affreux et général.
Comme autrefois, au pied des murs de Troie,
Du fier Achille Hector devint la proie;
Ainsi leur chef subit à nos regards
Le même sort autour de nos remparts.
Ainsi finit cette grande journée
Qui décida de notre destinée,
Maintint la rime, assura l'art des vers,
Et pour jamais remit la prose aux fers.

La Chaussée.

SUR UN PORTRAIT A LA SILHOUETTE.

Que j'aime ce portrait! malgré sa couleur sombre,
Qu'il est précieux à mon cœur!
On a dit bien souvent : Le bonheur n'est qu'une ombre;
Mais je dis à mon tour : Une ombre est le bonheur.

VERS

ÉCRITS SUR LE COLLIER D'UNE PETITE CHIENNE.

Fidèle à ma maîtresse, attachée à ses pas,
Sensible aux soins qu'elle me donne,
Prête à mordre tous ceux qui ne l'aimeroient pas,
Je n'ai pu mordre encor personne.

VERS

GRAVÉS SUR LE COLLIER D'UN CHIEN DE DAME.

Je ne puis offrir de largesse
A celui qui me trouvera :
Qu'il me rapporte à ma maîtresse;
Pour récompense il la verra.

A MADAME DE LA CONDAMINE,

LE LENDEMAIN DE SES NOCES.

D'Aurore et de Tithon vous connoissez l'histoire ;
Notre hymen en rappelle aujourd'hui la mémoire ;
Mais de mon sort Tithon seroit jaloux.
Que ses liens sont différents des nôtres !
L'Aurore entre ses bras vit vieillir son époux,
Et je rajeunis dans les vôtres.

De la Condamine.

ÉPITAPHE D'UNE BELLE FILLE NOYÉE.

Ici Lydie a fait sa sépulture.
Baignez son tombeau de vos pleurs ;
A pleines mains répandez-y des fleurs,
Passant, qui dans ces vers lisez son aventure.
En tombant dans cette eau, par un funeste sort,
Cette merveille y but la mort.
Mais voyez l'étrange puissance,
Et le bizarre effet de l'eau !...
Une Vénus y prît naissance,
Une autre y trouve son tombeau.

Chevreau.

EPITAPHE DE M. L'ABBE PORQUET.

D'un écrivain soigneux il eut tous les scrupules :
Il approfondit l'art des points et des virgules,
Il pesa, calcula tout le fin du métier,
Et sur le laconisme il fit un tome entier.

PAR LUI-MÊME.

LES TROIS AVEUGLES.

Thémis, la Fortune et l'Amour
Sont tous les trois privés de la lumière ;
Et sur ce terrestre séjour
Les deux derniers conduisent la première.

THIERRIAT.

LE PORTRAIT.

RONDEAU.

Il est joli l'objet que je désire :
Raison, gaîté, doux regard, doux sourire,
Rosire a tout. Vous autres, beaux esprits,
A qui Phébus en a tant, tant appris,
Onc ne sauriez mieux jaser, ni mieux dire.
Un sein, hélas ! dont je sens tout le prix,
Je l'ai baisé, je l'ai vu, je l'ai pris :
Pourquoi l'Amour ici me fait écrire :
Il est joli.

Et cet endroit et ce secret pourpris,
Où le plaisir fait sentir son empire,
Las ! Cupidon ne m'en a rien appris ;
Bien il est vrai que je vois à Rosire
Un pied mignon, et pied mignon veut dire :
Il est joli.

PICARDET.

LE MOIS DE MAI

TRIOLET.

Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessein que je formai
Le premier jour du mois de mai !
Je vous vis, et je vous aimai.
Si ce dessein vous plut, Sylvie,
Le premier jour du mois de mai
Fut le plus beau jour de ma vie.

RANCHIN.

SUR LA NOMINATION DE M. DE POMPONNE AU MINISTÈRE.

Élevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois : A quoi sers-tu,
Pauvre et stérile vertu ?
Ta droiture et tout ton zèle,
Tout compté, tout rabattu,

Ne valent pas un fêtu;
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponné,
Aussitôt je me suis tu;
A quelque chose elle est bonne.

LELABOUREUR.

LA RUPTURE HONNÊTE.

MADRIGAL.

DEPUIS plus de six mois Pirame,
De Célimène heureux amant,
Des plus douces faveurs a vu combler sa flamme.
Las de jouer le sentiment,
Il la prend aujourd'hui pour femme :
C'est là se quitter décemment.

FULVY.

EPITAPHE, OU EPITHALAME.

CI-GÎT la pucelle Lisbé.
Chante, Amour; ris, Vénus; Grâces, mourez comme elle;
Lisbé revit toujours aussi fraiche qu'Hébé :
Il n'est de mort que la pucelle.

GUERREAU DE MONTBELLIARD.

LE FRÈRE ET LA SOEUR.

FABLE IMITÉE DE PHÈDRE.

C'est être beau que d'être bon ;
L'un et l'autre sont désirables :
Beauté sans doute est joli don,
Mais les vertus sont préférables.

Certain homme avoit deux enfants
De sexe et de traits différents :
L'un étoit d'une beauté rare ;
C'étoit le garçon ; et sa sœur
Auprès de lui par sa laideur,
Faisoit un contraste bizarre.
Un jour comme dans un miroir
Tous deux s'amusoient à se voir,
L'Adonis vantoit sa figure ;
Plaisantant celle de sa sœur.
Plaisanterie est une injure
Souvent sensible à la laideur ;
Un bon esprit ne fait qu'en rire :
Il y gagne ; car la satire
Fait souvent grâce à qui s'en rit.
La sœur n'eut pas ce bon esprit,
Mais se fâcha contre son frère,
Et l'accusa devant son père
D'être tout le jour au miroir
Comme une femme pour s'y voir.
Le bon père à la jalousie
Attribue un dépit si grand,
Mais agit en homme prudent :

Pour guérir cette maladie,
Aux enfants trop commune, hélas!
Il prend sa fille entre ses bras,
Sur son sein tendrement la serre,
D'un baiser calme sa colère;
Et faisant approcher son fils,
Contre son sein aussi le presse,
Puis donne à tous deux cet avis :
Mes enfants, puissiez-vous sans cesse
Avoir les yeux sur le miroir!
Consultez-le matin et soir;
Et, te rendant la douce image
De la beauté de ton visage,
Mon fils, qu'il te dise de fuir
Le vice qui peut t'enlaidir.
Tu peux de son avis fidèle
Te bien trouver dans tous les temps,
Ma fille; si tu n'es pas belle,
Embellis-toi par tes talents.

MALINGRE.

LES DEUX INTERÊTS.

FABLE.

QUAND la mort eut frappé *Turenne*,
Le plus grand de nos généraux,
Les cartes à la main, *Doris* et *Célimène*
Pleurèrent ainsi ce héros :
Madame, savez-vous une triste nouvelle ?....
Faites, madame. Quelle est-elle ?...

Turenne est mort. *Coupez.* C'est un très-grand malheur,
Si j'avois eu le roi de cœur,
J'aurois compté soixante. Il avoit bien du zèle !...
Parlez, madame,.. Ah ! j'ai mal écarté ;
Mes trèfles sont à bas. La funeste campagne !
J'avois le dix ; pourquoi l'ai-je jeté !...
Quel triomphe pour l'Allemagne !
Trois trèfles sont venus ; qui s'en seroit douté ?
Mais comment est-il mort ? *Une tierce majeure,*
Faute du point.... Est bonne. Un boulet de canon...
Trois dames valent-elles ?... Non.
Quatorze de valets, trois dix... A la bonne heure.
Misérables valets !... Que va faire le roi ?...
Quatre du trèfle. Il aura de la peine
A remplacer ce fameux capitaine.
Lisette entre... Madame, un grand malheur... Hé quoi !...
C'est que la petite Cybèle
N'a voulu rien manger depuis hier au soir...
O ciel ! elle est malade ! Il faut que j'aille voir,
Madame, excusez-moi. Quelle douleur mortelle !
Lisette, allons, partons. Je suis au désespoir [1]

BARBE.

---

[1] Cette fable est en action dans la comédie du CERCLE de Poinsinet, excepté qu'au lieu de TURENNE on parle du comte D'ORVIGNY, etc., et que l'on substitue un serin à la petite chienne.

AUTRE.

LA POULE ET LE JEUNE COQ.

VOYEZ ce puits fatal... c'est là qu'un de vos frères,
En voulant essayer ses ailes téméraires,
S'est lui-même jeté dans les bras de la mort.
Si vous en approchez, craignez le même sort...
Dame poule autrefois adressa ce langage
Au coq son fils. Il promet d'être sage,
Tandis que dans son cœur il forme le désir
De s'approcher du puits, et de désobéir.
À quoi bon l'ordre de ma mère ?
Dit-il ; elle est vieille, elle a peur,
Mais dois-je respecter une vaine terreur ?
Un coq doit-il trembler comme une âme vulgaire ?
Le beau conseil ! suis-je un lâche à ses yeux ?
A-t-elle contre moi des soupçons odieux ?
Peut-être aussi qu'ayant du grain de reste
Ma mère l'a caché dans le fond de ce puits,
Et qu'elle le destine à ses plus jeunes fils.
Volons, volons vers ce lieu si funeste...
Il dit, il vole : il arrive d'abord
Au puits fatal, et, perché sur le bord,
Il se baisse, il voit son image...
Que vois-je ?... C'est un coq. Vraiment il se nourrit
Des grains cachés. Oh ! je l'avois bien dit.
Voyons qui de nous deux en aura davantage...
À l'instant il s'élance, et trouve, au lieu de grain,
La mort. Jeune étourdi qu'on avertit en vain,
Cette fable est pour vous, tâchez d'en faire usage.

LE MÊME.

L'ENFANT DANS LE BATEAU.

FABLE.

Un jeune enfant dans un bateau
Pour la première fois descendoit la rivière,
Rapidement porté sur le courant de l'eau :
Ah ! ah ! crioit-il à son père,
Le tirant par l'habit, le château qui s'en va !...
Cette maison qui marche ! eh ! je vois fuir l'église !...
Ah ! monsieur le curé... quoi ! vous demeurez là !...
Courez donc. Le curé sourit de la méprise ;
Mais, pour l'honneur de la prêtrise,
Il se croit obligé d'expliquer à l'enfant
L'effet qui le surprend :
Il cherche en son cerveau ses cahiers de physique ;
Parle toujours en attendant,
Et brouille tant qu'il peut les règles de l'optique.
Par bonheur un vieillard, le doyen du canton,
Ennuyé d'écouter, plus encor de se taire,
Soulève un peu son dos, et, frappant du bâton,
Branlant cinq ou six fois sa tête octogénaire,
Montre qu'il va parler, parle enfin tout de bon.
Quoi ! vous riez, dit-il aux gens de son village,
Quand ce marmot croit voir remonter le rivage !
Examinons un peu, sommes-nous moins nigauds ?
Tenez, lorsque oubliant nos pénibles travaux
Nous chômons le dimanche ou bien les bonnes fêtes,
Qu'une pinte de vin a réjoui nos têtes,
Chacun rit, fait un conte, ou dit quelques chansons :

Dans ces instants trop courts où le plaisir entraîne,
Sommes-nous pas l'enfant emporté sur la Seine?
  Si l'heure sonne, alors nous nous disons :
Ah! comme le temps passe! et c'est nous qui passons.

FUMARS.

AUTRE.

L'AIGLE ET LE CERF-VOLANT.

Un frêle cerf-volant
Bien doré, bien luisant,
Bouffi d'impertinence
Encor plus que de vent,
Voulait passer dans l'air pour oiseau d'importance;
Caracoloit, planoit, se perdoit dans les cieux,
Alloit, venoit, brilloit, faisoit voler sa queue,
  Et jaune, et rouge, et bleue,
Sur le bec de l'oiseau du souverain des dieux :
L'aigle rit, et lui dit : Étranger assez leste,
  Je t'aurois cru né dans ces lieux;
Mais ce ton insolent que tout vrai grand déteste,
Ce fil un peu terreux à ta suite emporté,
  Ont démenti ton air céleste,
  Et m'ont appris la vérité.

LE MÊME.

AUTRE.

LA LUNE.

Dans les bras de Téthys Phébus est descendu :
Mortels, consolez-vous, je vous rends sa lumière :
Voyez ! vous n'avez rien perdu ;
Pas le moindre rayon ; la voilà toute entière.

Traducteurs, votre art est pareil ;
La lune a beau briller, ce n'est pas le soleil.

LE MÊME.

VERS

POUR METTRE AU BAS D'UNE ESTAMPE REPRÉSENTANT DES PATINEURS.

Sur ce mince cristal l'hiver conduit leurs pas ;
Le précipice est sous la glace :
Telle est de nos plaisirs la légère surface ;
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

L'ENFANT ET LE MOINEAU.

FABLE.

Fanfan couroit tout désolé ;
Son moineau s'étoit envolé.
Dans le fond d'un sombre bocage
Il suivit son ami volage,
Et lui chanta cette chanson :
Reviens dans ta maison déserte,
Reviens becqueter dans ma main,

À tes besoins toujours ouverte,
Le millet choisi grain à grain.
Cher moineau, quitte ces demeures
Où te poursuit mon amitié :
Loin de toi je compte les heures ;
Ah ! cède au moins à la pitié.
Ta maisonnette est si gentille !
Veux-tu la quitter pour jamais ?
Moi-même j'en dorai la grille ;
J'en ai fait un petit palais.
— Je trouve en ce bois solitaire
Ma liberté qui m'est plus chère ;
J'y veux mourir, reprit l'oiseau.
— L'ami, ton discours est fort beau,
Mon palais aussi. — Quel dommage
Que ce palais soit une cage !

LE MÊME.

AUTRE.

LA TAUPE ET LE RAT.

Un rat de cervelle profonde
Arrangeoit dans son trou le système du monde :
Voyez-vous ce globe brillant
Qui dans la nuit nous illumine ?
Disait un soir notre savant
À dame taupe sa voisine ;
C'est un monde où les animaux
Doivent jouir d'une autre vie :
C'est là que de nos fiers rivaux
Nous punirons la tyrannie ;

À leur tour on verra les rats
Dans ce pays prendre les chats.
Pour excuser la providence
Qui nous soumet à cette engeance,
Je ne sais, moi, que ce moyen.
Qu'en dites-vous, voisine ? — Rien.
Très-volontiers je vous écoute ;
Mais je me tais, je n'y vois goutte.
Ah ! que je vous plains ! dit-le rat ;
Tant de merveilles naturelles,
Ces feux, ces lampes éternelles,
N'ont donc pour vous aucun éclat ?
Le pis de votre destinée
C'est que vous êtes, par état,
À l'ignorance condamnée.
Ma science est assez bornée,
Reprit la taupe ; heureusement
De chaque obstacle qui m'arrête
Je me dépêtre en tâtonnant :
Ce qui se passe sur ma tête
Ne m'intéresse nullement ;
Comme il échappe à ma visière
Je sais m'en taire ; est-ce un malheur ?
Avec vos yeux à la légère
(Comme maint autre raisonneur)
Vous pourriez bien juger, compère.
Voyant peu, je ne juge guère ;
J'en suis moins sujette à l'erreur.

LE MIÈRE.

L'EXIL DE L'AMOUR.

ODE.

Amour, après mainte victoire,
Croyant régner seul dans les cieux,
Alloit, bravant les autres dieux,
Vantant son triomphe et sa gloire.

Eux, à la fin qui se lassèrent
De voir l'insolente façon
De cet orgueilleux enfançon,
Du ciel par dépit le chassèrent.

Banni du ciel, il vole en terre,
Bien résolu de se venger :
Dans vos yeux il vint se loger,
Pour de-là faire aux dieux la guerre.

Mais ces yeux, d'étrange nature,
L'ont si doucement retenu,
Qu'il ne s'est depuis souvenu
Du ciel, des dieux, ni de l'injure.

Montesquieu.

ÉPITRE A MON CURÉ.

Patriarche de mon village,
Pasteur d'innocentes brebis,
Guide éclairé, prêtre doux, ami sage,
Je quitte les pompeux lambris

Pour voler dans mon ermitage.
Loin des méchants et loin des sots,
Je vais dans mon manoir tranquille
Goûter des plaisirs purs, ignorés à la ville,
Jouir de l'amitié, me livrer au repos.

Je vois déjà la nature sourire;
Son front est couronné de fleurs :
Je sens déjà qu'elle m'inspire
Des vers plus doux et de plus douces mœurs.
Ne crois pas que, semblable aux riches imbéciles
Qui traînent dans les champs leur faste et leurs soucis,
J'aille porter dans nos asiles
Le luxe et le ton de Paris,
Suivis de coquettes futiles,
D'artistes et de beaux esprits,
Ils changent bien de domiciles,
Mais ils ne changent pas d'ennuis.

Sur la foi d'un rimeur qui, dans sa case obscure,
Entasse les rubis, les perles, les saphirs,
Et croit avoir peint la nature,
Lorsque dans ses vers pleins d'enflure
Il a fait lourdement voltiger les zephyrs :
Dans sa calèche surdorée
Un financier, de tous les plaisirs las,
S'en va dans sa terre titrée
Chercher les jours de Saturne et de Rhée.

Ah! ces beaux jours, ces jours si pleins d'appas
Ne luisent plus sur la France éplorée :
L'âge d'or étoit l'âge où l'or ne régnoit pas :
Mais dans notre demeure agreste,

Où l'on ne voit ni riches ni seigneurs,
Le crépuscule nous en reste,
Et son feu réchauffe nos cœurs:
J'y sens le charme d'être père,
J'y sens la douceur d'être époux;
Et chacun des jours qui m'éclaire
M'y promet des jours aussi doux.
Il faut en convenir, la nature nous donne
De vrais plaisirs dans tous les temps.
Dédommagé par les fruits de l'automne,
Je ne regrette pas les roses du printemps.
Si je n'ai plus les feux du premier âge,
Si par des yeux fripons, par un gentil corsage
Je ne me laisse plus charmer,
Plus libre, plus heureux, plus sage,
J'aime ce que je dois aimer.

La tendre amitié qui t'enflamme
Te fait jouir de mon bonheur;
Chaque sentiment de mon âme
Est un sentiment pour ton cœur.
Mais tes plaisirs sont aussi mon partage:
De tendres pleurs inondent mon visage
Quand je te vois aider un malheureux.
O bon pasteur! dans ta triste chaumière
Tu ne te bornes pas à porter la lumière;
Le pauvre en te voyant ne forme plus de vœux;
Tu deviens son ami, son compagnon, son frère;
De lui tes soins écartent la misère;
Il s'attendrit, soupire et renaît sous tes yeux.
Mais déjà tu rougis: la vérité te blesse
Quand elle peint tes sentiments.

Il faut bien me prêter à ta délicatesse :
Parlons, si tu le veux, de nos prés, de nos champs.
Rappelle-toi ces fraîches matinées
Où l'hiver règne encor sur les plantes fanées,
Où l'éclatant soleil fait briller les glaçons;
En vrais amants de la nature
Nous allions, bravant la froidure,
Espérer une feuille, épier des bourgeons.
Chaque instant sembloit nous promettre
Pour le lendemain un plaisir :
En nous chaque instant faisoit naître
Un nouvel intérêt, un espoir, un désir,
Heureux, cent fois heureux l'homme simple et champêtre!
Son bonheur n'est jamais suivi du repentir.

Coulez rapidement, volez, heures trop lentes;
Rendez moi les objets d'un innocent amour:
Rendez-moi ces berceaux, ces retraites charmantes
Qui modèrent les feux du brillant dieu du jour.
On y jouit du spectacle sublime
Des monts qui s'élèvent aux cieux,
On y voit le Jura, dont l'orgueilleuse cime
Arrête la foudre des dieux.
Tandis que des ardeurs cruelles
Brûlent la terre aux longs jours de l'été,
L'œil de ses neiges éternelles
Contemple avec respect l'éclatante beauté.
L'esprit, plus fier à l'aspect des montagnes
Plane, vole sur leurs sommets;
Errant sur les vastes campagnes,
Il s'occupe de grands objets.
Guidé par des lois incertaines;

Il voit dans les pays divers
L'homme, accablé sous le poids de ses chaînes,
Déplorer lâchement ses ennuis et ses peines.
Un peuple, un peuple seul a su briser ses fers.
Ah! sois toujours, respectable Helvétie,
L'asile du bonheur, le temple des vertus:
Qu'il soit toujours au monde une patrie
Pour ces mœurs qu'on regrette et qu'on ne connaît plus.

Mais je m'élève trop, je prends un vol superbe:
La prudence le veut; cher pasteur, descendons.
Sous nos verts peupliers foulons humblement l'herbe,
Et *revenons à nos moutons.*
Ils sont conduits par des bergères
Douces, innocentes comme eux.
Ah! permets-leur, sous les yeux de leurs mères,
La danse, la gaîté, les jeux.
Soyons sages, si tu le veux;
Mais ne soyons jamais sévères:
Sous les rustiques toits appelons le plaisir:
Qu'il vienne aux doux sons des musettes;
Pour les hameaux embellissons les fêtes,
C'est aux hameaux qu'on a droit d'en jouir.
Les habitants de mon village,
La bêche en main, ont orné mon séjour,
C'est par leurs soins qu'il me plaît davantage.
Je leur dois des soins à mon tour:
Je dois éloigner d'eux la douleur, la misère,
Les consoler, les aimer, les servir.
Ainsi que toi le ciel m'a fait leur père....
A ce nom seul, je me sens attendrir.

O MON pasteur! ma plus douce espérance
Est de couler au sein de l'innocence
Mes paisibles jours avec eux.
D'un Dieu juste, mais bon, en les rendant heureux;
Il faut, hélas! mériter la clémence.
Ah! sans doute, ce dieu pardonne aux foibles cœurs:
Un jour vient où lui seul leur fait verser des larmes;
Touché de leurs tendres alarmes,
Il ouvre son sein à leurs pleurs.

UNISSONS, s'il se peut, les vertus et les grâces;
Allions la sagesse et l'innocent plaisir;
Laissons de nous un tendre souvenir;
Qu'à nos bienfaits on connoisse nos traces;
Portons aux foibles des secours;
Formons des nœuds pour l'aimable jeunesse.
Aux autels de l'Hymen, conduits par les amours,
Les couples fortunés nous béniront sans cesse.
De la folâtre enfance animons tous les jeux,
Embellissons encor les instants du bel âge;
Ouvrons nos cœurs aux vieillards vertueux,
Et le bonheur de tous sera notre partage.

MARNÉSIA.

TARQUIN ET LUCRÈCE.

CHANSON.

DANS cette belle contrée
Où le Tibre en ses replis
Roule son onde dorée,
Ma vue, au loin égarée,
Erroit parmi des débris.

Le dieu des ombres légères
M'invitoit au doux repos,
Quand d'antiques caractères
Suspendirent mes paupières
Qu'alloient fermer ses pavots.

C'étoit la triste aventure
De Lucrèce et de Tarquin.
J'en ai tracé la peinture :
Puisse la race future
Me savoir gré du larcin!

Lucrèce eut une âme tendre,
Avec un cœur vertueux.
Tarquin ne put se défendre;
Et le défaut de s'entendre
Fit le malheur de tous deux.

Un jour, tout parfumé d'ambre,
Méditant d'heureux efforts,
Il la surprit dans sa chambre :
On n'avoit pas d'antichambre,
On n'annonçoit pas alors.

Lucrèce reste muette;
Mais, bientôt prenant un ton,
Elle court à sa sonnette;
Il en avoit en cachette
Exprès coupé le cordon.

A ses pieds il tombe : il jure
Qu'il sera respectueux;
Que sa flamme est vive, est pure....
On dit qu'en cette posture
Un homme est bien dangereux.

Tarquin devient téméraire;
Lucrèce a recours aux cris.
Elle tombe en sa bergère:
Le pied glisse d'ordinaire
Sur les parquets sans tapis.

Auprès d'une femme aimable
Il est des torts à punir.
Je ne sais s'il fut blâmable;
Il faut être bien coupable
Pour l'être au sein du plaisir!

Dans le courroux qui l'enflamme
Lucrèce cède au dépit:
On dit qu'elle en rendit l'âme.
Dans notre siècle une femme
A plus de force d'esprit.

Saint-Péravi.

LE MAL D'AMOUR.

ROMANCE.

J'étais le plus joyeux naguères
De mes folâtres compagnons;
J'amusois les jeunes bergères
Avec des jeux et des chansons.

Depuis le jour que je t'ai vue,
Pour moi les jeux n'ont plus d'attraits;
Brûlé d'une ardeur inconnue,
J'aime le calme des forêts.

Veux-je essayer sur ma musette
Un air léger, vif et joyeux,
Sous mes doigts elle ne répète
Qu'un chant plaintif et langoureux.

Mon cœur soupire dès l'aurore:
Le jour un rien me fait rougir;
Le soir mon cœur soupire encore;
Je sens du mal et du plaisir.

À ton nom seul, belle Égérie,
Un trouble secret me saisit;
Aux bois, aux champs, dans la prairie,
Partout ton image me suit.

Qu'au matin le rossignol chante,
C'est ta voix qui parle à mon cœur;
Trouvé-je une rose naissante,
De ta bouche c'est la fraîcheur.

Quelquefois je crois sous un chêne
Te voir mollement sommeiller:
Je respire ta douce haleine,
Je veux et n'ose t'éveiller.

J'envie aux volages Zéphyres
Les baisers cueillis sur ton sein:
Tout, jusqu'à l'air que tu respires,
À mon bonheur semble un larcin.

Tu t'éveilles; mon âme émue
Sent un trouble délicieux:
Sur toi j'aime à fixer ma vue,
Et crains de rencontrer tes yeux.

Dans ce voluptueux silence
Un soupir échappe à ton sein :
Plus hardi, vers toi je m'élance,
Et j'embrasse un fantôme vain.

Quelle que soit la maladie
Qui nuit et jour me fait languir,
J'en mourrai peut-être, Égérie,
Mais je ne veux pas en guérir.

LE MÊME.

LE SUBLIME POÉTIQUE.

A M. L'ABBÉ ARNAULD.

Qu'armés des foudres de la guerre,
Suivis de soldats indomptés,
Les Césars enchaînent la terre
Sous leurs drapeaux ensanglantés !
Heureux les mortels qu'Uranie
Dans le palais de l'Harmonie,
Place sur le trône des arts !
Le tems raffermit leur couronne,
Et dans la nuit qui l'environne
Il plonge celle des Césars.

Mais si les maîtres de la rime
Sont les arbitres des humains,
Un poëte élevé, sublime,
Est le roi de ces souverains.
Peignons aujourd'hui son empire,

O toi ! dont la verve m'inspire,
Arnauld, vole, sois mon soutien ;
De tes feux embrase ma veine ;
Dans mon cœur verse l'hippocrène ;
Que mon triomphe soit le tien.

Au sein de la terre qui s'ouvre
Par un pénible et long travail,
L'œil du vulgaire ne découvre
Que l'éclat d'un riche métail.
Cochin dans ses vastes ruines
Démêle les traces divines
Des arts engloutis par le temps ;
Et son active vigilance
Donne une seconde existence
A leurs chefs-d'œuvres éclatants.

Ainsi dans les tombeaux antiques
Des auteurs les plus renommés
Reposent les feux poétiques
Dont leurs cœurs furent allumés.
C'est de leurs urnes immortelles
Que jaillissent les étincelles
Dont s'embrasent tous mes esprits.
Cette vive et puissante flamme
De leurs cendres passe en mon âme,
De mon âme dans mes écrits.

Rempli d'Apollon qui m'agite,
J'échappe aux profanes regards ;
La passion me précipite
Dans le délire et les écarts :
Impérieuse souveraine,

L'Imagination m'entraîne ;
Sa force asservit ma raison ;
La fougue presse mes pensées ;
Et les figures entassées
Se soutiennent sans liaison.

C'est alors qu'auprès de l'Alphée,
Mêlant les lauriers et les fleurs,
J'en pare l'immortel trophée
Que ma main élève aux vainqueurs.
J'entends dans le camp des Atrides
Se joindre aux clameurs homicides
Que jette la fière Pallas
Les cris que des tours de Pergame,
Dans la colère qui l'enflamme,
Pousse le démon des combats.

Mon âme, alors trop resserrée
Dans l'enceinte de l'univers,
Rompt ses liens, s'envole, crée
Une chaine d'êtres divers :
Tant que l'enthousiasme dure
Ma voix commande à la nature ;
Elle s'agrandit sous mes mains.
Cesse t-il, mon trône s'écroule ;
Mortel je rentre dans la foule
Où rampent les foibles humains.

Si les défauts sont une dette
Attachée à l'humanité,
Je les ai ; mais je les achette
Par une sublime beauté.
Qu'au fameux chantre de la Grèce

Des Aristarques du Permesse
Reprochent un léger sommeil;
Sa muse, en merveilles féconde,
Franchissant les remparts du monde,
Est dans l'Olympe à son réveil.

Toujours un sublime poëte,
Que frappe un sublime sujet,
Imprime à l'ouvrage qu'il traite
L'esprit même de son objet;
Par des images énergiques
De ses modèles magnifiques
Il reproduit la vérité;
Et des beautés de la nature
Il présente moins la peinture
Qu'il n'offre la réalité.

Ainsi près d'un écrit sublime
S'effaçent les autres écrits;
Un esprit que le grand anime
Éclipse les autres esprits.
Telle dans une nuit tranquille
Des astres la clarté débile
Peut blanchir le trône des airs;
Mais quand le dieu du jour s'avance,
Les cieux, remplis de sa présence,
Ne sont que de vastes déserts.

Que les La Fares, les Chapelles
Cueillent les myrtes de Paphos;
Que le feu des roses nouvelles
Brille sur le front des Saphos:
Je chéris ce feuillage antique

Dont une muse pindarique
Couvre son front audacieux;
Et, m'élançant loin de la terre,
Dans la région du tonnerre
Je vais ravir le feu des cieux.

En vain la raison me retrace
De Phaéton le triste sort;
J'admire sa bouillante audace,
Sans être effrayé de sa mort.
Au repos obscur du vulgaire
Ma muse orgueilleuse préfère
Un sanglant, mais fameux revers.
Dans la folle ardeur qui m'égare
Tombons, s'il le faut, comme Icare;
Mais tombons du plus haut des airs.

Sous mes pieds foulant les étoiles,
La terre à mes yeux n'est qu'un point.
Du temps je déchire les voiles;
Mais bientôt le temps les rejoint.
Dans ce palais inaccessible,
Où des dieux la grandeur visible
S'offre sous des traits radieux,
Je chante : l'Olympe m'écoute,
Et mon hymne immortel ajoute
Un plaisir aux plaisirs des dieux.

A ma voix, de joie enivrée,
Latone me prend pour son fils.
L'aigle du tranquille empyrée
Sent calmer ses bouillants esprits:
Cédant au sommeil qui le presse,

Le poids de ses ailes s'abaisse,
De pavots ses yeux sont couverts;
Elle dort : de sa vaste serre
S'échappe le triple tonnerre
Dont le bruit remplit l'univers.

MALHEUR à l'ennemi barbare
Des divins accords de Phébus!
L'affreuse Erinnys lui prépare
Le sort du frère de Rhæcus
Du brûlant Etna qui l'accable
En vain ce tyran redoutable
Soulève les flancs calcinés;
Sous des montagnes entassées
Ses cent têtes sont écrasées,
Et ses cent bras sont enchaînés.

MAIS les amants de l'harmonie,
Immortalisés dans mes vers,
De ma sublime symphonie
Recevront les doctes concerts:
Pour eux le laurier du Permesse
Dans les cieux élève sans cesse
Un front des hivers respecté;
Et mes vers, tel qu'un trait rapide
Décoché par le bras d'Alcide,
Volent à l'immortalité.

BALZE.

EPIGRAMME.

Ça, m'aimez-vous un peu? voyons où nous en sommes
Dit Éraste à Doris. — Monsieur, de tous les hommes
Vous êtes le dernier que mon cœur choisira.
— Parbleu! j'en suis ravi; mon tour arrivera.

BOSDE.

CHLOÉ ET LE PAPILLON.

FABLE.

Sous un ciel serein et tranquille,
Au sein d'un champêtre séjour,
Loin des vains plaisirs de la ville,
Et loin des pièges de l'Amour,
Chloé, naïve, jeune et belle,
Voyoit couler ses jours heureux,
Aussi beaux, aussi simples qu'elle:
Là, dérobée à tous les yeux
Par les soins d'une tendre mère,
Chloé, sans désirs, sans regrets,
Respiroit un air salutaire
A ses mœurs comme à ses attraits.
Le vif éclat qui la colore
N'est que le teint de la pudeur;
Son oreille n'a point encore
Goûté le poison enchanteur
Des soupirs, des tendres alarmes;
Elle ignore qu'elle ait un cœur,
Et soupçonne à peine ses charmes.

Seule dans le fond d'un bosquet,
Près du cristal d'une onde pure,
Elle assortissoit un bouquet
Pour en composer sa parure :
La belle, d'un air enfantin,
Comparoit avec avantage
Le lis et la rose à son teint,
Et sourioit à son image.

Un papillon au même instant
Déployoit ses ailes légères,
Et de ses ardeurs passagères
Promenoit l'hommage inconstant :
Tout l'attire, et rien ne l'arrête;
Il parcourt d'un air de conquête
Tous les appas de chaque fleur :
Ici son audace indiscrète
De la timide violette
Caresse la vive fraîcheur;
Là, du sein de la tubéreuse,
Sa témérité plus heureuse
Presse l'orgueilleuse blancheur.
Aussitôt d'une aile infidèle
Il court à la rose nouvelle;
Il baise son bouton naissant;
Et, toujours brillant et frivole,
Il paroit, jouit et s'envole.

Chloé voit l'insecte éclatant;
Et sa parure, étincelante
D'azur, de pourpre et de rubis,
Enchante ses yeux éblouis :

Sa petite âme impatiente
Brûle aussitôt de s'en saisir;
Dans le vif transport qui l'agite
De son jeune sein qui palpite
S'échappe son premier soupir.

Aussi légère que les Grâces,
Du rival errant du Zéphyr
Elle poursuit long-temps les traces;
Souvent dans son vol incertain
Il s'arrête : la nymphe agile
Accourt, le guette, étend la main;
Mais le superbe volatile
Dans les airs s'élance soudain.
Tour à tour flattée et trompée,
Elle suit sa proie échappée.
L'infidèle se fixe enfin
Sur la belle et pâle jonquille.
On diroit que la tendre fleur
Ranime au gré de son vainqueur
Le foible éclat dont elle brille.
Du triomphe il goûte le prix.
Chloé vole, approche : il est pris.

S'agitant, débattant de l'aile
Pour briser sa captivité :
Rendez-moi, dit-il à la belle,
Ah ! rendez moi la liberté;
Rougissez de votre victoire.
Qu'attendez-vous de mes liens?
Mes ailes font toute ma gloire;
Quelque éclat, voilà tous mes biens;

Éblouir est ma destinée :
Je vis sans projet, sans amour,
Et mon existence bornée
N'est que l'amusement d'un jour.
A ces mots la nymphe ingénue,
S'attendrit pour son beau captif ;
Le trouble de son âme émue
Favorise le fugitif ;
Il s'échappe. Chloé soupire :
Sur les boucles de ses cheveux
Balançant son vol amoureux,
Voici ce qu'il ose lui dire :
Seule en ces lieux vous respirez,
Chloé, la paix et l'innocence ;
Bientôt, loin des jeux de l'enfance,
Dans le monde vous brillerez :
C'est là que vous rencontrerez
Un être frivole, infidèle,
Et paré de mille couleurs ;
Il voltige de belle en belle,
Ainsi que moi de fleurs en fleurs,
Et je suis en tout son modèle.
Ah ! si, vous laissant éblouir,
Vous brûlez un jour de jouir
De cette nouvelle victoire,
D'une si folle amibition,
Chloé, quelle sera la gloire ?
Vous aurez pris un papillon.

LE MÊME.

ÉLOGE DES VERS.

ODE.

MAUVAIS goût né de l'habitude,
Faux enchantement du lecteur,
Rime, mesure, vaine étude,
Le peuple goth fut ton auteur:
Non, tu n'es point la poésie;
D'un plus beau feu l'âme saisie
En prose s'énonce bien mieux;
Les vers dans des siècles barbares
Ont eu de nos aïeux ignares
Le nom de *langage des dieux*.

TEL est l'audacieux blasphème
Qu'on profère contre Apollon:
Eh qui? C'est Lamotte lui même,
Déserteur du sacré vallon:
Mais cette erreur qu'il nous propose
En vain de sa subtile prose
Emprunte un éclat spécieux;
Par la rime et par la cadence
Sur le Parnasse il a d'avance
Expié son tort à nos yeux.

CENSEUR de notre tragédie,
Il ose en ses réflexions
Croire qu'une prose hardie
Peut nous peindre les passions;

Que c'est violer la nature
Que d'asservir à la mesure
Et de rimer un sentiment,
Oubliant que c'est par ce charme
Qu'Inès communique l'alarme
Qu'elle éprouve pour son amant.

Quoi! de l'ode dont Polymnie
A ses amants nota les airs,
Il veut abjurer l'harmonie
Qu'elle doit au charme des vers!
Pindare, Anacréon, Horace
Ont donc abusé le Parnasse
Par leurs immortelles chansons,
J'entends Malherbe qui soupire
De voir qu'on ose de sa lyre
Dédaigner les superbes sons.

La sagesse des premiers âges
En vers voulut dicter les lois;
Digne prix des plus grands courages,
Les vers chantèrent les exploits:
Qu'on lise au temple de mémoire
Les noms consacrés à la gloire;
Calliope les a tracés:
Tous ceux que son burin aimable
N'a pas gravés d'un trait durable
Sont peu lus ou sont effacés.

Art des vers, par quelle magie,
Au gré de tes sons enchanteurs,
L'emportes-tu sur l'énergie
Dont se vantent les orateurs?

Dans Rome, bravant la nature,
Octave, insensible et parjure,
La remplit de sang et d'horreurs;
Eh! qui ne sait qu'à l'harmonie
Du divin chantre d'Ausonie
Il ne put refuser des pleurs?

Marcellus, dont les destinées
Privèrent trop tôt l'univers,
Moins de larmes furent données
À ton trépas qu'à tes beaux vers.
O poésie! à ta puissance
Que peut opposer l'éloquence?
Quel miracle a-t-elle à citer?
Seroit-ce un fougueux Démosthène
Suivi d'un peuple qu'il entraîne,
Flots toujours prêts à s'agiter?

Ami né de la symétrie,
L'homme en recherche l'agrément;
Des merveilles de l'industrie
Seule elle fait l'enchantement.
A notre oreille la musique
Offre un mouvement symétrique
Des tons dont l'ordre fait les lois.
L'impression plus délicate
De cet ordre en beaux vers nous flatte,
Et sur l'esprit même a ses droits.

« Mais cet art frivole et pénible
« Est, dit-on, mécanique en soi;
« De plus d'un obstacle invincible
« Souvent l'esprit subit la loi:

« La cadence ou le sens vous gêne,
« Quelquefois la recherche est vaine
« D'un mot qui les serve tous deux;
« La rime à cette autre s'oppose,
« D'un autre qui plairoit en prose
« Le choix ne seroit pas heureux. »

O combien le sage est louable
Qui, s'abaissant à ce detail
Pour rendre la sagesse aimable,
N'en dédaigne pas le travail!
Des attraits d'Hélicon parée,
Il peut nous ramener Astrée.
L'homme va goûter l'équité.
Ainsi de la main de sa mère
L'enfant boit la liqueur amère
Par quelque douceur attiré.

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,
Il acquiert cette force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle, dans des canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle qui semble austère
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.

Non, le travail n'est point sensible
Quand la raison en est l'objet:
Qu'elle plaise en ton vers utile,
Qu'elle t'en dicte le sujet;

Médite, polis, remanie;
Des dons du dieu de l'harmonie
Aucun sans peine ne jouit:
C'est l'encens qu'Apollon désire.
A ce prix il prête sa lyre,
Et l'obstacle s'évanouit.

LAFAYE.

LE COCHE, ALLÉGORIE.

Jadis étoit un coche bien monté
Qui, franchissant le sommet du Parnasse,
Nous menoit droit à l'immortalité.
Quarante en tout y pouvoient avoir place:
Mais à quel prix? Chacun payoit pour soi
En bonne espèce, en rime bien sonnante,
Prose de poids, pièce de bon aloi,
Le tout suivant la taxe et la patente
Du dieu Phébus, qui, jusqu'au dernier temps,
Sans embourber, sans mauvaise aventure,
Sut équiper et mener la voiture.
En est-il las? des soins plus importants
L'occupent-ils? ou les dieux, par malice,
Ont-ils commis Momus à l'exercice?
Quoi qu'il en soit, Momus a pris le bail,
Et s'est chargé de tout cet attirail.
Le nouveau maître établit lois bizarres,
Fait bon marché des places, prend des arrhes
De tous venants, palots et tonsurés,
Et gros commis, et robins désœuvrés,

Et les amis de leurs amis encore,
Même histrions; tout est bon, tout l'honore.
Qu'apportoient-ils? Des pièces de billon;
Nulle monnoie au vrai coin d'Apollon.
Crédit aux uns, aux autres pleine grâce.
Le corbillard est-il plein? Il entasse
Dans les paniers leurs apprentis auteurs,
Petits goujats timbrés de leurs couleurs,
Auteurs forains avec espoir très-proche
D'être à leur tour introduits dans le coche.
Les voilà donc en route avec ballots,
Et leur bon guide agitant les grelots
De sa marotte : on roule; mais leur joie
Ne dure guère : et dès le premier pas
Le vrai chemin se perd, on se fourvoie,
On suit sentier qu'Apollon ne prit pas,
Contre rochers l'on marche, l'on tournoie:
Au premier choc l'essieu vole en éclats,
La masse croule et nos gens sont à bas.
Qui me rendra tous les cris lamentables,
Les jurements de ce peuple embourbé?
Sous son Homère et son livre de fables,
Bagage lourd, Houdart a succombé.
A l'aide! à moi! crioit ce bon aveugle.
Le commis borgne à ses oreilles beugle,
Maudit le jour qu'il quitta le comptoir
Pour s'embarquer dans l'ambulant manoir.
Le vieux syndic des bourgeois de Cythère,
S'évertuant pour sortir de l'ornière,
Pleure un habit de vieux velours tanné,
Qu'une sibylle au cancre avoit donné.
Ah! dégagez l'esprit de la matière,

Disoit un autre. A ce style inconnu,
Qui n'étoit pas entendu du vulgaire,
A son secours, hélas! qui fût venu?
Certain farceur voulut faire l'ingambe;
Les brodequins lui blessèrent la jambe:
C'est cet auteur chez les Suisses prôné,
Et de la farce encore enfariné.
Vous êtes là, petit Pharmacopole:
Chez votre père aviez pris une fiole,
Qui, se cassant, vous effleura la peau;
Mais n'avez plus besoin d'être si beau;
L'affaire est faite; oubliez le service,
Et retournez à votre bénéfice.
Détaillerai-je ici par les menus
De chacun d'eux les bosses, les blessures,
Tel que Virgile étale en ses peintures
Les coups portés aux soldats de Turnus?
Mon cher lecteur, à tes yeux je dérobe
Masques plus laids que n'étoit Déiphobe.
Mais que fait-on de messieurs du panier?
On les entend leur maître renier.
Jurez, leur dit Momus; cela console.
Puis en sifflant dans les airs il s'envole.

ROY.

L'AMOUR ET LES GRACES.

ODE.

A l'ombre d'un myrte fleuri,
Echappé des bras de sa mère,
L'Amour reposoit endormi,
Quoique l'Amour ne dorme guère.

Les Grâces jouoient près de-là
Sans le soupçonner au bocage :
Par malheur l'Amour soupira ;
Il n'en fallut pas davantage.

À l'aspect de ce jeune enfant :
C'est l'Amour, s'écrièrent-elles :
Fuir est leur premier mouvement ;
C'est celui de toutes les belles.

Cependant l'Amour est si beau !
Mais les Grâces sont si craintives !
N'importe, un sentiment nouveau
Rassure les trois fugitives.

Regardez ; quel air innocent
Se peint sur sa bouche vermeille !
Et puis que craindre d'un enfant,
D'un enfant surtout qui sommeille ?

Mes sœurs, est-il bien endormi ?
Dirent les Grâces en alarmes.
Peut-on réunir comme lui
Tant de malice et tant de charmes !

Gardons-nous de lui pardonner ;
Saisissons ses flèches cruelles :
Mais il faut d'abord l'enchaîner,
Car vous voyez qu'il a des ailes.

Elles approchent tour à tour,
Mais tout doucement, et pour cause :
Hélas ! pour éveiller l'Amour
Il faut souvent si peu de chose !

DÉJA l'Amour ne dormait plus :
Bientôt l'effet suit les menaces.
Il résiste... efforts superflus ;
On ne résiste point aux Grâces.

AH ! leur dit-il, point de courroux,
Brisez mes traits, séchez vos larmes ;
Puisque l'Amour est avec vous,
Il n'a plus besoin de ses armes.

PARTOUT, depuis cet heureux jour,
Des trois sœurs le dieu suit les traces :
Elles embellissent l'Amour,
Et l'Amour embellit les Grâces.

LIEUTANT.

LE JOUEUR DE GOBELETS.

CONTE.

ESCROQUILLARD, fameux escamoteur,
Dans un village, un beau dimanche,
Dressa son théâtre imposteur
Sur deux tréteaux que couvroit une planche ;
Puis au bruit du tambour il se fit annoncer :
C'est par ici, messieurs ; allons, prenez vos places,
Dans l'instant je vais commencer.
Tous mes benêts, pipés par ses grimaces,
De l'admirer ne pouvoient se lasser.
Après maints tours de passe-passes,
Ils ne savoient que dire et que penser.
Leurs yeux, frappés de ce rare spectacle
Prenoient pour autant de miracle

Chaque parole et chaque changement:
Ils ne concevoient pas comment
Sans y toucher, une muscade,
Par le pouvoir du seul commandement,
Alloit joindre sa camarade....
Allons, messieurs, à ce tour-ci:
Par la vertu de ma baguette
Je vais changer cet écu que voici
En plomb.... Partez.... La chose est faite;
Le voyez-vous? Çà, maintenant
Que le plomb redevienne argent;
Soufflez dessus... Chaque maroufle
Tour à tour de bonne foi souffle,
Et l'écu paroît de nouveau.
Ah! mon Dieu, Seigneur! que c'est beau!
Quel esprit! c'est pire qu'un homme
Que cet homme-là.... Çà, messieurs,
Leur dit Escroquillard, le temps m'appelle ailleurs.
A leurs dépens muni d'une assez bonne somme,
Son départ fut son dernier tour.
Le village long-temps parla de l'homme habile.

Que de villageois à la ville!
Que d'escamoteurs à la cour!

VADÉ.

CHANSON.

T'NEZ, monseigneur d'Orlians,
Vous qu'êtes ici ceyans,
Vous valez cent fois mieux
Que tous les dieux,

A c'mencer par Jupiter,
Et son frère qu'est dans l'enfer,
Et stilà qu'est dans les yaux
Pour faire enrager nos batiaux,
Et puis st' aut' grand farbricateur de combats
Qui met tant d' pauvres chrétiens à bas:
Stilà qu'a d'zaile au talon
Est un fripon;
Monsieur Pherbus
N' donne que des rébus;
Et c'morveux de dieu, beau comme le jour,
Nommé l'Amour;
Ah! c'est encore un petit animal
Qui ne se plait qu'à faire du mal:
Mamsell' Junon
Fait la Guenon;
Mames ll' Pallas,
On en est las:
Mais qu'dites vous d'mamsell' Vénus
Qui se marie aux premiers v'nus?
Quand ces dieux-là sont rassemblés,
Ça fait des cieux drôlement meublés
Pour q'ça fût beau, brillant et bon,
Faudroit à leu tète un Bourbon,
Com'vous, monseigneur; car, t'nez, j'vous l'dis
Où que vous êtes, c'est l'paradis.

LE MÊME.

CANTIQUE DE SAINT ROCH.

Approchez-vous, et que chacun écoute
Sur un vieux saint un cantique nouveau:
Le ton badin conviendroit mal sans doute
Sur un sujet et si noble et si beau:
Sur un air tendre
Faisons entendre
Comme à S. Roch
Le paradis fut hoc.

Ce fut d'un gros, grand, large et long village,
Que notre saint se trouva né natif;
De quatorze ans à peine avoit-il l'âge,
Qu'à Satanas il se montra rétif:
Le diable insiste,
Le saint persiste,
Et le lutin
Y perdit son latin.

Un pauvre un jour lui demanda l'aumône,
Transi de froid: car il geloit alors.
Soudain S. Roch se dépouille et lui donne
Manteau, culotte, et veste justaucorps.
Puis dans l'église,
Fut en chemise
Dont le devant
Flottoit au gré du vent.

Il souffloit fort, et la bise étoit froide:
Cette bonne œuvre alloit lui coûter cher;

Voilà S. Roch, tout transi, quasi roide,
Quoiqu'il fût dur du côté de la chair :
Maiste canaille,
Sotte marmaille
Le honnissoit
Et le vilipendoit.

Son cher papa, le voyant de la sorte,
A coups de canne accueillit ce cher fils.
S. Roch lui dit : Le diable vous emporte !
Pour Dieu j'ai fait présent de mes habits.
Ils sont, je gage :
Peut-être en gage ;
Dit le papa :
Mais nous allons voir ça.

S. Roch, voyant qu'il étoit difficile
De vivre là comme doit un chrétien,
Prit le parti d'abandonner la ville,
Et dans les bois s'enfuit avec son chien.
A leur substance,
La providence
Prenoit le soin
De fournir au besoin.

Monsieur son chien, élevé pour la chasse,
Le long du jour giboyoit dans les bois ;
Son caudebec leur tenoit lieu de tasse,
De son bâton il abattoit des noix ;
Mais une peste,
De ses jours, zeste !
Trancha le fil
Par un venin subtil.

Saint-Roch sentant venir sa dernière heure,
Dit d'un grand cœur son dernier *oremus ;*
Et puis adieu, mon pauvre chien, demeure,
Car pour ton maître il dit son *in manus,*
Exempt de blâme,
Il rendit l'âme
En bon chrétien
Dans les bras de son chien.

LE MÊME.

LES CHIFFRES EFFACÉS.

Sur le sable de ces rives,
Nos chiffres par toi tracés
Par les ondes fugitives
Furent bientôt effacés :
Mais cet amoureux emblème,
Malgré sa fragilité,
Dura plus que l'Amour même,
Qu'il avoit représenté.

Pezay.

AU RUISSEAU D'ÉPERNON.

L'histoire vante le Scamandre,
Depuis que ses bords désolés
Fument du sang qu'on vit répandre
A trente peuples rassemblés
Pour réduire une ville en cendre ;
Fougueux Danube, Escaut jaloux,
Où Mars entassa ses victimes,

Tombeaux des guerriers magnanimes,
Tout l'univers parle de vous :
Et toi qui fuis sous ces ombrages,
Qui, dans tes détours incertains,
Tantôt baignes nos pâturages
Ou viens arroser nos jardins,
Jamais le cristal de ton onde
N'a réfléchi d'affreux combats;
Tu n'as fait que du bien au monde :
Le monde ne te connoît pas.
Errant sous ce sombre bocage,
J'oublie, en moissonnant les fleurs
Qui tapissent ton frais rivage,
Et les hommes et leurs erreurs,
Leurs plaisirs qui coûtent des pleurs,
Leurs faux biens au-dessous du sage,
Et leurs puériles grandeurs.
Ruisseau pur, je dois à ta gloire
Le doux tribut d'une chanson :
Un seul couplet peut faire un nom,
Comme feroit une victoire;
Autant que le Tibre romain
On connoît la tendre Aréthuse;
On connoît les bords de Vaucluse
Autant que les rives du Rhin.
Mais, quoi! la naïade amoureuse
Baigne à la fois, dans ce vallon,
Des vainqueurs la palme orgueilleuse
Et le vert laurier d'Apollon;
Quand ton eau limpide environne
Les berceaux fleuris d'Épernon,
C'est pour rafraîchir la couronne

De l'heureux vainqueur de Tydon;
Son fils au sang froid de Turenne
Sait unir la fougue d'Hector :
Ce que fort bien il sait encor,
C'est séduire et chanter Climène,
C'est chasser à jamais l'ennui,
C'est rimer un conte facile,
Ce que Turenne, Hector, Achille
N'ont jamais su si bien que lui.

LE MÊME.

LE SORT DES FLEURS.

La fleur printanière
Qui naît la première
Au premier beau jour,
Tant qu'elle est nouvelle,
Voit Zéphir près d'elle
Soupirer l'Amour :
Mais par la rosée,
Qu'une autre arrosée
Vienne à s'entr'ouvrir;
Dès que sur sa tige
Ce dieu qui voltige
L'aperçoit fleurir,
La fleur printanière
Qui fut la première
Éclose en ce jour
A la plus nouvelle
Voit Zéphyr loin d'elle
Porter son amour.

LE MÊME.

LES QUATRE PARTIES DU JOUR.

LE MATIN.

Je vais donc voir lever l'aurore !
Par degrés l'Olympe se dore.
Que l'air est pur ! quelle fraîcheur !
Chaque bouton se change en fleur :
Qu'il est doux de la voir éclore !
Ah ! qu'il est doux de la cueillir !
Oui... Mais il faut, il faut encore
Qu'Amour nous donne à qui l'offrir.

LE MIDI.

Mais le soleil du sein de l'onde
Renaît pour éclairer le monde...
Quel vif éclat, à son retour,
Vient marquer les progrès du jour !
Pour offrir un abri plus sombre
Les rameaux semblent se croiser :
Oui... Mais, hélas ! que faire à l'ombre,
S'il faut tout seul y reposer ?

LE SOIR.

Sur l'aride sein des campagnes
L'ombre descend de nos montagnes.
Après un beau jour, quel espoir
De voir encor naître un beau soir !
La pudeur, la décence austère
S'effarouchent pendant le jour ;
Mais la beauté la plus sévère,
Le soir compose avec l'Amour.

LA NUIT.

Sous un azur semé d'étoiles,
Enfin la nuit étend ses voiles.
S'il faut aimer pendant le jour,
Que seroit la nuit sans l'Amour ?
En vain un sommeil salutaire
Suspend le cours de nos ennuis :
Ah ! pour laisser la vie entière...
Prends, Amour, prends encor les nuits !

LE MÊME.

ÉPITRE SUR LE COU,

A MADEMOISELLE **

Mon dieu ! que vous êtes cruelle
De me rappeler votre cou !
Vous savez bien que j'en suis fou,
Et que mon cœur me le rappelle.
Cou charmant, trop peu caressé....
On vante votre humeur badine,
Et votre séduisante mine,
Et ce joli nez retroussé ;
Mais moi, sur [illegible] cou que j'aime
Je préfère de m'arrêter.
Pour lui je saurois tout quitter,
Et j'oublirois votre esprit même.

N'est-ce pas un objet divin
Qu'un cou d'une aimable tournure ?

Quelle blancheur! quel doux satin!
De quels charmes il est voisin!
C'est entre la bouche et le sein
Qu'il fut placé par la nature.
On peut se donner des yeux doux,
Se faire une petite bouche;
Toutes n'ont pas, ainsi que vous,
Ces roses dont l'éclat me touche;
Telle chez Dulac va payer
Son teint qui doit tourner nos têtes;
Telle, au besoin, chez Laudumier,
A de belles dents toutes prêtes;
Le sein.... mais je n'ose appuyer:
Passons plus bas; pied ridicule,
Bien à l'étroit dans une mule
Peut nous paroître un pied léger:
Mais pour le cou, ma foi, mesdames,
Je défie un sénat de femmes
De pouvoir jamais le changer.
Aussi, sans entendre finesse,
Jeunes filles ont le cou nu
Dans l'âge heureux de la tendresse;
Mais quand la main de la sagesse
Vient tristement mettre un fichu,
Hélas! hélas! tout est perdu:
Adieu plaisir, adieu jeunesse.
Que de beaux jours, je m'en souviens,
Près de vous passés à Marseille!
Votre mère à nos entretiens
Venoit souvent prêter l'oreille;
Souvent elle me vit oser
Baiser vos mains en sa présence,

Jamais le cou .... tant ce baiser
Est un baiser de conséquence.
Trouvez un confesseur en France
Qui ne soit de mon sentiment:
Tous veulent inhumainement
Que le mouchoir de la décence
A nos yeux dérobe les cous.
Ah! les barbares sont jaloux.
Par ces messieurs-là, quand j'y pense,
Que de charmes nous sont ravis!
Lorsqu'on écoute leurs avis:
C'est nous qui faisons pénitence.

Les tourterelles, nous dit-on,
Aux amants servent de modèles:
J'en ai découvert la raison;
C'est que les cous des tourterelles
Sont nuancés comme l'Iris:
Tous les amants seroient fidèles,
Si tous les cous étoient jolis.
C'est la blancheur éblouissante
D'un cou superbement dressé
Qui rend Léda plus caressante;
Alors le dieu qu'elle a blessé
De ses faveurs lui paroît digne;
Elle baise le cou du cygne
Autour du sien entrelacé.

Avec quelle grâce touchante
Erre la main d'un jeune amant
Sur le cou de sa jeune amante!
Le cou renversé mollement

Rend la volupté plus piquante,
Le cou penché languissamment
Rend la douleur plus éloquente.

Ah! le vôtre, sans le flatter,
N'a pas besoin, pour enchanter,
De diamants, de pierreries;
A d'autres je ferois porter
Ces bagatelles si chéries:
J'aimerois mieux vous les ôter.
Oui, votre cou que j'idolâtre
Me poursuit partout dans Paris;
Je le trouve même au théâtre,
Où tant de cous sont réunis.
On en voit là de tous pays,
Et de tout rang, et de tout âge:
Cou voilé de prude sauvage,
Cou de coquette bien paré,
Cou de marquise pétillante,
Cou de financière brillante,
Cou d'actrice révéré,
Cou penché d'aimable indolente,
Cou rengorgé de présidente,
Cou de jeune épouse adoré;
Tous ces cous, me dis-je à moi-même,
Ne valent pas celui que j'aime.
C'est trop m'en occuper enfin;
Ne m'en parlez plus, je vous prie,
Ou je prends la poste au matin,
Et nuit et jour risquant ma vie,
Crevant vingt chevaux en chemin,
Je vais au fond de la Provence,

Même en dépit de votre main,
Baiser le plus beau cou de France.

BARTHE.

EPÎTRE A MON MÉDECIN,

SUR LE RÉGIME.

Docteur, avez-vous résolu
De prendre un ami pour victime?
D'un ton poliment absolu
Vous me commandez le régime.
Le régime! à moi, juste ciel!
Cet ordre est un peu dur à suivre;
Tout médecin est donc cruel,
Lors même qu'il nous laisse vivre!
Mais, que dis-je? si pour guérir,
Je dois contrister ma jeunesse,
Me brouiller avec le plaisir,
Et, redoutant jusqu'au désir,
Avec respect voir ma maîtresse,
Voir des roses sans les cueillir;
Ah! vivre ainsi pour la sagesse,
Est-ce donc vivre? c'est mourir.
Permets qu'à mon tour je te blâme.
Quoi! dormir la nuit tristement
Comme un mari près de sa femme!
Quoi! poëte, convive, amant,
Dormir à mon âge! comment?
Le sommeil est la mort de l'âme.
Cependant, s'il faut déroger,

Et dormir comme un automate,
Écoute, moderne Hippocrate,
Avec toi je puis m'arranger.
Le jour on voit tant de misères,
De protégés, de protecteurs,
Des sots flattés, des sots flatteurs,
De petits Crésus éphémères,
Des femmes à petits mystères,
Des fats aux petits airs de cour,
De petits valets mercenaires!...
Docteur, je dormirai le jour.

Ce qui te coûte une parole
Me coûte à moi mille regrets;
Il faut, dis-tu, que désormais,
Tandis que la faim me désole,
A la table de nos gourmets,
Je ne juge des meilleurs mets
Que par l'odeur. Le joli rôle!
Il faut qu'étalant sa gaîté,
Son teint fleuri, son opulence,
Monsieur l'abbé, toujours fêté,
Décide en maître à mon côté
Sur les vins d'Espagne ou de France;
Et, me prêchant fort l'abstinence,
Les boive encore à ma santé!
Par respect pour la médecine,
Il faut enfin voir de beaux yeux
Teint de rose, piquante mine:
Disons plus: il faut voir Corine,
Lui plaire.... et trembler d'être heureux;
C'est là le coup qui m'assassine.

Barbare! ôte-moi donc mes sens,
Ces sens qui portent dans mon âme
Des désirs toujours renaissants,
Des plaisirs toujours ravissants;
Fais que la beauté qui m'enflamme
Cesse enfin de remplir mon cœur,
Sa voix, cet organe enchanteur,
Qui peint quelquefois l'amour tendre,
Et quelquefois l'amour boudeur,
Que je ne puisse plus l'entendre;
Que je ne puisse dans ma main,
En palpitant, serrer la sienne,
Fixer ma bouche sur son sein,
Sur sa bouche fixer la mienne!

On a de tout temps établi
Que nous n'avons qu'une seule âme;
Contre ce dogme je réclame;
Moi, j'en ai cinq, et les voici :
Une aux oreilles pour Racine,
Ou pour ce Rameau si divin;
Une pour la rose et le thym,
Ou pour l'haleine de Corine;
Une sans doute à chaque main,
Celle-là pour Corine encore;
Une au palais pour le bon vin,
Et dans les yeux une autre enfin
Pour tout un sexe que j'adore.
Mes âmes font tout mon bonheur;
Ah! je ne veux en perdre aucune :
Au lieu de m'en priver, docteur,
Si tu pouvois m'en donner une!

Tu ne sais pas à quels tourments
Ta funeste amitié me livre;
Laisse là, pour quelques instants,
Paris, ton deuil et tes mourants;
Allons en Perse; ose me suivre
Dans un serrail. Dieux! quel essaim
De jeunes et belles captives,
Voluptueuses, tendres, vives,
Au corps d'albâtre, au plus beau sein!
Plusieurs sur des sophas penchées,
Sortant du lit, entrant au bain,
Quelques-unes demi-couchées :
Que ne sommes-nous des sultans!
Mais vois-tu ces eunuques blancs,
Noirs, olivâtres, effrayants?
Infortunés, comme ils gémissent!
Près du plaisir, ils ne l'ont pas;
Ils touchent des yeux tant d'appas,
Hélas! et jamais ne jouissent!
Voilà pourtant le sort heureux
Auquel tu voudrois, ce me semble,
Me condamner; docteur affreux!
Achève, achève, et si tu veux
Me forcer à vivre comme eux,
Bourreau! fais que je leur ressemble.

Mets au régime, tu le peux;
Mets au régime, à plus d'un titre,
Ce prélat jeune, mais goutteux,
Qui va, sortant de son chapitre,
Sur un sopha poser sa mitre,
Et catéchise avec ferveur

Une beauté très-peu chrétienne
Qui, distraite sur son bonheur,
Voit jouer sa petite chienne
Avec la croix de monseigneur.
Au régime, encore au régime,
Ce duc, ce vieillard de vingt ans,
Le moins renommé des amants,
Indigne à jamais de l'estime
De toute femme à sentiments;
Un régime bien plus sévère
A ce jeune objet né pour plaire,
Qui, trop caressé des amours,
Se livre à leur douceur perfide,
Et, de voluptés trop avide,
Flétrit la fleur de ses beaux jours.
Deux mots enfin sur tes tablettes
Pour un docteur frais et vermeil
Admis à l'instant du réveil,
Admis à l'heure des toilettes.
On me le gâte, on le chérit;
De telle femme qu'il guérit
La reconnoissance est extrême,
Et du régime qu'il prescrit,
Il a, je crois, besoin lui-même.

Mais quel soupçon vient m'alarmer?
Je t'ai fait connoître Corine;
Voir ma Corine, c'est l'aimer;
Ta main, sur cette main divine,
Erra long-temps; j'en fus jaloux,
Et je fus près de te le dire;
Je te vis lui tâter le pouls,

Je te vis même lui sourire.
Depuis ce jour, j'ai remarqué
Que tu viens me parler sans cesse
Et d'air natal et de sagesse...
Traître ! te voilà démasqué :
Adieu, je cours chez ma maîtresse.

LE MÊME.

L'ENFANT BIEN CORRIGÉ,

CONTE.

Le pauvre Nicolas, tout courbé sous le poids
D'un énorme fagot, s'en revenoit du bois
Un soir, beaucoup plus tard qu il n'avoit de coutume.
En marchant il disoit, d'un ton plein d'amertume :
La bonne Marguerite est bien triste à présent !
Elle s'inquiète, elle pleure ;
Chaque moment
Lui paroît long, long comme une heure.
Antoine est triste aussi : c'est un si bon enfant !
C'est tout le portrait de sa mère.
Si les dieux nous aident, j'espère
Qu'il sera tendre et bienfaisant ;
Cet espoir est bien doux ! Mais voici que j'approche ;
Ils seront consolés quand ils me reverront ;
Comme ils seront joyeux ! comme ils m'embrasseront !
S'ils me faisoient quelque reproche,
Je leur dirai pourquoi j'ai tardé si long-temps ;
Au lieu de m'en vouloir ils seront bien contents.
Tout en raisonnant de la sorte
Nicolas arrive à sa porte ;

Il entre : il voit sa femme assise auprès du lit ;
Sur la traverse de sa chaise
Sa tête est renversée ; elle pleure et gémit.
Son fils est à genoux ; il tient, il presse, il baise
Sa main, qu'elle paroît vouloir lui retirer.
Cessez, dit Nicolas, cessez de soupirer ;
Me voilà bien portant... Est-ce ainsi qu'on m'embrasse ?
Vous ne me dites rien ! mon fils, tu ne viens pas
Te jeter dans mes bras ?
Une caresse me délasse ;
Tu le sais bien : viens donc. Ils veulent me punir !...
Ne boudez plus. Tenez, mettez-vous à ma place,
Voyez si je devois plus tôt m'en revenir :
J'avois fait mon fagot, je sortois du bocage ;
Il n'étoit pas encore absolument bien tard
Quand j'y vois arriver un malheureux vieillard
(Il est, je crois, de ce village
Que par notre fenêtre on aperçoit là-bas).
Il se traînoit à peine. A voir votre démarche,
Lui dis-je, patriarche,
Vous me semblez bien las.
Il me répond par un hélas
Qui me fait grand'pitié. Vite, je prends ma hache,
Je lui coupe un fagot : je ne le fais pas gros ;
Il ne l'eût pas porté : de deux harts je l'attache,
Et le mets sur son dos.
Il me remercie, et me quitte.
Je veux doubler le pas pour arriver plus vite :
La neige tient à mes sabots,
Et m'empêche... Mais quoi ! ma chère Marguerite,
Encore des soupirs, encore des sanglots !
Tu ne pardonnes point : tu ne m'aimes donc guère ?

Je ne l'aurois pa cru! Marguerite, à ces mots,
Le prenant par la main, lui dit : Malheureux père,
Pourrois-tu désirer d'être aimé de la mère
Du fils le plus méchant?
— Antoine méchant! lui! non, non; son caractère
Est bon; je le connois : il est encore enfant,
Il aime à folâtrer, c'est le droit de son âge :
Mais laisse faire, en grandissant
Il sera bon et sage.
— Dis plutôt cruel. — Non, je le promets pour lui.
Antoine, tu devrois le promettre toi-même:
Et tâcher d'apaiser une mère qui t'aime.
Mais, approche, dis-moi, qu'as-tu fait aujourd'hui
Pour la fâcher? Réponds, puisque je le demande...
Vous vous cachez, mon fils : la faute est donc bien grande!
— Très-grande, cher époux : mais il en est honteux;
C'est bon signe. — Dis-moi ce que c'est. — Tu le veux?
Tu seras fâché de l'entendre :
Mais enfin, tu le veux, tu le sauras. Ce soir,
Comme il m'ennuyoit de t'attendre,
J'ouvrois de temps en temps la porte, et j'allois voir
Si tu venois : une fauvette
Entre avec moi dans la maison,
Puis se blottit sur la couchette ;
Elle grelottoit; la saison
Est pour cela bien assez dure.
Je la réchauffois dans mon sein,
De mon haleine, et sous ma main;
Lorsque je vois entrer la fille de couture,
La petite Babet : la pauvre créature
En tombant sur des échalas
Dans sa vigne ici près s'est déchiré le bras;

Elle pleuroit, et sa blessure
Saignoit beaucoup. Ce n'est pas moi
Qu'elle demandoit ; c'étoit toi.
Voyant que tu tardois, et qu'elle étoit pressée,
Comme j'ai pu je l'ai pansée.
Pour la panser j'ai pris
Le baume du pot gris :
Est-ce bien celui-là ? me serois-je trompée ?
— C'est bon : après... — Tandis que j'étois occupée
A tout cela, ton fils, à qui j'avois donné
La fauvette à tenir, dans un coin s'est tourné,
Et puis... — Achève donc. — Et puis il l'a plumée.
— Quoi ! plumée ? — Oui, par tout le corps,
Hors les ailes pourtant. La porte étoit fermée :
Il a bien su l'ouvrir pour la mettre dehors.
Elle a volé : la malheureuse !
Elle voloit en gémissant ;
J'entendois sa voix douloureuse
Qui me saignoit le cœur... Nous aurons un méchant ;
Juge ce qu'il fera s'il devient jamais grand !
Voilà, mon bon ami, ce qui me désespère.
Aurois-tu fait cela quand tu n'étois qu'enfant ?
Moi qui disois à tout instant :
Mon cher Antoine aura la bonté de son père !
Aussi je l'aimois trop : que Dieu m'en punit bien !...
— Va, va, console-toi, ma chère,
Sèche tes pleurs, et ne crains rien ;
Il est là-haut une justice
Aux bons parents toujours propice ;
S'il doit être un méchant, les dieux nous l'ôteront.
Non, jamais ils ne permettront...
Approche-toi, mon fils ; viens, et que je t'embrasse,

Que je t'embrasse, hélas! pour la dernière fois.
Tu fais bien de pleurer : je pleure aussi, tu vois.
Mets ta main sur mon cœur, tiens, c'étoit là ta place :
Car je t'aimois, Antoine, et c'étoit mon bonheur.
Je ne t'aimerai plus... Oh! si fait, j'ai beau dire,
Je t'aimerai toujours; ce sera ma douleur.
Ciel! j'aimerai donc un... j'ai peur de te maudire.
Il faut les ramasser les plumes de l'oiseau,
Et les pendre à ce soliveau;
Ramasse-les, ma femme.
Quand nous l'aimerons trop nous les regarderons;
En les regardant nous dirons :
Il ne faut point aimer une aussi méchante âme.
Ce pauvre oiseau, mon fils, (reste sur mes genoux)
Ce pauvre oiseau crois-tu que la seule froidure
L'ait amené chez nous?
Non; c'est l'auteur de la nature
Qui le mettoit entre nos mains :
C'étoit nous ordonner de lui sauver la vie :
Il prend soin des oiseaux tout comme des humains.
Et vous l'avez plumé! S'il me prenait envie
De vous envoyer nu passer la nuit au froid;
Vous m'en avez donné le droit;
Vous n'auriez point à vous en plaindre :
Mais je serois méchant, je vous ressemblerois,
Et plus que vous j'en souffrirois...
Ne tremble point, mon fils; va, tu n'as rien à craindre,
Car je sens que je t'aime, et t'aimerai toujours,
J'espérois que dans la vieillesse
De ta mère et de moi tu serois le secours;
Et tu veux abréger nos jours
Par les chagrins et la tristesse!

— Ah ! maman... ah ! papa... baisez-moi de bon cœur ;
Non, vous ne mourrez pas de chagrin, de douleur ;
Tout le bien que je pourrai faire,
Je vous promets, je le ferai ;
Je serai bon enfant, je vous ressemblerai.

Aisément un père, une mère
Se laissent attendrir : Antoine eut son pardon.
Il tint sa promesse ; il fut bon.
Il fut si vertueux, si sage,
Qu'on le montroit dans le canton
A tous les enfants de son âge.
Un jour, qu'il regardoit tristement au plancher,
Sa mère, qui le vit, alla prendre une échelle :
Monte, mon fils ; monte, dit-elle,
Et va promptement détacher
Les plumes de l'oiseau : c'est là ce qui t'afflige ;
Jette-les au feu, ne crains rien ;
Ton père le veut bien.
Tu le veux, n'est-ce pas ? — Oui. — Jette-les, te dis-je,
Et qu'il ne reste aucun vestige...
— Non, maman, je les garderai :
A mes enfants, si Dieu m'en donne,
En pleurant je les montrerai,
Et leur dirai :
Un jour je fus méchant, et maman fut trop bonne.

Lemonnier.

AUTRE.

LES ABRICOTS.

Un homme étoit propriétaire
D'un assez grand jardin fruitier :
Fort beaux arbres en pleine terre,
Arbres fort beaux en espalier.
Au printemps chaque abricotier
Donne sa fleur ; puis le fruit noue,
Puis petit à petit
Il s'augmente et grossit.
Il vient un vent fort qui secoue
Tous les abricotiers : vous jugez que le fruit
Tombe à terre comme la grêle ;
Il en tombe au moins la moitié.
Notre homme se lamente à vous faire pitié.
Un vieux jardinier qui se mêle
De raisonner (des vieilles gens
C'est là le plus grand des talents)
Lui dit : Pourquoi pleurer, mon maître ?
Ouvrons ces fruits tombés, et vous allez connoître
Que le coup de vent est heureux.
Voyez-vous ? ils sont tous véreux ;
De l'arbre ils mangeoient la substance,
Et ne pouvoient venir à leur maturité.

C'est le vent de l'adversité
Qui fait des faux amis disparoître l'engeance.

LE MÊME.

L'AMITIÉ.

J'ai le visage long, et la mine naïve ;
  Je suis sans finesse et sans art
Mon teint est fort uni, ma couleur assez vive,
  Et je ne mets jamais de fard.
Mon abord est civil ; j'ai la bouche riante ;
  Et mes yeux ont mille douceurs ;
Mais quoique je sois belle, agréable et charmante,
  Je règne sur bien peu de cœurs.
On me proteste assez ; et presque tous les hommes
  Se vantent de suivre mes lois.
Mais que j'en connois peu, dans le siècle où nous sommes,
  Dont le cœur réponde à la voix !
Ceux que je fais aimer d'une flamme fidèle
  Me font l'objet de tous leurs soins.
Quoique vieille, à leurs yeux je parois toujours belle ;
  Ils ne m'en estiment pas moins.
On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître
  Où l'on voit la prospérité.
Cependant il est vrai qu'on ne me peut connoître
  Qu'au milieu de l'adversité.

PERRAULT.

ÉPITAPHE.

Ici gît l'égal d'Alexandre,
Moi : c'est-à-dire, un peu de cendre.

VARSE.

LES SENS.

J'ai bu du vin chez Silène,
J'ai senti parfums et fleurs;
J'ai vu les yeux de Climène,
J'entends ses accents vainqueurs :
Le plaisir en est extrême...
Mais auprès d'elle je sens,
Que le toucher, quand on aime,
Est le plus parfait des sens.

LES DEUX ENFANTS.

FABLE.

Un jour Perrinet et Colin,
Deux enfants de même âge, entrés dans un jardin,
S'égayoient à la promenade,
Et sous des marronniers faisoient mainte gambade.
Ils trouvèrent sur le gazon
Un fruit plein de piquants, fait comme un hérisson.
Colin le ramassa. Son petit camarade
Le crut un sot : Tu tiens, dit-il, un mets
Des plus friands pour les baudets;
C'est un chardon, et ton goût est étrange.
Pour moi je vois des pommes d'or;
Voilà mon fait, et la main me démange.
Perrinet à l'instant se saisit d'une orange,
Et croit posséder un trésor :
La couleur du métal que l'univers adore
Séduit jusqu'aux enfants. Celui-ci, bien joyeux,

Admire un si beau fruit, et s'imagine encore
Qu'il est d'un goût délicieux.
Il y fut attrapé notre petit compère,
Car cette orange étoit amère.
Aussitôt qu'il en eut goûté,
Il la jeta bien loin. Colin, de son côté,
S'était piqué les doigts; mais sa persévérance,
Surmontant la difficulté,
Trouve un marron pour récompense.

Ce marron hérissé figure la science
Qui sous des dehors épineux
Cache d'excellents fruits; tandis que l'ignorance
Sous une riante apparence
Produit des fruits amers, et souvent dangereux.

RICHER.

L'ATTENTE.

ROMANCE.

Il ne vient pas! et toujours je l'attends:
Ma voix l'appelle, et mon cœur le souhaite;
Le moindre bruit bouleverse mes sens;
Au moindre son, mon oreille inquiète
Croit, mais en vain, distinguer ses accents;
Et tous les soirs en pleurant je répète:
Il ne vient pas!

Sans l'espérer, je l'attends chaque soir,
Et chaque soir au lendemain j'aspire.

Que de moments écoulés sans le voir!
Que de moments écoulés sans le lire!
Je veux bannir un amour sans espoir;
Mais le pourrai-je? Hélas! je le désire
Sans l'espérer,

Je le verrai demain peut-être enfin :
Ce doux espoir dans l'ivresse me plonge!
Que le temps pèse! Il volera demain;
Mais jusque là quel sombre ennui me ronge!
La nuit s'avance.... Hélas! jusqu'au matin
Dormons, dormons, puisque du moins en songe
Je le verrai.

LE MÊME.

ÉPIGRAMME.

Ne vantons plus les mœurs du bon vieux temps.
Ce siècle-ci ne vaut-il pas les autres?
On voit l'esprit jusques chez les traitants;
Nos chers abbés sont de petits apôtres....
De cent façons nous varions l'ennui;
Au lieu d'amis on a des connoissances,
Et nous nommons femme sage aujourd'hui
Celle qui craint de faire les avances.

MASSON DE MORVILLIERS.

AUTRE.

Un charlatant débitoit au marché
Certain onguent qu'il surfaisoit du double :
Par-là sambleu! dit un rustre fâché,
A nos dépens c'est pêcher en eau trouble;

L'hiver dernier vous l'avez moins vendu.
— D'accord! moi-même en ai l'âme peinée;
Mais cet onguent est d'huile de pendu,
Et les Normands ont manqué cette année.

LE MÊME.

AUTRE.

CERTAIN pasteur, exhortant ses ouailles,
Leur reprochoit de l'avoir déchiré.
Avec Alix, dit-on, dans des broussailles,
On m'a surpris en secret affairé:
O médisants! votre œil est éclairé
Sur mes défauts: vous oubliez les vôtres!...
Las! qui m'a vu? — Moi, monsieur le curé.
— Pour toi, Colas, passe encor! mais les autres?

LE MÊME.

LA TEMPÊTE,

CONTE TIRÉ DE THOMAS MOURET.

DES matelots, consternés, abattus,
Jouets des vents et des flots en furie,
A leur secours rappeloient des vertus
Qu'on a surtout quand on craint pour sa vie.
Le moins dévot, contrit et repentant,
Se reprochoit ses honteuses fredaines;
Chacun juroit d'être plus pénitent,
A tous les saints promettoit des neuvaines;
Mais à leurs cris les saints disoient: *néant*.
Que faire enfin dans ce terrible orage?
Malgré son art, le pilote est à bout,

Un capucin grossissoit l'équipage,
Car ces messieurs vont se fourrer partout.
Les voilà donc aux pieds du vénérable,
Se confessant de leurs péchés passés,
Et plus encor se fustigeant le râble;
Mais quoique absous, bénits et bien fessés,
Ils sentent tous qu'ils vont souper au diable.
Un vieux marin se lève. — Eh! fi! mordieu!
Laissez-moi là toutes vos pantomimes!
Par des *salve* croyez-vous calmer Dieu,
Quand le vaisseau porte encor tous nos crimes?
Nous en avons chargé père Mathieu;
Jetons ce bouc au fond des noirs abîmes!....
Ce qui fut fait... Sensible à leur présent,
Le ciel s'apaise et la mer se repose.
Or, mes amis, malgré tout froid plaisant,
Croyons qu'un moine est bon à quelque chose.

LE MÊME.

L'AMANT DU SIÈCLE.

Près d'une belle on affecte un air tendre,
On rit, on pleure, on feint le sentiment:
Sa voix est fausse, on se plaît à l'entendre,
Et d'un défaut on fait un agrément:
En est-on las? on quitte brusquement;
En moins de rien l'affaire est terminée;
C'est une énigme: elle amuse un moment;
Mais tout est dit quand on l'a devinée.

LE MÊME.

LA BRAVOURE ITALIENNE.

Un Provençal, au Capitole un soir
Se promenoit la dague par derrière.
Tous les rieurs font cercle pour le voir;
A ses dépens on se donne carrière.
Seigneur françois, dit l'un, apprenez-moi
Si chacun porte ainsi l'épée en France?
Non, monsignor; mais il est bon, je croi,
Qu'où git l'attaque, on place la défense.

LE MÊME.

LEÇON DE POLITESSE.

Un Juif juroit, étendu sur la roue:
Passe un ivrogne; il monte à l'échafaud.
Oh! oh! dit-il, ce pauvre hébreu-là joue
A se damner: ce n'est ce quil lui faut.
Fils de David, c'est un fort grand défaut
Qu'ainsi jurer: mets un frein à ta langue;
Ne peux-tu pas mieux choisir ta harangue?
— Par Abraham! si je n'étois cloué,
Je t'apprendrois... — Tout doux, répond l'homme ivre,
Soyons polis; c'est peu d'être roué,
Il faut encor, mon frère, apprendre à vivre.

LE MÊME.

CONTE.

CERTAIN baudet franchit un cimetière :
L'herbe lui plut : le régal fut entier ;
Puis vint la soif : l'église étoit frontière ;
Il entre donc et boit au bénitier.
Or, le curé, qui disoit son psautier,
S'éveille au bruit. — Quelle action maudite !
C'est pour ton nez qu'on fit cette eau bénite !
Profanateur ! mais d'un bras vigoureux....
Ici caché... je t'attends, hypocrite ;
Et reviens-y, morbleu !... nous serons deux !...

ODE ANACRÉONTIQUE.

MUSE, donne-moi cette lyre
Que Sapho baigna de ses pleurs,
Pour chanter la jeune Thémire ;
Je vais la couronner de fleurs.

AMOUR, que ton flambeau m'éclaire
Autant qu'il a su m'enflammer ;
Amour, apprends-moi l'art de plaire,
Je tiens d'elle celui d'aimer.

PAR elle mon âme ravie
Sacrifie encore aux Amours ;
Thémire règne sur ma vie,
Et peut seule embellir mes jours.

DÉJA loin de moi la jeunesse
Fuyoit d'un pas précipité;
Mon cœur abattu, sans tendresse,
Gémissoit dans sa liberté.

L'AMOUR de la philosophie
Avançoit pour moi la saison,
Où la sombre mélancolie
S'honore du nom de raison.

QUELLE erreur! dans la solitude
Je passe les nuits et les jours;
Ah! peut-on donner à l'étude
Un temps que l'on doit aux amours?

JE vois Thémire, et dans mon âme
Le sentiment renaît soudain;
Ses yeux ont allumé la flamme
Qui vient de réchauffer mon sein.

EH! comment pourrois-je encore lire
Locke de ses rivaux vainqueur?
Je n'écoute plus que Thémire;
Ma seule étude, c'est son cœur.

NEWTON, c'est en vain que tu m'ouvres
Un chemin brillant dans les cieux;
Les grands chemins que tu découvres
Sont moins qu'un regard de ses yeux.

EH! que m'importe en un système
De trouver l'ordre et la clarté?
C'est dans le cœur de ce que j'aime
Que je cherche la vérité.

Une âme si belle et si pure,
Dont les vertus m'ont su charmer,
C'est pour moi toute la nature;
Aujourd'hui je ne sais qu'aimer.

Quel transport! quel beau feu m'anime!
Quel bonheur pour moi d'être amant!
Tout l'effort d'un esprit sublime
Vaut-il un tendre sentiment?

L'Amour a remonté ma lyre;
Ce dieu, d'Uranie est vainqueur;
Je ne chante plus que Thémire,
Tout mon esprit est dans son cœur.

Tanevot.

SONGE

A MADEMOISELLE ***

Oui, j'ai rêvé, charmante Éléonore,
Que vous étiez le dieu qu'on nomme Amour;
Mais par malheur la nuit fait place au jour,
Je vous revois, et l'erreur dure encore.

LES SEPT PECHÉS MORTELS,

IN-PROMPTU A MESDAMES ***

LA LUXURE.

MADAME DE M***.

Dût-il vous en coûter quelque peu d'innocence;
Un si joli péché doit-il vous alarmer?
Vous savez trop le faire aimer,
Pour ne pas lui devoir de la réconnoissance.

LA GOURMANDISE.

MADAME DE CH***.

En songeant à votre péché,
Et vous voyant les traits d'un ange,
En verité, je suis fâché,
De n'être pas quelque chose qu'on mange.

LA COLÈRE.

MADAME DE C***.

Sans vous défendre la colère,
Je vous obligerai, Philis, d'y renoncer;
Il ne vous sera plus permis de l'exercer
Que contre ceux à qui vous n'aurez pas su plaire.

L'AVARICE.

MADAME DE S***.

Quoique votre péché paroisse un peu bizarre,
Si vous vouliez il deviendroit le mien:
Iris, si vous étiez mon bien,
Je sens que je serois avare.

L'ORGUEIL.

MADAME DE M***.

L'ORGUEIL vous doit un changement bien doux;
Jadis il passoit pour un vice:
Depuis qu'il a le bonheur d'être à vous,
On le prendroit pour la justice.

LA PARESSE.

MADAME DE C***.

A la paresse, Iris, vous pouvez vous livrer;
Lorsque l'on est sûre de plaire,
On fait bien de se reposer;
Il ne reste plus rien à faire.

L'ENVIE.

MADAME D'***.

DUSSÉ-JE être trop indulgent,
A votre péché je fais grâce;
Ne faut-il pas que je vous passe
Ce que je sens pour vous en vous voyant?

DE CH.

INSCRIPTION D'UN ERMITAGE.

VIVEZ pour peu d'amis, occupez peu d'espace;
Faites du bien sur-tout; formez peu de projets.
Vos jours seront heureux; et, si ce bonheur passe,
Il ne vous laissera ni remords ni regrets.

WATELET.

LES CERISES RENVERSÉES.

POËME HÉROÏQUE.

CHANT PREMIER.

Je chante ce combat, où, tout couvert de gloire,
Damon, près du Pont neuf remporta la victoire,
Où son cœur généreux pour deux fois dix-huit sous,
Sut d'un peuple en fureur apaiser le courroux.

Muse, qui du clocher de la Samaritaine,
Vis de loin ses exploits, viens animer ma veine;
Viens m'apprendre comment ce héros indompté
Sut mêler la prudence à la témérité:
Conte-moi le péril où se trouvèrent prises
Les dames dont le char renversa les cerises;
Et dis-moi par quel art Damon sut ménager
La gloire du beau sexe, et vaincre le danger.

Le soleil, fatigué de parcourir le monde,
Précipitoit ses pas pour se plonger dans l'onde,
Et déjà du Pont-Neuf les enroués chanteurs,
Pour chercher à souper quittoient leurs auditeurs,
Lorsqu'en un char doré, deux dames arrêtées,
D'une troupe insolente indignement traitées.
Portèrent à Damon, du spectacle surpris,
En lui tendant les mains, leurs regards et leurs cris.
Là, cent voix de fausset dans les airs confondues
Leur crioient : Payez-nous nos cerises perdues

Que vos maudits chevaux, en voulant avancer,
Sur le pavé poudreux viennent de renverser.

En vain l'aimable Églé, du désordre troublée,
De son char exhortoit la criarde assemblée;
En vain elle essaya contre ces furieux
L'art de persuader qu'elle a reçu des dieux.

D'autre part, la Discorde, à la forte poitrine,
Prêtant des tons aigus à la troupe mutine,
Des halles du marché, par chemins différents,
De nouveaux bataillons épaississoient les rangs.
Damon voit le péril, entre au champ de bataille,
Monte sur une borne : Écoutez-moi, canaille,
Cria-t-il : on se tait. Chacun de tous côtés
Tient sur le harangueur ses regards arrêtés.
Tel on vit autrefois le chantre de la Thrace,
Par ses divins accents suspendre sa disgrâce;
Quand, respirant le sang, le carnage et l'horreur,
Des femmes pour le perdre accouroient en fureur;
Ou plutôt comme on voit sur les mers orageuses,
Bruire et s'entre-pousser les vagues écumeuses,
L'eau se lancer en l'air, les autans irrités
Exercer à l'envi leurs poumons agités;
Alors Neptune sort de ses grottes profondes,
Donne un coup de trident, calme, aplanit les ondes:
Ainsi l'on voit Damon, en élevant sa voix,
Rendre muets d'un mot cent gosiers à la fois.

Mutins, leur crioit-il, quelle brutale envie,
Dans un combat douteux vous fait risquer la vie!
Aveugles, vous suivez un aveugle courroux:
Vous attaquez Églé; quoi! la connoissez-vous?

Vous osez insulter son aimable cousine !
Pouvez-vous ignorer leur illustre origine ?
Ah ! si vous n'écoutez ni respect, ni raison,
Appréhendez du moins la mort ou la prison.

Le silence régnoit, et la troupe rétive,
A l'éloquent Damon se rendoit attentive,
Quand, les rênes en main, le coupable cocher,
Profitant du sermon, commença de toucher.
La troupe, à cet aspect, reprenant sa furie,
Laisse-là le prêcheur qui se démène et crie ;
Les valets vainement occupent le chemin,
Pour former une digue à ce peuple mutin.
Comme un torrent grossi par un nouvel orage,
Renverse arbres, rochers qu'il trouve en son passage,
Tout de même l'on voit ce peuple révolté
De la gent bigarrée abattre la fierté.
Mais c'est assez chanter, et, pour reprendre haleine,
Allons rêver un peu sur les bords d'Hipocrène.

CHANT SECOND.

Cependant la Discorde aux cheveux hérissés
A grands coups de serpent hâtoit les moins pressés.
La crainte, la pâleur, à son ordre rendues,
Environnoient déjà les dames éperdues ;
Et pour fixer le char, en guise de crampons,
S'allongeoient mille bras à pattes de chapons.
En vain l'adroit cocher, dégageant les portières,
Fait claquer son fouet de diverses manières ;
Cent autres bras nerveux secondant les premiers,
En gagnant les devants, saisissant les coursiers :

Tel on voit quelquefois sur la mer agitée
Par deux vents opposés une nef arrêtée.
Les palefrois fougueux, sous la main bondissants,
Rongeoient leurs freins dorés, d'écume blanchissants.
Champagne, l'Adonis des beautés subalternes,
Le Basque au pied léger, l'ornement des tavernes,
Picard, Lafleur, et vingt que je ne nomme pas,
Dans ce combat fameux signalèrent leurs bras.
Mais qui pourroit compter les cottes dégraffées,
Les collets déchirés, les têtes décoiffées,
Les claques, les soufflets, les coups de poing reçus,
Les coups de pied donnés bien plutôt qu'aperçus ?
Alors on vit, dit-on (n'importe qu'on le croie),
En l'air les mêmes dieux qu'Homère vit à Troie.
Là s'avance Junon d'un pas grave et réglé,
Et d'abord prend parti pour la craintive Églé :
Fuyez dans les enfers, vaines terreurs, dit elle ;
J'oppose à vos efforts ma présence immortelle.

D'AUTRE part, la Discorde et le terrible Mars
Dans le parti contraire armoient de toutes parts,
Quand Damon, rebuté de perdre ses paroles
Pour rendre le bon sens à tant de têtes folles :
Il faut, je le vois bien, dit-il, joindre à la fois,
Pour mieux persuader, le geste avec la voix :
Par ce bâton noueux la raison mieux prouvée
Se fera respecter. Puis, la canne levée,
Il saute en bas, il court. La déesse aux grands yeux,
Minerve, l'arrêtant : Quel transport furieux
T'agite en ce moment ! Écoute, lui dit-elle,
Voici le seul moyen de finir la querelle :
Ouvre ta bourse, cours, et d'un pas diligent

Va-t en trouver les chefs, offre-leur de l'argent.
C'est ainsi qu'autrefois Priam, quittant sa ville,
Fut racheter Hector des mains du fier Achille.
Elle dit. Et Damon, sans autre compliment,
Hausse la voix : Parlons d'un accommodement;
C'est Minerve elle-même à présent qui m'inspire :
Je paîrai le dommage, et que l'on se retire.
Pour la seconde fois les mutins confondus
Se taisent : leurs efforts demeurent suspendus.
A la tempête on voit succéder la bonace;
Le silence banni vient reprendre sa place.
Tel qui, le poing levé, répandoit la terreur,
Reste immobile, et sent ralentir sa fureur.
Tous étoient attentifs, quand un filou s'approche,
Et coudoyant Damon, met la main dans sa poche,
Tire la bourse, fuit comme l'adroit chasseur
Du jeune lionceau diligent ravisseur,
Qui, craignant le retour de la mère en furie,
Assure par sa fuite et sa proie et sa vie.
Le peuple de l'accord paroissant satisfait,
Veut voir joindre aussitôt la promesse à l'effet.
Tous entourent Damon : le captif équipage
Tout à coup délaissé, s'ouvre un libre passage;
Le prudent conducteur, du péril dégagé,
Touche les fiers coursiers, part sans prendre congé.

CHANT TROISIÈME.

Phébus, prêt à finir sa brillante carrière,
Lançoit obliquement quelques traits de lumière;
Des nuages confus la vaste obscurité
De ses derniers rayons éteignoit la clarté.

Églé fuyoit alors, du danger garantie;
Et laissoit à Damon achever la partie.
Pendant qu'autour de lui mille bras avancés
Demandoient à la fois d'être récompensés,
Il fouille en son bourson, n'y trouve rien, se trouble;
Il cherche dans sa poche, encor moins, pas un double;
Il cherche en l'autre poche, et dedans, et dehors,
Visite, tout confus, et veste et justaucorps,
Réitère vingt fois sa recherche frivole.
L'étonnement s'accroît, lui coupe la parole.
En cet état douteux il ne sait que choisir;
Fuir seroit le plus sûr : la peur le vient saisir :
Il demeure stupide en sa triste aventure.
La troupe s'en emeut, parle bas, puis murmure;
Puis élève la voix, et redouble ses cris.
Minerve accourt; Damon rappelle ses esprits,
Cherche à se dégager de la troupe profane,
Fait sur les plus hâtés pleuvoir les coups de canne.
Il se bat en retraite, et, gagnant le terrain,
Minerve à reculons le conduit par la main.
Il attrappe le quai : là réside un libraire,
Des nouveautés du temps riche dépositaire.
On y voit chaque jour, sur les bords étalés
De maint et maint auteur les titres ampoulés.
C'est là que s'arrêtant, d'une guerrière audace,
Damon aux plus hardis fait déserter la place.
La déesse l'anime en ce pressant besoin,
Guide ses coups, les pousse et de près et de loin.

Tel, assailli des chiens, lassé, mis hors d'haleine,
Est un fier sanglier acculé contre un chêne,
Qui, rappelant sa force en ce dernier combat,

A grands coups de défense atteint, déchire, abat.
Ainsi combat Damon, quand la foule imprudente
Renverse en se poussant la boutique savante.
Deux cents volumes neufs, en un tas ramassés,
Du parapet dans l'eau se trouvent dispersés;
Vieux et nouveaux, tout tombe, et le triste libraire
Voit voltiger en l'air son dernier exemplaire.
O fortune ennemie! où me vois-je réduit!
Jour malheureux, dit-il, plutôt funeste nuit!
O mes galants auteurs abîmés dans la Seine,
Écoutez mes regrets, venez finir ma peine!
Auteurs, qui du bon sens renfermiez les trésors,
Qui, sortant du palais, veniez parer nos bords,
Pourquoi, précipités jusqu'au plus creux de l'onde,
N'êtes-vous pas témoins de ma douleur profonde!
Quel magique pouvoir dans le siècle à venir
De vos noms oubliés fera ressouvenir!
Ainsi se lamentoit le malheureux libraire.
Telle on voit Philomèle en un bois solitaire
Faire entendre aux échos, par ses douloureux cris,
Qu'un cruel laboureur a ravi ses petits.

Mercure en ce moment vers la voûte étoilée,
Pour boire le nectar, reprenoit sa volée,
Quand, l'oreille attentive à ces lugubres sons,
Il reconnoit la voix d'un de ses nourrissons.
Sa tendresse s'émeut : du ciel il envisage
Du malheureux marchand le désastreux naufrage.
Il descend pour calmer l'excès de son ennui,
Et d'un vol suspendu plane au-dessus de lui.

Le marchand l'aperçoit : Favorable Mercure,
Équitable témoin de ma triste aventure,

Cria-t-il, tu me vois accablé de douleur;
Si jamais des marchands tu fus le protecteur,
Sois aujourd'hui sensible au coup qui me désole.
Mercure gravement prend alors la parole :
Je sais quelle est ta perte, et j'en ai du regret;
Mais du sort ennemi c'est l'injuste décret;
Ces chefs-d'œuvre galants dont tu pleures l'absence
Périssent presque tous au point de leur naissance,
Avortons malheureux dont le brillant destin,
Comme aux plus belles fleurs, ne dure qu'un matin.
Va donc, sans frapper l'air de tes plaintes funestes,
De tes auteurs noyés prêcher les tristes restes.
Descends : mais qu'aperçois-je? ô prodige nouveau!
J'en revois quelques-uns qui reviennent sur l'eau;
Le nombre en est petit : vois-tu comme à la nage
Un favorable vent les repousse au rivage;
Le reste sous les flots demeure enseveli,
Et justement mérite un éternel oubli.
Mais ne t'afflige point d'une perte légère;
Les bons sont échappés, j'y fais mettre l'enchère;
Même avant que la lune ait montré son croissant,
Un seul pour le profit t'en vaudra plus de cent.

Minerve, cependant du danger alarmée,
Pour dégager Damon parle à la Renommée :
Il nous faut de l'argent; Damon en a promis,
Lui dit-elle; dépêche, avertis ses amis;
Qu'ils viennent promptement, si son péril les touche.
La déesse aux cent voix met la trompette en bouche,
Fait retentir au loin les échos redoublés.
Parmi les spectateurs de tous lieux rassemblés,
Un ami de Damon l'entend, accourt, se presse;

Des coudes et des poings écarte, fend la presse :
Prends courage, Damon, dit-il, je viens t'aider.
Te faut-il de l'argent? tu n'as qu'à demander.
Minerve alors s'approche, et lui parle à l'oreille.
Il lui donne sa bourse. Ô subite merveille !
Cette paix où les dieux travailloient vainement,
La moitié d'un écu la fait en un moment.

Mademoiselle Chéron.

PORTRAIT HISTORIQUE

DU CHARLATANISME.

Je suis le bâtard de la Fable,
Et j'ai fait fortune en chemin;
De moi sort la race innombrable
Qui trompe en cent façons le pauvre genre humain.
J'ai le ton emphatique, avec un air capable,
J'excelle aux tours d'esprit, j'excelle aux tours de main.

Rien ne m'abat, rien ne m'arrête;
J'ai, pour créer de grands effets,
Plus d'art que de savoir, plus de front que de tête,
Plus de prestiges que de faits.
L'amour du merveilleux est un amour si bête!
Il voit ce que je dis, et non ce que je fais.

Tantôt je marche solitaire,
Et tantôt la foule me suit.
Je m'enveloppe du mystère;
Et je m'environne du bruit;

Le bruit en impose au vulgaire,
Et le silence à l'homme instruit.
L'Égypte à mon pouvoir rendit le premier culte;
Je fondai, sous le nom d'Hermès,
Cette philosophie occulte
Que j'enseignai sans cesse, et n'expliquai jamais.

Du séjour des hiérophantes
Je volai sur le mont Ida:
J'appris la chasteté des prêtres corybantes;
J'enlevai Ganymède, et séduisis Léda;
C'est moi qui couvai l'œuf que Jupin féconda.

C'est moi que tous les dieux prenaient pour interprète:
Minos, leur favori, m'appela dans la Crète.
Il avoit fait de justes lois;
Pour les diviniser il emprunta ma voix;
Je les fis arriver de la voûte éternelle;
Ma ruse n'étoit pas nouvelle;
Elle a réussi chaque fois.

Gnosse [1] admiroit alors un prodige plus rare;
Du fond du labyrinthe où le soupçon barbare
Tenoit emprisonné l'industrieux talent,
Dédale au haut des cieux parut avec Icare:
Je les suivis en l'air, et je dis en volant:
Le monde croira tout après ce vol brillant.

La renommée en amusa la Grèce.
Ce peuple étoit fin et moqueur.

---

1. La capitale de la Crète.

Mais il m'aimoit avec tendresse :
L'imagination disposoit de son cœur.
Il accueilloit avec ivresse
Le philosophe et l'imposteur :
Il fut l'ami de la sagesse ;
Mais il fut l'amant de l'erreur.

De Delphes la prêtresse antique
Me confia son temple et son pouvoir :
Doué de l'esprit prophétique,
Je faisois à travers un voile énigmatique
Luire les rayons de l'espoir.
L'espoir offre la seule image
Dont tout mortel soit enchanté :
C'est le seul bien que l'on partage
Sans choix, sans inégalité,
Et c'est le seul flatteur, je gage,
Qu'ait jamais eu la pauvreté.

Corinthe, Argos, Mycène accouroient pour entendre,
Pour lire sur mon front les oracles divins.
Le Spartiate seul osa n'y rien comprendre :
Il croyoit aux héros, et non pas aux devins.

Pour tenir tête à Démosthène,
J'allois sur la place d'Athène :
Du haut de la tribune, inspirer les rhéteurs :
Près du tonneau de Diogène
Je rassemblois les spectateurs.
Indigné de voir Antisthène,
Épicure, Platon environnés d'honneurs,
Je les représentai comme des suborneurs.

Chez le vieillard de Cos [1] et le dieu d'Épidaure [2]
Tout en courant je m'instruisis:
Trop près de la nature encore,
L'art étoit clair, simple et précis;
Pour m'illustrer je l'obscurcis.
J'avois deux méthodes suprêmes:
Mon savoir étoit en systèmes,
Et mes guérisons en récits.

De Pythagore un temps je fréquentai l'école:
Sa morale étoit triste, et sa diète folle;
De nombres, de calculs il hérissoit sa loi;
Tant de géométrie embarrassoit la foi.
Je cherchai près du Capitole
Un théâtre plus fait pour moi.

Là, présidant aux sacrifices,
A l'ombre des autels je cachai mes larcins;
Là, dominant sur les comices,
Je couvris de vertus d'ambitieux desseins;
Là, dirigeant les aruspices,
Je soumis aux oiseaux les vainqueurs des humains;
Là, consacrés par mes caprices,
Des poulets commandoient à l'aigle des Romains.
Mon art, long-temps après, éleva dans Médine
Ce pigeon qui tout bas conseilloit Mahomet:
Symbole des Amours, il vola, j'imagine,
Au paradis charmant que l'alcoran promet.

---

[1] Hippocrate.
[2] Esculape.

J'ai béni l'étendard des armes ottomanes :
J'ai fait de la fatalité,
J'ai fait de la stupidité
Les deux égides musulmanes.
Au palais des muphtis j'ai pleine autorité,
Mais je suis moins en liberté
Au divan des sultans, au harem des sultanes :
L'un est à la terreur, l'autre à la volupté.

J'ai l'esprit de chaque royaume :
Changeant selon le siècle et selon les pays,
Je m'en vais débitant des reliques à Rome,
Et des nouveautés à Paris.

Autrefois moliniste,
Ensuite janséniste,
Puis encyclopédiste,
Et puis économiste,
À présent mesmériste,
Attendant qu'un autre *iste*
Enfle bientôt ma liste,
Je reparois sans cesse avec des noms nouveaux,
Et ne fais que changer de place et de tréteaux.
Dans le siècle passé je redoutai Molière ;
À son nom encor je frémis.
Dans le siècle présent je redoutai Voltaire.
Rousseau, sans le vouloir, étoit de mes amis.
Au sénat d'Albion je joue un très-grand rôle ;
Mon zèle au peuple, au roi, se vend le même jour.
Puissant d'intrigue et de parole,
Je suis Cromwel, Chatam, Walpole,
Je suis Catilina, Cicéron tour à tour.

A L'AMÉRIQUE anglaise, encore un peu sauvage,
Je n'ai pu jusqu'ici faire accepter mes dons:
Mais j'en espère davantage
Depuis que le congrès invente des cordons.

DES papes quelquefois je colorai les bulles:
J'ai souvent embelli les récits des héros.
De nos contrôleurs-généraux
Je tourne aussi les préambules.
Je dicte à nos prélats de pieux mandements,
Des discours aux académies:
Sans être ému j'ai de grands mouvements;
Pompeusement j'orne des minuties:
J'ennoblis bien des inepties,
J'ennoblis aussi bien des grands.

J'AI plus d'un fauteuil en Sorbonne,
Plus d'une chaire à l'Université;
Mais ma première place est dans la faculté,
Et ma seconde auprès du trône.
Malheur aux souverains dont je suis consulté!
Jacques second pleura de m'avoir écouté:
D'un roi contemporain la grandeur colossale
Avoit trop ébloui ses yeux.
Je guidai par moment ce roi si glorieux:
Il empruntoit de moi sa marche théâtrale;
Mais le génie étoit son flambeau, son appui:
Qu'il représentoit bien la majesté royale!
Il jouoit d'après moi, gouvernoit d'après lui.

HELAS! qui n'aime un peu de pompe?
Le croiroit-on? le sentiment.

Ce langage si pur, si naïf, si charmant,
Le sentiment aujourd'hui trompe !
J'ai su le rendre faux, extrême, violent ;
Il se croiroit glacé s'il n'étoit pas brûlant.
J'apprends à l'éloquence à composer ses charmes ;
J'apprends à la douleur à prolonger ses larmes ;
J'apprends à Melpomène à gémir en hurlant.
Grands dieux ! que j'ai changé cette muse décente !
De vaines décorations,
Des cachots, des bûchers, des apparitions,
Voilà les ressorts que j'invente
Pour tenir lieu des passions.
Un drame n'est plus qu'un délire :
Il faudra désormais louer
Les Euménides pour l'écrire,
Les Gorgones pour le jouer.

Aux yeux d'un monde énergumène
Le naturel pâlit dans sa simplicité :
J'ai banni la raison de la société,
Et l'illusion de la scène.

En résumé, voici les traits
Auxquels on peut me reconnoître :
J'aime à parler, j'aime à paroître,
J'aime à prôner ce que je sais,
J'aime à grossir ce que je fais,
J'aime à juger, j'aime à promettre ;
J'annonce les plus beaux secrets ;
Je n'en ai qu'un, celui de mettre
Tous les sots dans mes intérêts.
Je les associe à ma gloire

En m'associant à leur bien :
Leur bonheur suprême est de croire,
Et m'enrichir voilà le mien.
Venez voir dans Paris tout l'or que j'accumule ;
Venez voir près de moi les badauds attroupés ;
Depuis la sainte ampoule ils y sont attrapés :
Ce François si malin est encor plus crédule.

Tous les peuples du globe, en vérité, sont fous !
Dans la coupe de la chimère
Avidement ils boivent tous :
Le François en riant boiroit la coupe entière.

CÉRUTTI.

LE ROI DE LA FÈVE,

LE LENDEMAIN DE SON RÈGNE.

Quand on est roi, l'on a plus d'une affaire ;
Voisins jaloux, arsenaux à munir,
Peuples hargneux, complots à prévenir,
Travaux en paix, dangers en guerre :
Ma foi, je crois qu'on ne s'amuse guère
Quand on est roi ;

Roi tout de bon ; car d'un roi pauvre hère,
Comme il en est, j'aime assez le métier ;
J'en ai tâté pendant un jour entier :
Ce jour-là je fis grande chère ;
Je ris, je bus, tout alla bien ;
Car il est un dieu tutélaire
Par lequel on fait tout, sans se douter de rien
Quand on est roi.

J'EUS des courtisans véridiques;
En dormant j'achevai des exploits héroïques;
Illustre à mon réveil, j'occupai l'univers.
Vraiment je fis des lois! je les fis même en vers...
En vers mauvais... Qui vous dit le contraire?
Certain marquis
D'un goût exquis
Les trouva tels sans me déplaire.
Il eût pour prix de sa sincérité
Sous un autre Denys perdu sa liberté:
On peut aux gens de bien accorder ce salaire
Quand on est roi.

POUR moi je n'en fis rien, car je suis débonnaire;
A votre avis pourquoi me serois-je fâché?
Vers et prose de roi sont mauvais d'ordinaire,
Et ce n'est pas un grand péché:
C'est le moindre qu'on puisse faire
Quand on est roi.

DIDEROT.

LES TOMBEAUX.

Au pied de ces coteaux, où, loin du bruit des cours,
Sans crainte, sans désirs, je coule d'heureux jours,
Où des vaines grandeurs je connois le mensonge,
Où tout, jusqu'à la vie, à mes yeux est un songe,
S'élève un édifice, asile de mortels
Aux larmes dévoués, consacrés aux autels:

Une épaisse forêt de la demeure sainte
Aux profanes regards cache l'austère enceinte.
L'aspect de ce séjour, sombre, majestueux,
Suspend des passions le choc impétueux,
Et, portant dans nos cœurs une atteinte profonde,
Il y peint le néant des plaisirs de ce monde.

Leur temple, vaste, simple, et des temps respecté,
Inspire la terreur par son obscurité.
Là, cent tombeaux, pareils aux livres des prophètes,
Sont des lois de la mort les tristes interprètes :
Ces marbres éloquents, monuments de l'orgueil,
Ne renferment, ainsi que le plus vil cercueil,
Qu'une froide poussière autrefois animée,
Et qu'enivroit sans cesse une vaine fumée.
De ces lieux sont bannis l'ambition, l'espoir,
La dure servitude et l'odieux pouvoir;
Là d'un repos égal jouissent l'opulence,
La pauvreté, le rang, le savoir, l'ignorance.
Orgueilleux, c'est ici que la mort vous attend!
Connoissez-vous... peut-être il n'est plus qu'un instant.
Cœurs foibles, qui craignez son trait inévitable,
Osez voir sans frémir ce séjour redoutable !
Parcourez ces tombeaux; venez, suivez mes pas,
Et préparez vos yeux aux horreurs du trépas!

Quel est ce monument dont la blancheur extrême
De la tendre innocence est sans doute l'emblême?
C'est celui d'un enfant qu'un destin fortuné
Enleva de ce monde aussitôt qu'il fut né :
Il goûta seulement la coupe de la vie;
Mais, sentant sa liqueur d'amertume suivie,

Il détourna la tête, et, regardant les cieux,
A l'instant pour toujours il referma les yeux.
Mère, sèche tes pleurs ; cet enfant dans la gloire
Jouira sans combats des fruits de la victoire.

Ici sont renfermés l'espoir et la douceur
D'un père qui gémit sous le poids du malheur.
Il demande son fils, l'appui de sa vieillesse,
L'unique rejeton de sa haute noblesse :
Il le demande en vain ; l'impitoyable mort
Au midi de ses jours a terminé son sort.
Sa couche nuptiale étoit déjà parée ;
A marcher aux autels l'amante préparée
Attendoit son amant pour lui donner sa foi ;
Mais la fête se change en funèbre convoi :
Calme-toi, jeune Elvire ; insensible à tes larmes,
Dans les bras de la mort Iphis brave tes charmes.

Quels sont les attributs de cet autre tombeau ?
Dans un ruisseau de pleurs l'Amour plonge un flambeau :
On voit à ses côtés les Grâces gémissantes
Baisser un triste front et des mains languissantes :
La jeunesse éplorée et les jeux éperdus
Semblent encor chercher la beauté qui n'est plus.
Quelle main oseroit en tracer la peinture ?
Hortense fut, hélas ! l'orgueil de la nature ;
Mais de cette beauté, fière de ses attraits,
Osons ouvrir la tombe et contempler les traits :
O ciel !... de tant d'éclat... quel changement funeste !...
Une masse putride est tout ce qui lui reste !
Vous frémissez....Ainsi nos corps dans ce séjour
D'insectes dévorants seront couverts un jour.

Hommes vains et distraits! quelle trace sensible
Laisse dans vos esprits ce spectacle terrible?
La même, hélas! qu'empreint le dard qui fend les airs,
Ou le vaisseau léger qui sillonne les mers.

Des sépulcres des grands voici la sombre entrée :
De quelle horreur votre âme est-elle pénétrée?
Tout est tranquille ici : suivons ces pâles feux;
Le Silence et la Mort règnent seuls en ces lieux.
La Terreur qui les suit, errante sous ces voûtes,
Ne peut nous en cacher les ténébreuses routes.
Descendons; parcourons ces tombeaux souterrains,
Où, séparés encor du reste des humains,
Ces grands, dont le vulgaire adoroit l'existence,
Ont voulu conserver leur triste préséance.
De l'humaine grandeur pitoyables débris!
Eh! que sont devenus ces superbes lambris,
Ces plaisirs, ces honneurs, ces immenses richesses,
Ces hommages profonds... ou plutôt ces bassesses?...
Grands, votre éclat, semblable à ces feux de la nuit,
Brille un moment, nous trompe, et soudain se détruit.

À l'obscure clarté de ces lampes funèbres,
Sur ces marbres inscrits voyons leurs noms célèbres;
Lisons : Ci gît le Grand... Brisez-vous, imposteurs!
Hé quoi! des os en poudre ont encor des flatteurs!...
Je l'ai vu de trop près : dédaigneux et bizarre,
Il fut à la fois haut, rampant, prodigue, avare;
Sans vertus, sans talents, et dévoré d'ennui,
Il cherchoit le plaisir, qui fuyoit loin de lui.
De cet autre, ô regrets! l'épitaphe est sincère:
Il fut des malheureux le protecteur, le père;

Affable, juste, vrai, rempli d'humanité,
Il prévint les soupirs de l'humble adversité :
La patrie anima son zèle, son courage ;
Soubise, il eut enfin tes vertus en partage.
Des vrais grands par ces traits connoissons tout le prix ;
Mais leurs fantômes vains sont dignes de mépris.
Dans ces lieux un moment recueille-toi, mon âme...
Tombeaux, votre éloquence avec un trait de flamme
A gravé dans mon cœur le néant des plaisirs.
Cessons donc ici-bas de fixer nos désirs :
Tout n'est qu'illusion, d'illusions suivie,
Et ce n'est qu'à la mort où commence la vie.

Feutry.

LE SOCLE ET LA STATUE.

Oses-tu t'égaler à moi !
Disoit au socle une fière statue ?
Je porte mon front dans la nue,
Et je pose le pied sur toi,
Encore trop heureux qu'un jour je ne t'écrase !
— Plus de douceur et moins d'emphase :
Il te sied bien de m'insulter,
Être foible, injuste et superbe ?
Si je cessois de te porter
Je te verrois bientôt sous l'herbe.

Le même.

AUX NATIONS.

Cieux, terre, mers, faites silence :
Courbe-toi, vaste firmament :
Vous qui peuplez l'espace immense,
Globes, cessez tout mouvement.
A ma voix terrible, plaintive,
Nature, soyez attentive;
Êtres vivants, prosternez-vous :
L'Éternel m'inspire, me touche,
L'esprit saint parle par ma bouche ;
J'annonce le jour du courroux.

Tremblez... ce jour affreux approche ;
Il va consommer nos malheurs :
Prévenons un juste reproche
Par des vertus et par des pleurs.
Mais de mes sens quel feu s'empare ?..
La voûte des cieux se sépare,
Les fastes des temps sont ouverts :
Hélas !... mon âme en est frappée...
Je vois sous la tranchante épée
Le fil qui soutient l'univers.

Tombez... l'Éternel va paroître.
Malheureux, pourquoi vous cacher ?
Celui qui put vous donner l'être
Des antres peut vous arracher.
O vous qui braviez le tonnerre,
Philosophes, grands de la terre,

Qu'à ses yeux vous êtes petits!
Vos discours, vos grandeurs suprêmes,
Vos titres et vos vains systêmes
Sont pour jamais anéantis.

Eh quoi ! vous niez l'existence
D'un dieu souverain créateur!
Contemplez... voyez sa puissance;
Les cieux annoncent leur auteur.
Homme aveugle, ignorant superbe;
Depuis le cèdre jusqu'à l'herbe
Tout marque la divinité;
Ah! si votre cœur étoit juste,
Vous y verriez ce maître auguste
Dans l'éclat de sa majesté.

Ces insectes et ces reptiles
Que vous écrasez sous vos pas,
Parlez, philosophes futiles,
Se plaignent-ils de leur trépas?
Contre les lois de la nature
L'homme seul sans cesse murmure;
Il forme des vœux indiscrets:
Sois soumis... Dieu veut qu'on l'adore,
Que, sans la sonder, on ignore
La profondeur de ses décrets.

Aux désirs de la chair en proie
Tu combles tes iniquités;
La mollesse, la fausse joie
Sont tes seules divinités.
L'oppression et l'injustice,

L'inhumanité, l'avarice
Font sans cesse fumer l'autel ;
Sans cesse, victime sanglante,
L'innocence, foible et tremblante,
Y tombe sous le coup mortel.

Précédé du sombre mystère,
Et voilant son horrible front,
Je vois s'avancer l'Adultère
Que suivent la Honte et l'Affront :
Ministre de ce temple infâme,
Il partage l'encens, la flamme
Qu'on offre aux plus noirs attentats.
Rois, écoutez... Ces sacrifices
Creusent les vastes précipices
Où s'abîmeront vos États.

Quels prodiges mon œil découvre !
Les temps seroient-ils accomplis ?
Nations, la terre s'entr'ouvre...
Hélas ! nos destins sont remplis.
Enfant et destructeur du crime,
Un monstre ailé sort de l'abîme
Pour dévaster cet univers :
Dans le calice amer trempée
Je vois sa flamboyante épée
En frappant allumer les airs.

Les forêts, les villes s'embrasent,
L'Océan bouillonne, tarit ;
Les montagnes soudain s'écrasent,
Tout se consume, tout périt :

Vainement pour fuir ces ravages
Les humains cherchent les rivages ;
L'onde roule des flots de feux ;
Ces flammes sont leur sépulture,
Et bientôt l'aride nature
N'offre plus qu'un désert affreux.

O TERREUR ! ô cris ! je frissonne...
Serois-je au ténébreux séjour ?
La fatale trompette sonne,
Les éclairs seuls forment le jour :
Les éléments, les cieux frémissent,
Les tombeaux s'ouvrent et gémissent ;
Ils rendent les pâles humains...
Tremblants, ils détournent la vue :
Leur juge paroît sur la nue,
Et la Vengeance arme ses mains.

PAR quel aveuglement funeste
Persévérez-vous dans l'erreur ?
Cœurs endurcis !... un instant reste...
Frémissez d'une sainte horreur.
Pleurez, croyez-en mes alarmes,
Pleurez, et qu'un torrent de larmes
Puisse effacer tant de forfaits :
Gémissez, tombez dans la poudre...
Dieu terrible, suspends ta foudre,
Ou sur moi seul lance tes traits.

LE MÊME.

LA BRUNETTE ANGLAISE.

Je vais conter un miracle d'amour.
Peuple gaulois, chez vous on n'en voit guère:
Mettons plutôt la scène en Angleterre,
Sans indiquer l'époque ni le jour.

Certain baron, riche propriétaire,
Avoit pour fille une jeune beauté
Que je peindrois si j'étois téméraire:
Rendons hommage à la célébrité;
Risquons un trait, puisqu'il est nécessaire.
Brune elle étoit, mais si blanche, si claire,
Et sur ce fait elle eut tant de renom,
Qu'à tous propos les grands et la commune
Ne la nommoient que la piquante brune,
Et qu'à la fin on oublia son nom.

Le plus modeste, ou le plus fanfaron,
Tous s'adressoient humblement au baron,
Briguant l'honneur de devenir son gendre.
Chers chevaliers, disoit ce père tendre,
Vous avez tous également ma voix,
Et ma Brunette est libre de son choix:
Qu'un de vous plaise, et l'affaire est finie;
Je la lui donne avec la baronie.
Sur cet aveu chaque amant s'ingénie
A qui saura faire agréer sa cour:
Mais si l'amour éveille le génie,
Que l'opulence aide bien à l'amour!
Vingt fois la nuit se change en un beau jour.

On fait chercher dans toute la contrée
Ce que le luxe, à peine encor enfant,
Pouvoit offrir de plus éblouissant.

La lice s'ouvre, aux joûtes préparée;
Que de couleurs et d'aigrettes au vent!
Que de pavois et d'armures dorées,
De palefrois, de pages, de livrées!

De tant d'apprêts l'amour se rit souvent:
Tous nos galants perdoient leur étalage,
Non que Brunette eût l'âme si sauvage
Qu'un tendre amant n'y pût trouver accès;
Un soupirant, d'un tout autre parage,
A petit bruit avoit tout le succès.

Henri c'étoit le nom du personnage:
Sur son récit il avoit été page;
Pour le présent il étoit bachelier;
Bien fait de corps, d'agréable visage,
Poli, discret, bien disant, et fort sage
En apparence; en homme du métier,
Pour le besoin, il savoit manier
L'épieu, la lance, ou bien la hallebarde;
Musicien, décorateur ou barde;
Enfin, à tout il savoit se plier,
Et, qui plus est, faisoit tout avec grâce.

Dire comment il eut assez d'audace
Pour expliquer ses désirs amoureux.
On ne le sait: peut-être que les yeux
D'un feu secret trahirent le mystère.

On les comprend, on rougit, on est fière ;
On s'arme enfin de dédains affectés :
Mais l'amant plait, les yeux sont écoutés ;
On leur répond, et voilà la manière.
Un temps se passe en ces muets discours ;
Mais pourroit-on se taire ainsi toujours ?

On lâche un mot ; un soupir l'accompagne,
Et ce soupir est bientôt répondu.
Les billets doux de trotter en campagne !
Baiser surpris, et puis baiser rendu,
Mais chastement ; car une flamme honnête
Ne souffroit rien qui ne fût très-décent ;
Ce n'est pas peu ; le pas étoit glissant :
On se trouvoit très-souvent tête-à-tête.

Sous un vieux chêne, écarté du château,
Se dérobant à la foule importune,
La belle alloit tous les soirs, sur la brune,
En grand secret trouver le jouvenceau.
Quand l'un des deux, par fortune contraire,
Au rendez-vous se voyoit arraché,
Un mot d'écrit, dans le chêne caché,
Éclaircissoit tout le nœud de l'affaire.
De ces billets on devine le tour ;
Mais il en tombe aux mains de la Brunette
Un dont elle eut raison d'être inquiette.

« Attendez-moi jusqu'au déclin du jour ;
« N'y manquez pas. Le sort me persécute ;
« À ses rigueurs, désormais tout en butte,
« Je dois vous voir pour la dernière fois. »

Qu'on se figure une amante aux abois;
Un coup de foudre eût été moins terrible.
Elle eût crié, mais elle étoit sans voix,
Sans mouvement, comme un marbre insensible;
Sortir de là lui devient impossible;
Tant que la nuit ayant voilé les cieux,
A pas de loup Henri vient en ces lieux.
Elle l'entend, se lève, elle s'efforce.

BRUNETTE.

Vous me quittez, Henri? qui vous y force?

HENRI.

Hélas! madame, un ordre rigoureux,
Mais juste; enfin il condamne un coupable.

BRUNETTE.

Coupable! vous! Vous êtes malheureux,
Mais d'un forfait vous êtes incapable;
Je vous connois....

HENRI.

Vous me connoissez mal:
Je ne saurois prétendre à l'innocence;
J'ai contre moi le fait et l'évidence,
Et suis réduit, par un édit fatal,
A vous quitter.

BRUNETTE.

Je puis être déçue....
Je doute encore, et ne crois point faillir,
Qu'une âme noble, en vous je l'ai connue,
Par des forfaits ait voulu s'avilir.
Les passions égarent la jeunesse;
Un mouvement de colère, une ivresse,
Suivis bientôt d'un juste repentir,
Vous auront fait....

HENRI.

Excusez mes foiblesses,
D'un voile adroit couvrez en bien l'horreur:
Votre bonté redouble mon malheur.
Je suis banni; je pars.

BRUNETTE.

Et tu me laisses!
Et tu me crois lâche au point de rester,
Lorsqu'un arrêt te force à me quitter!
Connois-moi mieux, Henri. Tu sus me plaire
Par des dehors séduisants pour mon cœur:
Je te croyois .... et je te crois sincère;
Tu ne saurois n'être qu'un imposteur.
De la vertu cette image fidèle,
Que tu traçois avec tant de candeur,
Tu la voyois dans le fond de ton cœur,
Et tu l'aimois en la peignant si belle.
Coupable ou non, l'ascendant est trop fort;
Rien ne nous peut séparer que la mort,
Et je te suis....

HENRI.

Vous, madame! me suivre!
Abandonner un père à sa douleur,
Et renoncer à cet état flatteur
Pour tous les maux à qui le sort me livre!

BRUNETTE.

Arrête, Henri; cesse de m'éclairer:
Je sais quel cœur je vais désespérer;
Le mien frémit d'un coup si nécessaire,
Mais il me faut abandonner mon père.
Quant à l'éclat qui me suit en ces lieux,
Ce vain bonheur, qui n'est que pour les yeux,

Je ne perds rien quand je le sacrifie.
Tu fus toujours l'unique bien pour moi;
Que je te suive, et je trouve avec toi
Mon bien, mon rang, mon faste et ma patrie.

HENRI.

Quoi! vous me suivre au milieu des forêts,
Qui désormais seront mon seul asile!

BRUNETTE.

T'aimé-je donc pour vivre en un palais,
Pour ne jouir que d'un destin tranquille?
Je t'aime, Henri; ton sort sera le mien.

HENRI.

Vous le voulez, mais le pourrez-vous bien?
Je dois ici faire un tableau sincère;
Ne croyez pas que ma bouche exagère
Pour engager ce courage à mollir
Les maux affreux qui me vont assaillir.
Je vais finir ma trame languissante
Parmi la faim, la soif et l'épouvante,
Parmi des ours et des monstres affreux,
Et des humains plus détestables qu'eux.
Je vais....

BRUNETTE.

Hé bien! j'y serai ta compagne.
Trouve un asile au creux d'une montagne;
Lorsque excédé de travaux et de soins
Tu chercheras un sommeil salutaire,
Ta sûreté, ton repos, tes besoins
Sont à ma charge, et j'en fais mon affaire.

HENRI.

Mais il faut donc vous armer....

BRUNETTE.

Il le faut.

Va me chercher ce qui m'est nécessaire,
Et ne crains pas que mon bras en défaut
Manque à frapper qui te sera contraire.

HENRI.

Il faudra donc couper ces beaux cheveux;
Ils trahiroient votre sexe, et je pense
Qu'on doit au moins en imposer aux yeux.

BRUNETTE.

Tiens.... coupe-les.

HENRI.

Vous aurez repugnance
A déguiser ces traits si ravissants;
Sur tous les cœurs ils seroient trop puissants;
Il faut encor, pour sauver l'apparence....

BRUNETTE.

Va, ne crains pas que sur rien je balance,
Défigurons tous ces foibles attraits,
Et que je sois aux regards belle ou laide,
Je suis contente, Henri, si sous ces traits
Tu reconnois.. .

HENRI.

Encore un mot : je cède.
Lorsqu'éprouvant mille maux à la fois
Vous fléchirez sous un destin contraire,
Du repentir attentive à la voix,
N'aurez-vous pas de reproche à me faire?

BRUNETTE.

Je t'en fais un, c'est de m'en soupçonner.

HENRI.

Ignorez-vous qu'on veut vous couronner?

Déjà partout la nouvelle est semée;
Un prince, épris de votre renommée,
Par ses agents demande votre main.

BRUNETTE.

Et tu serois chargé de m'y résoudre?

HENRI.

Oui, je le suis.

BRUNETTE.

Esclave lâche et vain,
Digne en effet de mon juste dédain,
Digne des fers, de l'exil, de la foudre,
Je vois ton but; il se montre à la fin!
Ose achever ; quel est ce souverain?
Qu'il se présente; il faut que je le voie,
Et que je montre à ses yeux le mépris
Que j'ai pour lui, pour celui qu'il m'envoie.
A vos ardeurs je réserve ce prix.

HENRI.

Vous le voyez qui se livre à la joie:
Rempli d'amour, à ses remords en proie,
Honteux, confus, tremblant, mais enivré:
Ce criminel, banni, désespéré,
Henri n'est plus; il me cède la place:
Richard, vainqueur des Celtes, le remplace.
Pardonnez-moi des soupçons odieux:
Trop prévenu contre un sexe adorable,
D'attachement je le crus peu capable;
Je le fuyois : je vous vois, et vos yeux
Me soumettant au pouvoir que je brave,
En un instant me firent votre esclave.
Sous un faux nom....

BRUNETTE.

Cesse de t'accuser,
Ou dans les fers, ou sous le diadème,
Henri, Richard, pour moi toujours le même,
De quoi te sert ici de t'excuser ?
Eh! pourroit-on s'offenser quand on aime !

CAZOTTE.

L'ENNUI.

ÉLÉGIE, QUI A CONCOURU POUR LE PRIX A L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX.

Une longue et morne indolence
Versoit sur ma frêle existence
Le noir poison de la langueur :
Mes jours perdus pour le bonheur
S'écouloient dans l'indifférence.
Un long ennui filoit mes ans ;
Sans désirs et sans espérance,
Tout sommeilloit, et mon âme, et mes sens.
Je disois : Sur ces monts que le pampre couronne,
Dans ce verger silencieux,
Je ne vois qu'un vert monotone
Qui lasse et fatigue mes yeux.
Jardins semés de fleurs, forêt, cabane obscure,
Cyprès, qui partagez le deuil de la nature,
L'ennui jette sur vous un crêpe ténébreux.
Oui, tout est mort pour moi : les champs sont sans culture,
Les arbustes sans fruits, et les prés sans verdure...
Gentils linots, passereaux amoureux,

Tendres ramiers, sensible Philomèle,
Oiseaux que le printemps rappelle,
Ah! loin de moi, soyez heureux!...
Quelle déité bienfaisante
Auprès d'une onde pure a planté ces ormeaux?
D'un vent léger l'haleine caressante
Incline mollement leurs flexibles rameaux.
Que je me plais sous ces berceaux!
Flore étale dans sa corbeille
Mille boutons éclos au souffle des zéphirs,
Les bluets enlaçant leurs gerbes de saphirs
A l'incarnat de la rose vermeille;
Du lis et du jasmin le calice argenté
Se marie aux rubis de la fraiche groseille :
Quel mélange d'odeurs! quelle variété!

Non loin de ces berceaux la diligente abeille
Du calice des fleurs extrait sa liqueur d'or :
La nature renaît; je puis jouir encor.

Mais quel vague désir, quelle pente secrète
Fixe mes yeux sur ce pavot naissant?
O fleur! que je te hais! Ton aspect languissant
A réveillé l'ennui dans mon âme inquiète.

Roses, le même jour vous voit naître et mourir,
Et le volage amant de Flore
Caresse le matin la fleur qui vient d'éclore,
Et que le soir verra flétrir.
Qu'est-ce que le bonheur qui ne voit qu'une aurore?...

Séjour du calme et de la paix,
Je te salue, ô réduit solitaire!

Que le marbre, le bronze et l'orgueil des palais
Insultent fièrement à ma simple chaumière;
Je goûte un doux repos sur un lit de fougère,
Et le remords s'agite sous le dais.

O vous, qui décorez mon humble solitude,
Charmez, livres chéris, ma longue inquiétude;
Vers séducteurs, que le désir
Dicte à l'amant d'Éléonore,
Pour la première fois amusez mon loisir...
Vains projets; tout nourrit l'ennui qui me dévore;
Je prends, laisse, reprends, j'ouvre, je ferme encore
Ces écrits que l'amour offre au dieu du plaisir.

Mais je vois Melpomène errante, échevelée,
S'égarer au hasard dans l'horreur des tombeaux,
Et du fond de leur mausolée
Évoquer l'ombre des héros.
Le sang de Rhadamiste et le festin d'Atrée
Vient dans mon âme imprimer la terreur;
J'embrasse avec transport l'urne du grand Pompée,
Et je partage la douleur
D'Iphigénie et de Thésée.
Orosmane frémit du coup qu'il a porté;
En vain sa bouche appelle encor Zaïre:
— *Zaïre! elle n'est plus...* Il se frappe, il expire
Sur ce cadavre ensanglanté.
Sur le bord d'un tombeau Sémiramis mourante
Fuit l'ombre de Ninus qui l'appelle aux enfers;
Le feu livide des éclairs
Découvre de son front le trouble et l'épouvante.

Quels cris aigus ! j'entends sa lamentable voix ;
Le sang à gros bouillons sort de sa bouche impure :
Mère, amante, tout à la fois,
Sa flamme trahissoit l'amour et la nature.
N'est-ce qu'aux cris du sang que mon cœur abattu
Reprendra sa vigueur première ?...
Dieux ! aux transports du crime, ah ! combien je préfère
L'émotion de la vertu !
Ces honteux préjugés que le vulgaire encense
Étendoient sur nos yeux le bandeau de l'erreur ;
O Rousseau, ta fière éloquence
Rappelle l'homme à sa grandeur,
La nature, long-temps flétrie ;
Par tes mâles accents dans nos cœurs retentit ;
Rousseau, tu fus sans doute un dieu pour ta patrie.
Mais que dis-je ? ô regrets ! Rousseau mourut proscrit,
Et Rousseau fut l'auteur d'Émile et de Julie.

Don précieux du ciel, sage philosophie,
Bien solide et parfait, charme de mes loisirs,
Rends à mes sens toute leur énergie ;
Rends-moi mon âme et mes désirs.
Mon bonheur sera ton ouvrage.
Que me sert d'être vertueux ?
Pour mon cœur il faut davantage ;
En m'apprenant l'art d'être sage,
Enseigne-moi l'art d'être heureux.
Contre la langeur qui me presse
Hâte-toi de me secourir,
O raison, tu ne peux que montrer ma foiblesse ;
La montrer est-ce la guérir ?
Ah ! je le sens, tu n'es qu'une chimère,

Un vide aliment de nos cœurs;
Sous ton nom, dans ton sanctuaire,
Nous n'encensons que nos erreurs.

VENANCE.

A M. AUGUSTE GAUDE,

EN RÉCLAMANT UN EXEMPLAIRE DE SES OPUSCULES.

Au chantre des amours j'adresse mon *Ennui*;
Mais pour rien tout *quêteur* veut avoir quelque chose:
Je vous donne un pavot, et j'attends une rose;
J'attends vos vers. Heureux dès aujourd'hui,
Je bénirai cette métamorphose,
Et dirai: Loin de moi mon sujet s'est enfui.

LE MÊME.

A M. H. DE GASTON,

OFFICIER DE CHASSEURS,

Qui avoit répondu, au nom de VENANCE, *à une Epître que lui avoit adressée M.* JOSEPH DE GASTON, *inspecteur-général des forêts.*

SALUT à vous, mon secrétaire;
Vaillant et tendre tour à tour,
Sachez vous battre, aimer et plaire,
Et sous le feutre d'un tambour
Voler des baisers à Glycère:
Vous êtes né pour la gloire et l'amour;
Mais croyez-vous qu'un jeune solitaire
Puisse aller au sacré vallon
Faire sa cour au dieu qu'on y révère,

Et surmonter son capuchon
Du myrte qu'on cueille à Cythère,
Ou des roses d'Anacréon?
Si, dans le boudoir d'Aspasie,
Quelque damné voluptueux
Chante l'amour et la folie;
Sourcil bien noir, bouche jolie,
Souris fripon.... voilà ses dieux.
Mais moi, voyez quelle chimère
Préside à l'emploi de mes jours;
Sous le froc de célibataire
Le flambeau même des amours
N'est qu'une torche funéraire,
Et sa triste lueur n'éclaire
Que le sombre abîme où je cours.
Il n'est donc plus pour moi de ces tendres mystères,
Donnant un prix même au plaisir;
Je ne vois plus ces danses si légères
Où le souffle d'un doux zéphir
Excitoit la rougeur sur le front des bergères.
Tout fuit... et je ne puis, au gré de mon désir,
Remplacer le bonheur par d'aimables chimères.
Sur un sopha je vois la volupté
De mes transports malignement sourire;
C'est sous les yeux de sa Thémire
Que Gentil-Bernard a chanté
Le dieu charmant qui vous inspire;
C'étoit pour plaire à la beauté
Que Tibulle montoit sa lyre,
Et lorsque le doigt de la mort
Pressoit sa paupière affoiblie,
Tibulle languissant, par un dernier effort,

D'un regard prolongé fixoit encor Délie.
Dans le boudoir, comme au sacré vallon,
Charmez et célébrez les belles :
Apollon, il est vrai, rencontra des cruelles;
Mais sous le casque d'un dragon
Il auroit su triompher d'elles.

LE MÊME.

PRIÈRE AUX ZÉPHIRS.

A quatorze ans Églé, déjà coquette,
A pris le rouge en sortant du couvent.
Son jeune front, qui rougissoit souvent,
Ne rougit plus, grâces à la toilette.
Son œil hagard, en sa vivacité,
Ressemble à l'œil de l'intrépidité :
De ses sourcils l'art a tracé l'ébène ;
Et d'un bleu tendre imbibant son pinceau,
A, d'une main sagement incertaine,
Fait sur le blanc circuler quelque veine,
Pour ranimer ce visage nouveau.

Des jeux, des ris, voilà l'aimable reine !
Volez, zéphirs ; mais ne l'approchez pas :
Discrètement retenez votre haleine,
Sinon craignez de souffler ses appas.

LE MÊME.

RONDEAU A BENSERADE,

QUI AVOIT DEMANDÉ UN SONNET A L'AUTEUR.

A la fontaine où s'enivre Boileau,
Le grand Corneille et le sacré troupeau
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière,
S'il veut donner un bon tour au rondeau.
Quoi que j'en boive aussi peu qu'un moineau,
Cher Benserade, il faut te satisfaire,
T'en écrire un. Eh ! c'est porter de l'eau
A la fontaine.

De tes refreins un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire;
Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, image, caractère,
Hormis les vers qu'il falloit laisser faire
A La Fontaine.

Prépetit de Grammont.

SUR L'EXISTENCE.

L'existence est une pendule
Que par soi-même il faut guider.
Malheur à l'homme trop crédule
Qui la donne à raccommoder !
On croit qu'Esculape calcule
Lorsqu'il s'agit d'y regarder ;
Mais il l'avance sans scrupule,
Ne pouvant plus la retarder.

LA DERNIERE FOIS.

ENFIN je renonce aux délices
Que tu promettois à mon cœur!
Je suis trop las de tes caprices,
Je vais fuir ton regard vainqueur.
Adieu, perfide Éléonore!
Je saurai faire un autre choix:
Dans ces lieux tu me vois encore,
Mais c'est pour la dernière fois.

ADIEU.... Mais quoi! tu me rappelles!
Sans rougir tu me prends le bras!...
Pourquoi nos mains s'unissent-elles,
Quand nos cœurs ne s'unissent pas?
Ah! ce coup d'œil vient de m'instruire!
Tu veux aller au petit bois!
Eh bien, soit! je vais t'y conduire;
Mais c'est pour la dernière fois.

QUE ta main est douce et bien faite!
Que tes bras sont éblouissants!
Qu'à travers cette collerette
J'aperçois d'attraits ravissants!
J'aurois fait mon bonheur suprême
De vivre toujours sous tes lois....
Tu vois encor combien je t'aime;
Mais c'est pour la dernière fois.

GRANDS dieux! que ton souris est tendre!
Comme il appelle le baiser!..

En vain je voudrois m'en défendre,
Je sens mon courroux s'apaiser.
Qui sourit avec tant de grâce
Charmeroit les cœurs les plus froids....
Viens, friponne, que je t'embrasse,
Mais c'est pour la dernière fois.

Ainsi, je croyois fuir la belle,
Quand elle me dit tendrement:
« Je ne feignis d'être infidèle
« Que pour éprouver mon amant.
« Pardonne-moi d'avoir pu craindre;
« Rends à mon cœur ses anciens droits:
« Le tien a sujet de se plaindre,
« Mais c'est pour la dernière fois. »

Bonnier de Layens.

LA PREVOYANTE.

Vous me grondez d'un ton sévère,
D'avoir, malgré votre leçon,
Ce matin, dans votre maison,
Reçu, même écouté Valère:
Il reviendra ce soir, je crois;
Maman, grondez-moi pour deux fois.

Le nom d'amour, qui m'effarouche,
Il me le fait si bien goûter,
Qu'on jureroit, à l'écouter,
Qu'il est innocent dans sa bouche.
Il reviendra, etc.

Il me conjure avec instance
De lui laisser prendre un baiser:

Me taire, c'est le refuser;
Mais il n'entend pas mon silence.
Il reviendra ce soir, je crois;
Maman, grondez-moi pour deux fois.

Je devois fuir ce téméraire
Pour agir selon vos désirs;
Mais quand on ne sent que plaisirs,
Comment bien marquer sa colère?
Il reviendra, etc.

En vain contre un amant si tendre
De vos leçons je veux m'aider;
Il a l'art de persuader,
Mieux que vous ne savez défendre.
Il reviendra ce soir, je crois;
Maman, grondez-moi pour deux fois.

LE MÊME.

LES VENDANGES DE CYTHÈRE.

Dans l'île de Cythère
Vénus a son pressoir,
Que d'une main légère
Les Amours font mouvoir.
On y puise sans cesse
Ce nectar précieux
Que verse la jeunesse
A la table des dieux.

Cave où l'on est à l'aise
Plaît le mieux à Bacchus;

Ce goût, ne lui déplaise,
Iroit mal à Vénus.
Le plus petit espace
Renferme mille appas;
Le vin tient de la place,
Le plaisir n'en tient pas.

Tout rempli d'allégresse,
Comme on voit le glaneur
Grapiller ce que laisse
Le fer du vendangeur;
Armé d'une faucille
Dans Cythère, à son tour,
Le pauvre Hymen grapille
Les restes de l'Amour,

Ennemi du mystère,
Bacchus aime un séjour
Que le soleil éclaire,
Et vendange le jour.
Vénus aime le sombre
Du plus secret réduit;
Elle se plaît à l'ombre,
Et vendange la nuit.

LE MÊME.

LE PREMIER JOUR QU'ON AIME.

J'avois à peine dix-sept ans
Que je brûlois pour Nice:
Nice avoit vu dix-neuf printemps
Et n'étoit pas novice.

J'aimois pour la première fois,
Nice pour la troisième :
Mais est-on maître de son choix
Le premier jour qu'on aime?

J'étois amoureux comme cent;
Nice me parut belle.
Au récit de mon feu naissant
Nice fit la cruelle.
De mépris elle sut armer
Ses yeux, son maintien même :
En faut-il plus pour alarmer
Le premier jour qu'on aime?

J'osai m'écrier cependant :
« Nice, daignez m'entendre ! »
« Non, reprit-elle en minaudant,
« Non, cessez d'y prétendre. »
J'en conviens, ce froid inouï
Me mit hors de moi-même ;
Sait-on que *non* veut dire *oui*
Le premier jour qu'on aime?

Que j'étois fou d'appréhender
Cette aimable colère !
On s'obstinoit à me gronder ;
Mais on ne fuyoit guère.
Nice ne gronda point toujours,
C'étoit un stratagème :
Mais connaît-on tous ces détours
Le premier jour qu'on aime?

Bientôt un souris caressant
  Dissipa cet orage;
Du calme qui vint renaissant
  Un baiser fut le gage:
Lui seul suffit pour m'embraser;
  Mon plaisir fut extrême:
On sent tout le prix d'un baiser
  Le premier jour qu'on aime!

D'abord, en avouant mon feu,
  Un mot étoit un crime:
Quand je fus bien loin de l'aveu,
  Tout parut légitime....
On convaincroit dans ces moments
  L'innocence elle-même:
L'on est bien fort en arguments
  Le premier jour qu'on aime.

LE MÊME.

LES DIFFÉRENTS ÉTATS.

CHANSON.

Insensés, nous ne voyons pas
Les chagrins des autres états,
Et nous voulons changer le nôtre
Souvent contre celui d'un autre,
A qui le sien déplaît autant;
    Et voilà comme
      L'homme
    N'est jamais content.

Heureux est le petit collet,
Dit le marquis avec regret;
Mais, sous cet habit qui le gêne,
L'abbé, qui le porte avec peine,
Trouve son rôle rebutant;
Et voilà comme, etc.

Que le marchand fait de bons coups,
Dit le rentier d'un ton jaloux!
L'autre dit que dans le commerce
Tout le trahit, tout le renverse,
Qu'on ne voit plus d'argent comptant;
Et voilà comme, etc.

L'hymen a-t-il joint par ses nœuds
L'amant à l'objet de ses vœux,
L'épouse perd sa bonne mine,
L'époux trouve chez sa voisine
Je ne sais quoi de plus tentant;
Et voilà comme, etc.

Lorsqu'à Tircis, pour l'apaiser,
Cloris laisse prendre un baiser,
Il veut une faveur plus grande;
Plus il obtient, plus il demande,
Ses désirs vont en augmentant;
Et voilà comme, etc.

L'enfant voudroit devenir grand,
Le vieillard être adolescent,
La fille être femme, puis veuve,
La veuve se donner pour neuve,

La vieille fixer un amant;
Et voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

Le duc d'Orléans, Régent.

PORTRAIT DES MARIS.

CHANSON.

Un amant léger, frivole,
D'une jeune enfant raffole;
Doux regard, belle parole,
Le font choisir pour époux.
Soumis quand l'hymen s'apprête,
Tendre le jour de la fête,
Le lendemain il tient tête....
Il faut déjà filer doux.

Sitôt que du mariage
Le lieu sacré l'engage,
Plus de vœux, pas un hommage;
Plaisirs, talents, tout s'enfuit;
En vertu de l'hyménée,
Il nous gronde à la journée,
Bâille toute la soirée,
Et Dieu sait s'il dort la nuit!

Sa contenance engourdie,
Quelque grave fantaisie,

Son humeur, sa jalousie,
Oui, c'est là tout votre bien;
Et pour avoir l'avantage
De rester dans l'esclavage,
Il faut garder au volage
Un cœur dont il ne fait rien.

Madame la marquise de la FERRANDIÈRE.

LES MOULINS.

CHANSON.

PUISQU'IL faut, dans la nature,
Être la meule ou le grain,
C'est fort bien fait, je vous jure,
D'être maître du moulin;
Tous les états, tous les âges
Ont leurs moulins différents;
Ils sont à blé pour les sages,
À sucre pour les enfants.

VEUT-ON battre de l'écorce?
Qu'on aille au moulin d'un grand:
Celui que la gloire amorce,
Marchande un moulin à vent:
Moulin d'Amour a ses charmes,
Les fleurs parent son ruisseau;
Mais souvent c'est par des larmes
Que s'entretient son cours d'eau.

LE moulin que je préfère
Est celui de l'amitié,

Toujours avec la meunière
Le bonheur est de moitié
Mais enfin tout tombe en poudre
Dans le vieux moulin du temps:
Puisse-t-il au moins te moudre
Santé, plaisirs pour cent ans!

L'AMANT GÉNÉREUX.

CHANSON.

Non, non, Doris, ne pense pas
Retrouver encor dans mon âme,
Ni souvenir de tes appas,
Ni d'étincelles de ma flamme;
Sois infidèle, j'y consens,
Va, ne crois pas que j'en gémisse:
Si tu le veux, change d'amants,
De mes rivaux fais le supplice.

Ce n'est pas le besoin d'aimer
Qui fait que l'on change sans cesse,
Et le cœur qui sait s'enflammer
N'a qu'un objet à sa tendresse:
Un cœur ne peut aimer deux fois,
L'Amour ne fait qu'une blessure,
S'il a deux traits dans son carquois,
C'est une erreur de la nature.

Doris, ne va pas t'alarmer;
Va, ne crois pas que je t'accuse:

C'est ton cœur que je veux armer
Contre ton esprit qui t'abuse :
De ce cœur blessé par l'amour,
Si l'inconstance est le partage,
Il est l'image d'un beau jour
Que vient obscurcir un nuage.

J'oublie enfin que je t'aimai,
Qu'autrefois tu fus ma maîtresse,
Que le premier je te formai
Au doux attrait de la tendresse;
Mais si tu voulois revenir
Me consoler par ta présence,
Je suis prêt à m'en souvenir,
Et j'oublîrai ton inconstance.

LA VÉRITÉ.

Aux portes de la Sorbonne
La vérité se montra.
Le syndic la rencontra :
— Que demandez-vous? la bonne.
— Hélas! l'hospitalité.
— Votre nom? — La Vérité.
— Fuyez, dit-il en colère,
Fuyez, ou je monte en chaire,
Et crie à l'impiété.
— Vous me chassez; mais j'espère
Avoir mon tour, et j'attends,
Car je suis fille du Temps,
Et j'obtiens tout de mon père.

LA COUR DE VÉNUS.

CHANSON.

Quand l'Amour naquit à Cythère,
On s'intrigua dans le pays:
Vénus dit : Je suis bonne mère;
C'est moi qui nourrirai mon fils.
Mais l'Amour, malgré son jeune âge,
Trop attentif à tant d'appas,
Préféroit le vase au breuvage,
Et l'enfant ne profitoit pas.

Ne faut pas pourtant qu'il pâtisse,
Dit Vénus parlant à sa cour:
Que la plus sage le nourrisse;
Songez toutes que c'est l'Amour.
Soudain la Candeur, la Tendresse,
L'Égalité viennent s'offrir
Et même la Délicatesse:
Nulle n'avoit de quoi nourrir.

On penchoit pour la Complaisance:
Mais l'enfant eût été gâté.
On avoit trop d'expérience
Pour penser à la Volupté.
Enfin sur ce choix d'importance
Cette cour ne décidant rien,
Quelqu'un propose l'Espérance,
Et l'enfant s'en trouva fort bien.

On prétend que la Jouissance,
Qui croyoit devoir le nourrir,
Jalouse de la préférence,
Guettoit l'enfant pour s'en saisir:
Prenant les traits de l'Innocence,
Pour berceuse elle vint s'offrir,
Et la trop crédule Espérance
Eut le malheur d'y consentir.

Un jour advint que l'Espérance,
Voulant se livrer au sommeil,
Remit à la fausse Innocence
L'enfant jusques à son réveil.
Alors la trompeuse déesse
Donne bonbons à pleines mains.
L'Amour d'abord fut dans l'ivresse,
Mais mourut bientôt dans son sein.

L'Abbé Garon.

L'AMANT DIFFÉRENT CHEZ CHAQUE NATION.

Quand un objet fait résistance,
L'Anglais fier et vain s'en offense;
L'Italien est désolé;
L'Espagnol est inconsolable;
L'Allemand se console à table;
Le Français est tout consolé.

CHANSON.

POINT ne voudrois pour bien passer ma vie
Des riches dons du rivage indien;
Point ne voudrois des parfums d'Arabie,
Ni de tout l'or du peuple phrygien :
Il ne me faut que le cœur de ma mie :
L'aimer toujours est le souverain bien.

POINT ne voudrois de belle galerie;
Ni de tout l'art du peuple athénien;
L'art de Rubens ne me fait point envie,
Point ne voudrois primer le Titien :
Il ne me faut qu'un portrait de ma mie:
Quand je le vois je ne désire rien.

POINT ne voudrois de la philosophie,
Elle est trop froide et d'un triste entretien;
Point ne voudrois savoir l'astronomie,
L'état des cieux à mon cœur n'apprend rien :
Il ne me faut qu'un regard de ma mie :
Voilà mon astre, il me conduira bien.

TOUT mon bonheur et toute mon envie,
C'est de fixer un cœur comme le sien;
Heureux cent fois si son âme attendrie
Pouvoit brûler d'un feu semblable au mien!
Il ne me faut qu'un soupir de ma mie :
Plaire toujours est le souverain bien.

LE PRIX DE LA CONSTANCE.

CHANSON.

J'AI six fois dans la plaine
Vu jaunir nos moissons,
Depuis que ma Climène
Écoute mes chansons;
D'une ardeur éternelle
Nous brûlons tous les deux;
Le temps la rend plus belle,
Et moi plus amoureux.

Nos serments sur l'arène
Ne furent point tracés;
Nos noms sur aucun chêne
Ne sont entrelacés:
Ce sont les foibles armes
D'un amour imposteur;
Mes serments et ses charmes
Sont gravés dans mon cœur.

Nous servons de modèles;
On nous voit dans nos feux
Également fidèles,
Également heureux:
Le froid de la constance
Est loin de nos plaisirs,
Et notre jouissance
N'a que l'air des désirs.

LE BOUDOIR.

CHANSON.

Tout est charmant chez Aspasie,
L'art y prodigua son savoir :
Mais ce que j'aime à la folie,
C'est son sopha, c'est son boudoir.

Un jour, dans l'ombre du mystère,
L'Amour près d'elle vint s'asseoir :
Il croyoit être avec sa mère
Sur son sopha, dans son boudoir.

Je veux l'aimer toute ma vie,
Heureux quelquefois de pouvoir
Le dire à la belle Aspasie,
Sur son sopha, dans son boudoir !

Vous qui contre mon Aspasie
Tâchez en vain de m'émouvoir,
Que peut votre philosophie
Contre un sopha, dans un boudoir ?

Vous aimeriez mon Aspasie,
Si, comme moi, vous pouviez voir
Combien la friponne est jolie
Sur son sopha, dans son boudoir.

Elle est coquette, elle est volage ;
Mais je ne veux pas le savoir :
Quelle est la femme qui soit sage
Sur son sopha, dans son boudoir ?

GOURDON.

L'AMBITION DE L'AMOUR.

Romance imitée d'Anacréon.

Que ne suis-je la fougère,
Où, sur le soir d'un beau jour,
Se repose ma bergère,
Sous la garde de l'Amour!
Que ne suis-je le Zéphyre
Qui caresse ses appas,
L'air que sa bouche respire,
La fleur qui naît sous ses pas!

Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein!
Que ne suis-je la parure
Qu'elle met sortant du bain!
Que ne suis-je cette glace
Où son minois répété
Offre à nos yeux une Grâce
Qui sourit à la beauté!

Que ne suis-je la fauvette
Qu'avec plaisir elle instruit,
Et qui tendrement répète :
Baisez, baisez jour et nuit!
Plus caressant, plus fidèle,
Que ne suis-je encore, hélas!
Le tou-tou si chéri d'elle,
Et qui suit partout ses pas!

QUE ne suis-je la musette
Qui résonne sous ses doigts,
Et qui tendrement répète
Les doux accents de sa voix!
Que ne suis-je l'oiseau tendre
Dont le ramage est si doux,
Qui lui-même vient l'entendre
Et mourir à ses genoux!

QUE ne puis-je, par un songe,
Tenir son cœur enchanté!
Que ne puis-je du mensonge
Passer à la vérité!
Les dieux qui m'ont donné l'être
M'ont fait trop ambitieux,
Car enfin je voudrois être
Tout ce qui plaît à ses yeux.

RIBOUTTÉ.

LES AMOURS DE COLIN ET COLETTE

CHANSON.

COLIN, à peine à seize ans,
Aimoit déjà Colette;
Colette, à peine à treize ans,
Écoutoit la fleurette;
Onc ne vis de si jeunes amants
Que Colin et Colette.

COLIN sent déjà des feux,
En secret il soupire;

Colette forme des vœux
Et cache son martyre ;
Colette et Colin s'aiment tous deux
Sans oser se le dire.

Ils s'en alloient sans dessein
Le matin sur l'herbette ;
Le cœur battoit à Colin,
Il battoit à Colette ;
Son bouquet lui tombe de la main ;
Colin perd sa houlette.

Il s'approche doucement,
Un soupir le décèle ;
L'un regarde tendrement,
L'autre devient plus belle.
Qu'as-tu donc ? lui dit-il en tremblant.
Qu'as-tu donc ? lui dit-elle.

— Colette, au-dedans de moi
Je sens un trouble extrême.
— Moi, Colin, auprès de toi,
Je le sens tout de même.
— Ah ! Colette, je t'aime, je croi.
— Colin, je crois que j'aime.

Pour l'usage de ses dons,
Nature les éclaire ;
Un dieu, par des charmes prompts,
Les conduit au mystère.
En amour, il n'est point de leçons
Qui vaillent la première.

LA BERGÈRE TRAHIE.

CHANSON.

Un ingrat m'abandonne,
C'est pour un autre objet !
Reviens, je te pardonne.
Reviens, que t'ai-je fait?
La bergère nouvelle
Qui me ravit ta foi,
Est peut-être plus belle,
Mais moins tendre que moi.

Quand ta flamme inconstante
Te rendit mon amant,
Sans doute une autre amante
Pleuroit ton changement.
C'est pour changer, volage,
Que tu me fis la cour,
Et celle qui t'engage
Va te perdre à son tour.

Je me souviens sans cesse
De combien de plaisirs
Ma crédule tendresse
A payé tes soupirs :
Ressouviens-toi de même
Du temps de nos amours.
Quand une fois on aime,
On doit aimer toujours.

LES QUATRE COINS.

CHANSON.

La jeune Iris, la fleur de ces campagnes,
Un certain jour de la belle saison,
Voulut au bois, avec quelques compagnes,
Aux quatre coins jouer sur le gazon;

Il leur manquoit encore un personnage :
L'Amour dormoit sous un chêne étendu ;
Iris le crut un garçon du village ;
La pauvre enfant ne l'avoit jamais vu.

Elle l'éveille: il boude, il se chagrine;
Il ne veut point jouer à ce jeu-là ;
Plus il se fâche et plus il se lutine :
Ah ! le fripon ne vouloit que cela.

Il cède enfin ; mais bientôt à Colette,
Tout en jouant, il vole ses rubans;
La bague à Lise, à Chloé sa houlette,
D'Iris, surtout, il attrape les gants.

Le jeu fini, chaque belle, en colère,
Veut ses bijoux; l'Amour veut un baiser :
La nuit survient, chacune craint sa mère,
Pour tout ravoir il fallut s'arranger.

Depuis ce temps on dit qu'Iris soupire;
Chloé rougit; Lise baisse les yeux;
Colette rêve; et toutes semblent dire
Qu'avec l'Amour tous jeux sont dangereux.

LABORDE.

UN JUGE A UNE JEUNE SOLLICITEUSE

Si je ne gagne mon procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre;
Vous n'aurez pas un bon succès
Si je ne gagne mon procès.
Vous avez chez moi libre accès;
J'en demande chez vous un autre.
Si je ne gagne mon procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre.

LA BERGÈRE DÉLAISSÉE.

CHANSON.

De mon berger volage
J'entends le flageolet;
De ce nouvel hommage
Je ne suis point l'objet;
Je l'entends qui fredonne
Pour une autre que moi.
Hélas! que j'étois bonne
De lui donner ma foi!

Ce n'est plus un mystère,
Quand tu vois ma douleur;
Tu sais qu'une bergère
Ne connoît qu'un malheur:

L'ingrat que je préfère,
Tircis, que j'aimois tant,
A qui je fus si chère,
Tircis est inconstant.

Autrefois l'infidèle
Faisoit dire à l'écho
Que j'étois la plus belle
Qui fût dans le hameau;
Que j'étois sa bergère,
Qu'il étoit mon berger;
Que je serois légère,
Sans qu'il devînt léger.

J'avois su me défendre
Pendant près de deux ans;
On croit pouvoir se rendre
Après mille serments:
Son art fut de séduire,
De plaire et d'enflammer:
Il feint ce qu'il inspire;
Mon art fut de l'aimer.

Faut-il que je rappelle
Ces dangereux moments;
Moments où l'infidèle
Préparoit mes tourments?
Que ne sut-il pas dire
Pour vaincre mes refus?
Devrois-je l'en instruire?
L'ingrat ne m'aime plus.

Un jour, c'étoit ma fête,
Il vint de grand matin;

De fleurs ornant ma tête,
Il plaignoit son destin;
Il dit : Veux-tu, cruelle,
Jouir de mon tourment?
Je dis : Sois-moi fidèle,
Et laisse faire au temps.

Tircis, charmé, m'embrasse;
J'en eus quelque dépit;
Ses yeux demandoient grâce;
Mon cœur y consentit.
Bientôt, plus téméraire,
Ce fut nouveau transport;
Je me mis en colère,
Et m'apaisai d'abord.

Crainte de lui déplaire,
Je n'osai le gronder;
Un charme involontaire
Me força de céder :
Je crus son cœur sincère,
Il vit tout mon plaisir;
Hélas! qu'avois-je à faire?
Me taire et puis rougir.

Le printemps, qui vit naître
De si belles ardeurs,
Les a vus disparoître
Aussitôt que les fleurs;
Mais s'il ramène à Flore
Les inconstants Zéphyrs,
Ne pourroit-il encore
Ranimer ses désirs?

DANS ma douleur extrême,
Je voudrois me venger :
Que ne puis-je de même
Prendre un autre berger ?
Mais non, pour l'Amour même,
Je ne voudrois changer ;
Hélas ! lorsque l'on aime,
Peut-on se dégager ?

QU'IL porte à ma rivale
Un cœur qui m'appartient ;
Cette beauté fatale
Dans ses nœuds le retient :
Qu'il soit tendre ou volage,
Qu'il soit ce qu'il voudra ;
Jamais mon cœur plus sage
Pour lui ne changera.

Merise

ÉNIGME [1].

ENFANT de l'art, enfant de la nature,
Sans prolonger les jours, j'empêche de mourir :
Plus je suis vrai, plus je fais d'imposture,
Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

J. J. ROUSSEAU.

---

[1] Le mot est *Portrait*.

MADRIGAL.

LE PASSANT ET LA TOURTERELLE.

Dialogue.

LE PASSANT.

QUE fais-tu dans ces bois, plaintive Tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis; j'ai perdu ma compagne fidèle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

FOURCROY.

LE PLAISIR.

FAUT-IL être tant volage?
Ai-je dit au doux plaisir.
Tu nous fuis, (las! quel dommage!)
Dès qu'on a pu te saisir.
Ce plaisir tant regrettable
Me répond : Rends grâce aux dieux :
S'ils m'avoient fait plus durable,
Ils m'auraient gardé pour eux.

MADAME LA COMTESSE DE MURAT.

ROMANCE.

N'est-il, Amour, sous ton empire,
Que des rigueurs?
S'il faut prévoir quand on soupire
Tous les malheurs,
Tes biens n'offrent qu'un vain délire
Aux tendres cœurs.

J'aimais une jeune bergère,
Belle à ravir :
Cent rivaux, jaloux de lui plaire,
Vinrent s'offrir.
Que d'efforts il me fallut faire
Pour les bannir!

J'obtins enfin par ma constance
Un tendre aveu :
Ce moment seul, lorsque j'y pense,
Combla mon feu;
Mais cette douce jouissance
Dura bien peu.

Un mal affreux pour une belle
Un jour la prend :
Dieux! m'écriai-je, sauvez celle
Que j'aime tant;
Qu'elle vive laide et fidèle,
Je suis content.

Le mal qui porte son ravage
Jusques au bout,
Changea les traits de son visage,
Mais non mon goût :
Ah ! la beauté n'est qu'une image;
Le cœur est tout.

Après tant de maux et de larmes,
J'étois en paix;
Mais il falloit d'autres alarmes
Sentir les traits.
Cruel amour ! pour qui tes charmes
Sont-ils donc faits ?

Après dix ans de mariage,
Instants trop courts,
Elle alloit me donner un gage
De nos amours;
La Parque cruelle et sauvage
Trancha ses jours.

Cette jeune et tendre bergère,
Prête à mourir,
Me dit : Ferme-moi la paupière,
Prends ce soupir;
Garde de ma flamme sincère
Le souvenir.

Oui, chaque jour, Dieu que j'atteste,
Je m'en souviens.
Le souvenir cher et funeste
D'un doux lien
Est le seul trésor qui me reste :
C'est tout mon bien.

Vous que jamais l'Amour ne blesse
D'un trait vainqueur,
Le calme et la paix sont sans cesse
Dans votre cœur :
Mais, hélas ! vivre sans tendresse
Est-ce un bonheur ?

VERNES.

RÉPONSE

A DES VERS FLATTEURS DE M. DE VOLTAIRE.

Es-tu d'ambre? dit un Bramin
Au morceau de terre odorante
Qu'il rencontra près de son bain ;
Ton parfum m'étonne et m'enchante.
Je suis, répondit le limon,
De moi-même fort peu de chose ;
Mais quelque temps dans ce canton
J'ai séjourné près de la rose.

LE MARQUIS DE VILLETTE.

HUITAIN.

En vain la brillante aurore
S'élève d'un vol léger ;
Si je ne vois mon berger,
Je crois qu'il est nuit encore.
Lorsque mon amant sommeille,
Mon soleil a fait son tour,
Et le moment qu'il s'éveille
Est pour moi le point du jour.

DELISLE.

ROMANCE DE MADAME DE SABRAN,

ADRESSÉE A SA FILLE RESTÉE EN FRANCE. (1794.)

Est bien à moi, car l'ai fait naître,
Ce beau rosier... (plaisirs trop courts!)
A fallu fuir : hélas! peut-être
Plus ne le verrai de mes jours!

Beau rosier, cède à la tempête :
Faiblesse désarme fureurs;
Sous les autans courbe ta tête,
Ou bien c'en est fait de tes fleurs.

Étois ma joie, étois ma gloire,
Et mes soucis et mon bonheur....
Ne périras dans ma mémoire;
Ta racine tient à mon cœur.

Bien que me fis, mal que me causes
A ton penser s'offrent à moi :
Auprès de toi n'ai vu que roses...
Ne sens qu'épines loin de toi.

Rosier, prends soin de ton feuillage;
Sois toujours beau, sois toujours vert....
Que voie encore après l'orage
Tes fleurs égayer mon hiver.

LE NOUVEAU NARCISSE.

CHANSON.

Je suis un Narcisse nouveau,
Qui s'aime et qui s'admire;
Dans le bon vin, et non dans l'eau,
Je m'observe et me mire;
Et, quand je vois le coloris
Qu'il donne à mon visage,
De l'amour de moi-même épris,
J'avale mon image.

MADRIGAL.

Arrachez de mon cœur le trait qui le déchire.
Ingrate Iris, vous voulez que j'expire
Sous l'extrême rigueur de votre injuste loi?
Je meurs sans murmurer, puisque c'est votre envie;
Mais quand j'aurai perdu la vie,
Qui vous aimera comme moi?

La Bruère.

MADRIGAUX.

Vous n'avez pas, humble fougère
L'éclat des fleurs qui parent le printemps.
Mais leurs beautés ne durent guère;
Les vôtres plaisent en tout temps.
Vous offrez des secours charmants
Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la terre;
Vous servez de lit aux amants,
Aux buveurs vous servez de verre.

A UNE BELLE CHANTEUSE.

Que ta voix divine me touche!
Et que je serois fortuné,
Si je pouvois rendre à ta bouche
Le plaisir qu'elle m'a donné!

AUTRE.

Tircis vous apprend des chansons
Où le cœur s'intéresse;
Et ses agréables leçons
Inspirent la tendresse.
Fuyez ce chant doux et trompeur,
C'est un poison funeste;
L'oreille est le chemin du cœur,
Et le cœur l'est du reste.

AUTRE.

Que je souffre un cruel martyre,
Quand, jusqu'au fond des bois, Tircis vient me chercher!
Il a cent choses à me dire,
Et j'en ai cent à lui cacher.

AUTRE.

Il est un dieu maître de l'univers,
Dont tous les dieux reconnoissent l'empire.
C'est un enfant; mais, chargé de ses fers,
Quand il lui plaît, le plus sage soupire.
Il n'est plaisir, s'il le veut, qu'il n'inspire;
Quand il le veut, le chagrin suit sa loi.
Ce dieu pourtant ne peut rien sur Thémire,
Et ne pourroit, sans elle, rien sur moi.

Ferrand.

ÉPIGRAMME.

Ecoute, amant triste et jaloux,
Ce que je te conseille.
Tu n'aimes pas tant les yeux doux
Que j'aime ma bouteille;
Ainsi que je la traite, apprends
A traiter ta bergère,
Je la quitte dès que je sens
Qu'elle devient légère.

L'INNOCENCE.

D'UNE plante étrangère auriez-vous connoissance?
Née au lever du jour, flétrie à son coucher,
Comme la sensitive elle cède au toucher;
Un souffle la détruit : on l'appelle innocence.

MYRTIL sur le sein d'Azélie
Place une rose. Au même jour
Rose y mourut de jalousie,
Et Myrtil y mourut d'amour.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



